

# HISTOIRE

## RÉVOLUTIONNAIRE.



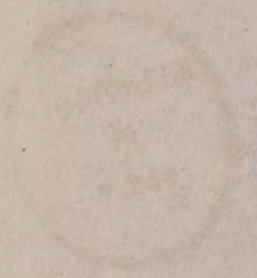
LIBERTÉ, ÉGALITÉ,  
FRATERNITÉ

OU



HISTOIRE

REVOLUTIONNAIRE



LIBRETTI. ECLAIRES

LIBRAIRIE



# CAUSES SECRÈTES DE LA RÉVOLUTION

Du 9 au 10 Thermidor,

Par VILATE, ex-Juré au Tribunal  
Révolutionnaire de Paris, détenu à la  
Force.

La censure des écrits et la tyrannie de l'opinion, furent, dans tous les temps, les symptômes qui annonçaient la perte de la liberté; et le droit inépuisable de penser, d'écrire et de croire ce qu'on veut, est le signe auquel on va reconnaître qu'il existe une représentation populaire.

*Discours de BARRÈRE.*




A PARIS,

L'AN III DE LA RÉPUBLIQUE.

---

### A V E R T I S S E M E N T.

Voilà l'Ouvrage annoncé dans ma lettre à Tallien, je n'ai pu le donner plutôt au public à cause d'une maladie. J'ai dit la vérité. Je m'attends à toutes les persécutions; n'importe; j'ai fait mon devoir. Les âmes honnêtes ne me feront pas le reproche d'abuser de la confiance en révélant des choses utiles. J'ai été arrêté par les hommes à qui j'ai arraché le dernier lambeau du masque imposteur. J'ai dû me défendre.





---

## CAUSES SECRÈTES DE LA RÉVOLUTION

Du 9 au 10 Thermidor.

---

**J**E dois au peuple ma justification ; elle dérive des causes secrètes des évènements des 9 et 10 thermidor.

J'ai été juré au tribunal révolutionnaire de Paris , et je suis entré dans l'intimité des hommes , qui depuis le 31 mai 1793 , ont joué les premiers rôles sur le théâtre sanglant de la révolution.

L'enthousiame du beau et de la vertu , aliment ordinaire d'un cœur neuf et sensible , enflammé par l'espoir de la régénération d'un grand peuple , annoncée et promise avec tout l'éclat , tout le prestige de l'amour de l'humanité , m'avoit lancé dans la carrière révolutionnaire , et porté à figurer , sans m'en appercevoir , dans ces scènes tragiques , décorées des noms de vertu , de patriotisme.

Hélas ! je serois devenu un nouveau *Seïde* , si la connoissance des intrigues et des passions ne m'eût dessillé les yeux , et n'eût fait disparoitre mes illusions. J'ai eu le courage d'inspirer des défiances ; les *Mahomet* , les *Omar* redoutant ma langue véridique et babillarde , m'ont précipité , quelques jours avant leur chute inattendue , dans une des mille et mille bastilles , dont ils avoient couvert chaque point de la république.

La vérité , graces à la liberté de la presse , va sortir des tombeaux des vivans. Je croirois violer les droits sacrés de la patrie , si je ne disois pas ce que je sais , ce qu'ignoreroit peut-être le monde. Mon intérêt n'est rien. Si mon innocence résulte des choses cachées que je vais divulguer , le danger imminent auquel je me dévoue , me conseilleroit le silence : j'ai la satisfaction de préparer des matériaux à l'histoire.

Mon âge est de 26 ans ; je suis né à Ahun , département de la Creuse , petite ville où la pureté des habitudes et l'innocence des mœurs éloignent à peine ses habitans de la simplicité touchante de la nature. Mon enfance y a recueilli le



désir de la liberté , et puisé le sentiment de l'égalité. Les années de ma jeunesse ont été employées aux études.

L'histoire des nations qui ont paru sur la terre , et qui n'existent plus que dans ses pages immortelles , m'a de bonne heure appris la cause de la naissance et de la décadence des empires. Parmi les peuples innombrables , perdus pour nous dans l'immensité des temps , mon imagination s'étoit portée de préférence sur ces antiques égyptiens , inventeurs des plus hautes sciences. Elle s'étoit passionnée pour ces grecs , si vantés par leur amour de la liberté , mais qu'ils ont forcé à fuir de leur sein par les inquiétudes de cet amour même ; elle s'est étonnée à l'aspect de cette Rome....

Veuve d'un Peuple roi et reine encor du monde.

Par-tout j'ai vu les peuples sous le joug de la tyrannie , et toujours la proie d'un petit nombre d'ambitieux et d'hypocrites , teints du sang des hommes , et spoliateurs des richesses de la terre. O ! comme mon tendre cœur palpitoit de joie à l'apparition de la révolution française , qui sembloit devoir procurer le bonheur au

peuple le plus généreux de l'Europe , et donner à l'Univers l'initiative de l'insurrection contre tous ses oppresseurs. O ! comme mon tendre cœur tressailloit à l'idée de cette tribune nationale, où la vérité à jamais fixée, devoit citer et accuser tous les abus, tous les vices, tous les crimes ! Elle est reculée de mille siècles, disois-je, l'époque où les voyageurs du nouveau monde viendront dans l'ancien méditer sur les révolutions, foulant sous leurs pieds ses superbes monumens. Long - temps encore ils iront avec nos pithagores français (1), s'asseoir à l'ombre du verd palmier, au milieu des ruines de Médine, et chercher l'endroit de l'affrique où fut l'antique Thèbes au cent portes !

Plein d'ivresse révolutionnaire, j'arrivai à Paris le 26 mars 1792. Je parus aux jacobins et dans les assemblées générales. Le 10 mars de l'année 1793, j'accompagnai comme secrétaire de la commission, Ysabeau et Neveu, représentans du peuple envoyés dans le Midi. Dans ces contrées, le système du fédéralisme se développoit

---

(1) Ruines de Volney.



d'une manière effrayante. Que de périls ! que de dangers ! que d'écueils ! Le flambeau de la guerre civile étoit prêt d'être allumé à Bordeaux , lorsqu'on insinua à Ysabeau et Neveu (1) de m'envoyer dans cette ville y sonder l'opinion, et d'en rendre compte ensuite au comité de salut public. Les esprits bordelais étoient tellement échauffés , que sans les avertissemens de Laïs (2), j'aurois cessé d'exister. Je me hâtai d'arriver à Paris : deux objets particulièrement m'ont fait connoître. D'abord, une adresse au nom des sans-culottes méridionaux ; le comité de salut public l'a fait imprimer et répandre avec profusion. En second lieu , le rapport fait à ce comité sur la situation politique des départemens parcourus. Hérault-Séchelles , Couthon et Barrère , furent les seuls membres alors présens. Barrère me marqua le plus d'honnêtetés ; il m'engagea à l'aller voir , et me reçut avec amitié. On m'avoit parlé de récompense pécuniaire , je fis voir ma répu-

---

( 1 ) Je les quittai avec regret , muni du certificat le plus honorable.

( 2 ) Fameux acteur de l'opéra Français.

gnance sur cette offre. C'étoit , disoit-on , en attendant l'occasion de me présenter une place. Hérault et Barrère me logent dans les Tuilleries au pavillon de Flore (1).

Que l'on se peigne ma joie , d'être logé dans le palais de l'assemblée du plus grand peuple de l'Univers ; j'avois concouru de mes foibles armes dans la journée immortelle du 10 août , au triomphe éclatant remporté sur l'héritier d'une vieille monarchie de quinze siècles. La vue qu'offre l'appartement est admirable. Il seroit impossible de donner une idée de la beauté , de la grandeur d'un spectacle si brillant , si varié , si magnifique. En vérité , je me croyois transporté avec les Brutus , les Publicola dans l'antique capitolé , après l'expulsion des Tarquins. Mes regards comme forcés de tomber dans le jardin , s'arrêtoient avec illusion sur la belle statue de Lacrèce , frappée au sein d'un coup du poignard qu'elle tient encore à la main.

Mon bonheur imaginaire est bientôt trou-

---

(1) Robespierre n'a eu aucune part à cet arrêté.



blé ; le comité de salut public me place sur la liste des jurés du tribunal révolutionnaire. Cette fonction redoutable me sembloit exiger la maturité de l'âge , et l'expérience des affaires politiques ; de plus , elle n'étoit ni dans mes affections de sensibilité naturelle , ni dans mes goûts de travail. A qui devois - je cette place ? Ce n'étoit point à Robespierre ; il ne me connoissoit pas ; je ne l'avois vu qu'indifféremment aux jacobins ; il étoit absent du comité quand je fis mon rapport. Couthon ne m'avoit pas revu. Héroult-Séchelles étoit incapable d'abuser de l'inexpérience d'un jeune homme. Je crus que c'étoit un présent de Barrère ; j'allai le trouver au comité , pour lui confier ma peine. En passant dans les galeries , j'avois acheté la tragédie de Mahomet ; je la tenois roulée dans la main. Barrère étoit seul : il s'appretoit à composer une carmagnole (1). Je commençai à entrer en matière : il apperçoit la brochure : il me demande si c'est là quelque chose de ma façon : il l'ouvre et me

---

(1) Barrère appelloit de ce nom ses rapports sur les victoires.

la rend : puis , sans presque d'interruption ,  
il m'exhorte à vaincre mes répugnances.  
Une idée forte semble lui passer par la tête :  
il m'arrache Mahomet , l'ouvre , et déclame  
à voix basse cette superbe tirade de l'im-  
posteur :

Chaque peuple à son tour a brillé sur la terre ,  
Par les loix , par les arts , et sur-tout par la guerre.  
Le temps de l'Arabie est à la fin venu :  
Ce peuple généreux , trop long-temps inconnu ,  
Laissoit , dans ses déserts , ensevelir sa gloire.  
Voici les jours nouveaux , marqués par la victoire :  
Vois du nord au midi , l'univers désolé.  
La Perse encore sanglante et son trône ébranlé.  
L'Inde esclave et timide , et l'Égypte abaissée ;  
Des murs de Constantin , la splendeur éclipsee :  
Vois l'empire Romain , tombant de toutes parts ;  
Ce grand corps déchiré dont les membres épars ,  
Languissent dispersés , sans honneur et sans vie ;  
Sur ces débris du monde élevons l'Arabie :  
Il faut un nouveau culte , il faut de nouveaux fers ,  
Il faut un nouveau dieu pour l'aveugle univers.  
En Égypte , Osiris ; Zoroaste , en Asie :  
Chez les Crétois , Minos ; Numa , dans l'Italie :  
A des peuples sans mœurs . . . . .  
Donnèrent aisément d'insuffisantes loix.  
Je viens , après mille ans , changer ces loix grossières.

Il étoit facile de sentir l'allégorie. Je  
n'eus pas l'idée de lui faire la réponse de  
Zopire.

Robespierre paroît : Barrère ferme la pièce avec embarras. Robespierre semble se rappeler d'avoir entrevu quelque part ma figure , il demande : *quel est ce jeune homme ?* Il est des nôtres , répond Barrère : *c'est Sempronius Gracchus.* J'avois eu la folie révolutionnaire de cacher l'obscurité du nom de mes pères , sous l'éclat d'un nom illustre de l'histoire Romaine. *Sempronius Gracchus , des nôtres !* dit Robespierre , *vous n'avez donc pas lu le traité des offices ? L'aristocrate Cicéron , afin de rendre odieux le projet des deux Gracques , exhalte les vertus du père , et traite les enfans de séditeux.....* Je me retire une minute après.

L'idée du système agraire , voilà l'étincelle rapide qui sortit de cette scène , pour m'éclairer dans les ténèbres où je marchois. Alors , Collot-d'Herbois jouoit ses sanglantes tragédies à Lyon. Alors , Billaud-Varennès exhaloit à la tribune ses froides fureurs. Alors , Couthon , par ses infirmités , adoucissoit la dureté de ses discours. Alors , on jouoit sur tous les théâtres , *Robert , chef de brigands.* On chantoit la



guillotine en tous lieux ; le nom de *sainte* sembloit atténuer son horreur.

Le lendemain du jugement d'Antoinette, je reçus de grandes lumières : j'avois été spectateur aux débats.

Barrère avoit fait préparer chez *Venua*, un dîner, où étoient invités Robespierre, Saint-Just et moi. Saint-Just se faisoit attendre : on me députe vers lui : je le trouve au comité : il écrit : au nom de Robespierre, il me suit. En route, il paroisoit surpris, rêveur. *Robespierre, dîner avec Barrère ! . . . Il est le seul à qui il ait pardonné.* Je laisse aux politiques à approfondir le sens de ces mots obscurs, échappés de ses lèvres.

Assis autour de la table, dans une chambre secrète, bien fermée, on me demande quelques traits du tableau des débats du procès de l'Autrichienne. Je n'oubliai pas celui de la nature outragée, quand Hébert, accusant Antoinette d'obscénités avec son fils âgé de onze ans, elle se retourne avec dignité vers le peuple : *j'interpelle les mères présentes et leur conscience, de déclarer s'il en est une qui n'ait pas à frémir de pareilles horreurs !*

Robespierre frappé de cette réponse , comme d'un coup d'électricité , casse son assiette de sa fourchette : *cet imbécile d'Hébert : ce n'est pas assez qu'elle soit réellement une Messaline , il faut qu'il en fasse encore une Agrippine , et qu'il lui fournisse à son dernier moment ce triomphe d'intérêt public.*

Chacun resta comme stupéfait. Saint-Just rompit le silence : *les mœurs gagneront à cet acte de justice nationale. Barrère : la guillotine a coupé là un puissant nœud de la diplomatie des cours de l'Europe. Sans doute mon orgueil de me trouver avec ces maîtres de la république étoit bien excusable : comme la coupe de Circé , chaque verre de vin étoit un poison révolutionnaire , qui m'enivroit d'illusions.*

Ce n'est là qu'un léger prélude de la grande conversation politique. Robespierre ne dissimule pas ses craintes du grand nombre des ennemis de la révolution. Barrère comprend sous ce titre tous les nobles , tous les prêtres , tous les hommes de palais , sans excepter les médecins et la médecine. Selon lui , l'égalité a prononcé l'arrêt fatal. Saint-Just expose les bases de son discours sur la con-

fiscation des biens des suspects à déporter. Barrère , impatient de montrer son ardeur pour les *principes* , reprend ainsi : le vaisseau de la révolution ne peut arriver au port que sur une mer rougie des flots de sang. S. Just, c'est vrai : une *nation ne se régénère que sur des monceaux de cadavres*. Mirabeau , quelques passages de l'histoire des Indes de Raynal , venoient à l'appui de ces sentences.

Robespierre voyoit deux écueils dangereux : *l'effusion excessive qui révolteroit l'humanité : l'insuffisance ménagée par cette fausse sensibilité envers un petit nombre , préjudiciable au bonheur de tous*. Conclusion de Barrère : il faut *commencer par la constituante , et les plus marquans de la législature. Ce sont des décombres , dont il faut déblayer la place*.

La conversation fut entrecoupée par les besoins physiques. Il regnoit , à ce dîner , un air de défiance réciproque , et je crus voir que ma personne n'étoit pas un léger obstacle aux ouvertures. On se retire.

Peuple françois ! peuple toujours grand , toujours vainqueur , vois quels hommes vouloient se rendre maîtres de tes destinées.



Du moins, s'ils avoient eu quelque chose de la grandeur de ces trois Romains, qui dans l'isle de la rivière de Panare, en présence de leurs armées, partagèrent l'univers ! Mais non, c'étoient trois misérables rhéteurs, se disputant de férocité, qui, sous prétexte de régénérer les mœurs, transformoient la république en un vaste cimetière. O honte ! dont l'histoire rougira en traçant ta gloire et ta splendeur !

On conçoit que ce fameux dîner devoit me procurer des facilités, par exemple, de voir chez eux Saint-Just, Robespierre, de leur parler dans les rencontres ; il facilita mes entrées au comité de salut public, à la convention, au sein même de ses membres. Les loges de plusieurs spectacles me furent ouvertes. Ces avantages, à leur tour, me firent rechercher, m'introduisirent dans les sociétés brillantes, et me donnèrent la connoissance des premiers artistes, de plusieurs représentans des plus distingués.

Robespierre avoit dans ses mœurs une austérité sombre et constante, rapportant les événemens à sa personne, donnant à son nom de Maximilien, une importance

mystérieuse. Triste, soupçonneux, craintif, ne sortant qu'accompagné de deux ou trois sentinelles vigilantes ; l'entrée de son logement lugubre, n'aimant point à être regardé, fixant ses ennemis avec fureur, se promenant chaque jour deux heures, avec une marche précipitée ; vêtu, coëffé élégamment. La fille de son hôte passoit pour sa femme, et avoit une sorte d'empire sur lui. Sobre, laborieux, irascible, vindicatif, impérieux. Barrère l'appelloit le géant de la révolution : *mon génie étonné*, disoit-il, *tremble devant le sien.*

Barrère formoit un contraste parfait avec Maximilien ; léger, ouvert, caressant, aimant la société, sur-tout celle des femmes ; recherchant le luxe, et sachant dépenser. Dans l'ancien régime, il avoit désiré de passer pour gentilhomme. Le sobriquet de *Vieusac* ne flattoit pas peu son amour-propre. Varié comme le caméléon, changeant d'opinion comme de costume ; tour à tour feuillant, jacobin, aristocrate, royaliste, modéré, révolutionnaire ; cruel, atroce par faiblesse, intempérant par habitude ; selon la difficulté de ses digestions, athée le soir, déiste le matin, né sans génie, sans vues politiques,

politiques, effleurant tout ; ayant pour unique talent, une facilité prodigieuse de rédaction (1).

Barrère avoit à *Clichy*, une maison de plaisance, tout-à-la-fois séjour des jeux de l'amour et repaire odieux où les Vadier, les Vouland inventoient avec lui les conspirations que la guillotine devoit anéantir. Ils s'y rendoient deux fois par décade. L'enjouée Bonnefoi y accompagnoit Dupin, aussi fameux dans sa cotterie par sa cuisine de fermier-général, qu'il l'est dans la révolution par son rapport sur les fermiers-généraux. On connoît l'échange bizarre de Versailles, entre le ci-devant duc de Liancourt, et je ne sais quel autre courtisan. Barrère avoit cédé cette *virtuose* à Dupin, et Dupin à Barrère la Demahy, courtisanne logée dans un superbe hôtel, rue de Richelieu. Ces deux belles, avec une autre plus belle et plus jeune, étoient les trois grâces qui embélessoient de leurs attraits les charmes délicieuses à l'ombre desquelles

---

(1) Avait-il un sujet à traiter, il s'approchoit de Robespierre, Hérault, Saint-Just, etc., escamottoit à chacun ses idées, paroissoit ensuite à la tribune, tous étoient surpris de voir ressortir leurs pensées comme dans un miroir fidèle.



les premiers législateurs du monde dressaient leurs listes de proscription. Un jour *madame* de Bonnefoi, fixa les regards de Fayau, représentant du peuple, invité par fois à ces parties. J'ai su que la sensibilité inquiète du tendre Dupin, en avoit été vivement alarmée. Le vieux Vadier se méloit aussi des jeux perfides de l'amour : le laid Vulcain, dans l'olympé, ne fut jamais davantage l'objet des sarcasmes et des railleries.

On se tromperoit, si l'on croyoit que j'allasse souvent à Clichy. Hélas ! retiré seul dans ma chambre, des réflexions cruelles avoient trop fait soupirer mon cœur, après les deux ou trois fois seulement que j'y étois allé. J'avois vu avec joie, avec délices, la destruction de la cour honteuse de Louis XVI et de l'archiduchesse d'Autriche, source corrompue des maux affreux de toute la France, et je voyois renaître parmi les destructeurs de cette cour scandaleuse, les scènes nocturnes des jardins de Versailles et du petit Trianon.

A son retour de Clichy, le lendemain d'un quintidi ou d'une décade, Barrère, à la première rencontre, me souhaitoit ainsi le bon

jour : nous avons taillé hier de l'ouvrage au tribunal , il ne chaumera pas. Vouland , quelquefois à côté de lui , approuvoit d'un petit sourire doucereux et perfide.

Tous les matins, l'antichambre de Barrère étoit rempli de solliciteurs , avec des pétitions à la main , attendant l'heure de son heureux réveil. Il se présentoit enveloppé de la robe d'un sybarite , recueilloit , avec les manières et les graces d'un ministre petit-maitre , les placets qu'on lui présentoit , commençant par les femmes , et distribuant des galanteries aux plus jolies. Il prodiguoit les promesses et les protestations ; puis rentrant gaiement dans son cabinet , à l'exemple du honteux cardinal Dubois , il jetoit au feu la poignée de papiers qu'il venoit de recueillir. *Voilà ma correspondance faite.* J'ai vu cette horreur . . . étoit-il le seul ? . . .

La mort sembloit avoir succédé dans la tribune , à la vérité. Les acteurs de la tragédie s'étoient distribués les rôles pour répandre la terreur. *Les hommes qui régénèrent un grand peuple , selon Saint-Just , ne doivent espérer de repos que dans la tombe. La révolution est comme la foudre , il faut frapper.*

Barrère disoit dans ses discours, *il n'y a que les morts qui ne reviennent pas.*

Collot d'Herbois répétoit souvent : *plus le corps social transpire , plus il devient sain.*

J'ajoute à ceci un fait important :

Fréteau venoit d'être acquitté ; j'en fais part à Barrère avec une joie intérieure. *Un membre de l'assemblée constituante échappé !* dit-il : *les jurés sont des contre-révolutionnaires.* On dresse une autre liste de jurés , Fréteau n'est bientôt plus.

Est il vrai , me demanda Billaud causant avec Collot-d'Herbois dans la salle de la Liberté , que Fréteau ait été acquitté , — Oui. — Eh bien ! reprit Collot , on le reprendra.

Barrère, à l'exemple de cet histrion, qui, la hache sur l'épaule , se présenta à l'assemblée des Grecs , et menaça de les exterminer s'ils parloient de paix , déclaroit la guerre à l'humanité.

Collot-d'Herbois excusoit les canonades en masse de Lyon , sous les dehors d'une hypocrite sensibilité. Il avoit employé l'action de la foudre pour ménager aux victimes la durée des souffrances.



Dans les comités, Couthon, Billaud-Varennès, Vadier, Vouland, jetoient les bases des tribunaux de Marseille, d'Aras, d'Orange. Les troupes révolutionnaires portoient la dévastation, les tortures, l'assassinat, l'incendie dans leurs marches épouvantables.

Les hébertistes donnoient à la France le signal de la ruine des autels superstitieux de la religion. Des processions indécentes circuloient dans les rues de Paris; on ne voyoit par-tout que masquarades, que hochets de la superstition. Gobel, et son fidèle clergé, Chaumette, faisoient retentir les voûtes de la convention de chants d'all'gresse voués à l'athéisme. La Vendée, toujours détruite et toujours renaissante, dévorait comme un *chancre politique*, une partie de la population, et la fleur des armées de la république. Les flots de la Loire rouloient à la mer leurs eaux teintées de sang, et les cadavres des noyades.

Voilà ce que ces nouveaux enfans de Jason, qui fesoient bouillir leur père sous prétexte de le rajeunir, appelloient les moyens de réaliser l'heureux système de la

révolution agrairienne. Les régénérateurs du peuple françois ne se contraignoient plus dans leurs conversations sur le projet de partager à chaque famille une portion de terre, au milieu de laquelle s'éleveroit une baraque couverte de chaume. Saint-Just ajournoit le bonheur de la France à l'époque où chacun retiré au milieu de son arpent avec sa charrue, passeroit doucement sa vie à le cultiver.

C'étoit là le retour de l'âge d'or et du siècle d'Astrée.

Barrère traitoit les propriétaires d'opresseurs du monde, chargés de crimes et de forfaits; il plaçoit exclusivement les vertus dans la classe journalière et travaillante; il l'appelloit à la guerre contre le surplus du peuple; comme s'il étoit possible que les hommes subsistassent sans ces heureuses inégalités de talens, de génie et de facultés morales et physiques. Du *pain* et du *fer*, voilà le meilleur des mondes; comme si le pain et le fer n'étoient pas même le produit de la réunion des arts et des talens des hommes en sociétés politiques.

Le moral trop affecté de tant de ravages, de tant de désastres, je tombai dangereu-

sement malade ; je dus ma guérison au  
savant médecin Baraillon , député.

Je l'avouerai : Robespierre , lui-même ,  
paroissant enfin ouvrir les yeux sur tant  
de calamités publiques , contribua à mon  
retour vers la vie , dans la lecture de son  
discours prononcé aux Jacobins , sur la  
divinité : il sembloit , de bonne foi , résolu  
d'arrêter le torrent dévastateur. L'histoire  
mettra en problème , s'il n'en excitoit pas  
sourdement l'action , à dessein d'avoir le  
suprême mérite , aux yeux de la nation ,  
d'être le dieu libérateur , qui seul ferme-  
roit l'abîme de la destruction , et ramène-  
roit les hommes aux espérances du bon-  
heur. O profondeur de la politique ! On vit  
paroître l'idée de la conspiration des Hé-  
bertistes , dont le système effroyable étoit  
l'institution du régime municipal de la  
commune de Paris , à l'exemple de Rome ,  
sur toute la France. Pour y parvenir , on  
eût employé l'assassinat direct , les mas-  
sacres en masse. On auroit vu l'anéantis-  
sement du sénat françois , et une nouvelle  
septembrisation. J'ai applaudi sincèrement  
au juste supplice de ces conspirateurs.

Voilà , sans doute , le premier des écueils



sur l'un desquels Robespierre craignoit, au diner chez Venua, de voir échouer le vaisseau de la révolution.

Dans le cours de ma carrière politique, j'avois eu occasion de fréquenter le spirituel Camille-Desmoulins; de voir, par fois, Danton, Tallien, Thuriot, Legendre, Brival, et beaucoup d'autres députés. Je mangeois chez Camille : il daignoit me lire quelquefois ses ouvrages avant de les livrer à l'impression. Je portois dans mon cœur, avec la même affection, tous les représentans du peuple. Je croyois naïvement, que le 31 mai avoit anéanti toutes les factions. Depuis cette grande époque, les opérations rapides et unanimes de la convention me confirmoient dans cette pensée consolante.

Danton et Robespierre étoient liés par les nœuds d'une amitié apparente : ils estimoient leurs talens. L'histoire, sans doute, les présentera comme rivaux, cherchant à se supplanter. L'ambition est la passion dominante des grands caractères. Mais quels que soient les crimes dont la vérité ou l'imposture l'a porte à flétrir leur mémoire ; toutefois, il faut rejeter cette

fabuleuse conspiration , inventée sur leur compte ces jours derniers , de s'être concertés dans le projet de placer sur le trône le fils du dernier des tyrans , avec deux chambres , comme en Angleterre. Les faits que je vais dire , détruisent cette fable ridicule.

Lacroix et Legendre , à leur retour des départemens , avoient été obligés d'attendre dans les antichambres du comité de salut public. Ce retard ne devoit guère s'accorder avec leurs idées d'égalité. Le temple des loix a retenti de leurs plaintes.

Danton , né paresseux , avoit négligé d'entrer dans le gouvernement des affaires... il avoit fait des absences..... , il se croyoit fort comme Hercule..... , il ne tarda pas à s'appercevoir de ses fautes , de ses négligences. Danton osa se plaindre à la convention du despotisme des comités sur elle-même. Il est temps , disoit-il , que la convention reprenne l'attitude imposante qu'elle tient du peuple , et qu'elle n'auroit pas dû perdre devant quelques-uns de ses membres : je ne fais ici qu'émettre la préface de mon opinion politique. Les cordeliers s'étoient portés aux jacobins. Camille Des-

moulins jetta dans le public son vieux Cordelier : le parti fut bientôt formé ; il ne laissoit pas que d'être redoutable par son adresse , à reclamer vivement contre les mesures de terreur et de despotisme , sous lesquelles toute la France consternée gémissoit dans un morne silence.

Hérault-Séchelles , l'un des plus beaux hommes de son siècle , s'y étoit rallié dans les affections honnêtes et pures de sa belle âme.

Voilà le second écueil sur lequel Robespierre avoit montré sa crainte au dîné dont j'ai parlé.

Camille Desmoulins est attaqué aux jacobins. On tourmente , on vexe sa famille. Danton prononce le mot d'ultra-révolutionnaire. Robespierre toujours observateur inquiet sur la direction des événemens, affecte tout à la fois de défendre Danton , et d'improver ses opinions. Il précipite Desmoulins , en prenant superbement en vers lui les dehors de la pitié.

Quelques jours avant leur perte , pénétré de douleur, je dinai chez Camille avec sa charmante et vertueuse épouse , sa mère



d'une très-belle stature, Danton, sa modeste épouse, un jeune homme d'une belle taille et d'une figure intéressante, Jelaissai échapper mes inquiétudes à Camille : je lui fis de fréquentes visites. Vingt fois j'avertis qu'on vouloit le guillotiner. Peu avant son arrestation, je le conjurai de se tenir sur ses gardes..... On les arrête ; on dresse tout exprès une liste de jurés. Barrère m'avoit proposé. Billaud-Varennes et Collot d'Herbois, objectèrent mes liaisons avec les victimes. Je suis éliminé. *La révolution, comme Saturne, eut bientôt dévoré ses plus tendres enfans.*

Ainsi, mourut à l'échaffaud l'homme courageux, qui, le 14 juillet 1789, monté sur une table au Palais de l'égalité, deux pistolets à la main, donna au peuple le signal de la liberté, en arborant la cocarde nationale, et détermina la prise de la Bastille. Ah ! son nom, comme Danton l'a prophétisé pour lui-même, vivra au Panthéon de l'histoire.

Vadier a osé dire qu'il ne connoissoit aucun juré. N'est-ce pas lui qui a fait nommer président de la commission d'Orange, sa créature, Fauvetti, l'ami intime de Vouland, juré dans ce sacrifice impie ?

A-t-il oublié qu'il a eu de fréquentes conversations avec plusieurs d'entr'eux, et qu'il les exhortoit à la sévère inflexibilité ? De quel serment, Vadier, as-tu scellé ce mensonge ? ou de la *foi républicaine* que tu jurois dans tes lettres, contre les treize accusés de Pamiers ; ou de la *foi royale* extraite du *Moniteur* par Fréron ? Les serpens des Euménides sifflent sur ta tête, et dévorent ton cœur. Déjà ta main sanglante s'est armée du poignard.

Vadier, comme Barrère, parloit avec le plus grand mépris du peuple de Paris ; selon eux, ce peuple si grand, si éclairé, si magnanime, n'étoit qu'un *vil troupeau*, un *composé d'imbéciles* : avec une paille on pouvoit conduire ce tas de badauds.

Le vaisseau de la révolution ayant évité les deux écueils, les moyens du *système agraire* n'avoient pas cependant une vélocité assez rapide : Vouland, Vadier se transportoient souvent au bureau de Fouquier, et disoient : *ça ne va pas assez vite*. Vadier a souvent répété ; *il faut renouveler les jurés foibles*. Les commissions populaires qui n'en ont acquitté qu'un sur quatre-vingt ; la loi du 22 prairial, qui laissoit au tribunal l'im-

mense latitude de l'arbitraire ; les tribunaux révolutionnaires des départemens , qui n'ont pas moins effrayé par leurs sanglans travaux ; l'espionnage répandu jusques dans les maisons des citoyens ; les délations publiquement provoquées ; toutes ces mesures de salut public et de sûreté générale , que la mort sembloit seule avoir inventées , étoient en pleine activité ; tandis , que pour distraire le peuple des sentimens d'effroi qu'elles devoient lui inspirer le *géant* Robespierre offroit au cœur des hommes , avec tous les charmes séducteurs de l'éloquence philanthropique , le dogme consolateur de l'être suprême , et de l'immortalité de l'âme.

La convention nationale subjuguée elle-même , consacroit cette idée sublime , et mettoit au rang des devoirs du républicain , *la haine des tyrans , les secours envers les opprimés , le désir de faire à autrui ce qu'on veut qui nous soit fait.* Non , jamais on ne voila un aussi vaste dessein que celui du système agraire , avec plus d'art et plus d'adresse.

Quel spectacle ! Les matelots qui , sur l'océan , apperçoivent d'un côté les



nuages se rassembler et former les orages ; et d'un autre les rayons naissans d'un beau jour , ne sont pas plus indécis sur le sort du vaisseau qui les portent. J'étois retombé malade : l'habile Corvisard , professeur de médecine , aux leçons duquel je regrette de n'avoir pas plus souvent assisté , m'avoit donné ses soins , et guéri comme par miracle. La fluctuation de mon âme étoit devenue extrême , à la lecture de ce morceau de l'esprit des loix ( 1 ) :

« L'on nomma des décemvirs. On suspendit la nomination de tous les magistrats. Ils furent seuls administrateurs de la république. Dix hommes eurent seuls toute la puissance. Rome se vit soumise à une tyrannie aussi cruelle que celle de Tarquin. Quand il exerçoit ses vexations , Rome étoit indignée du pouvoir qu'il avoit usurpé. Quand les décemvirs exercèrent les leurs , elle fut étonnée du pouvoir qu'elle leur avoit donné. Mais quel étoit ce système de tyrannie , produit par des gens qui n'avoient obtenu le pouvoir politique et militaire , que par la connoissance des affaires civiles ,

---

( 1 ) Chapitre XV , liv. XI.

et qui, dans les circonstances de ces temps-là, avoient besoin au-dedans de la lâcheté des citoyens, pour qu'ils se laissassent gouverner, et de leur courage au-dehors pour les défendre ».

Deux choses concoururent à épaissir le voile sur mes yeux.

Une jeune fille, belle et bien née, ose tenter d'assassiner Robespierre : l'assassinat emporte un intérêt puissant en faveur de celui qui en est victime, et de l'odieux envers celui qui s'en rend coupable. La convention nationale prend part à cet événement. La jeune Renault est condamnée au tribunal révolutionnaire, et traînée à l'échafaud avec ses père et mère. Robespierre n'étoit donc pas un tyran ? ... Elle seule avoit pourtant raison de le regarder comme tel. Immortelle héroïne, tu suivois l'élan de ton âme sublime, et le précepte de la nation même, consacré en ces mots dans l'article II de la déclaration des droits : *que le tyran de son pays soit mis à mort par l'homme libre*. O honte ! il ne s'est pas trouvé un républicain : seulement une jeune fille, sortant à peine de l'enfance, a osé saisir comme Brutus, sur l'autel de la patrie,

le poignard de la liberté..... Puissance funeste de la difficulté de croire à la vertu ! Quelques hommes séduits par l'idée des rapprochemens d'une nouvelle Virginie, n'ont voulu voir là que l'effet d'un dépit amoureux ou de la vengeance de la pudeur offensée..... Ah ! généreuse et pure dans son dévouement, elle ne le connoissoit même pas. Le cœur sec et aride du tyran, repoussoit jusqu'à la nature. Ta gloire honore la plus belle portion du genre humain. L'histoire réparera envers toi l'ingratitude de tes contemporains (1).

Arrive le jour de la fête à l'Être suprême : jamais le ciel ne brilla d'un éclat plus radieux : la divinité sembloit tout à-la-fois appeler les hommes à lui rendre leurs hommages , et descendre au milieu d'eux pour

---

(1) Je ne parle ici de la fille Renault, que comme ennemie de la tyrannie. Je n'ai pas connu son procès, et je suis dépourvu de papiers publics : j'ai été informé par de nouveaux détenus, qu'on avoit demandé à la convention nationale, la révision de son jugement. Dans ces tems où les tyrans régnoient, ils auroient pu facilement dénaturer la pureté de son action républicaine : ce seroit un crime de plus. Au reste, mon admiration est exclusive de tous motifs qui ne seroient pas dans la nature de la république une et indivisible.



les consoler de leurs malheurs. Barrère et Collot-d'Herbois s'étoient priés de déjeuner chez moi , afin de jouir du coup-d'œil de la fête. La femme de Dumas , président du tribunal révolutionnaire , étoit venue à l'improviste , de très-bonne heure , pour le même motif. Je descendis vers neuf heures du matin. En revenant de me promener dans le jardin ; je rencontrai près l'esplanade , Barrère , Collot-d'Herbois , Prieur et Carnot : Barrère ne paroissoit pas content : nous ne t'avons pas trouvé dans ta chambre ; nous comptions y déjeuner. Je les engage à rétrograder ; ils s'y refusent , et m'entraînent quelques pas avec eux , en me pressant vivement de partager leur repas chez un restaurateur voisin ; je les quittai. En passant dans la salle de la liberté , je rencontrai Robespierre , revêtu du costume de représentant du peuple , tenant à la main un bouquet mélangé d'épis et de fleurs ; la joie brilloit , pour la première fois , sur sa figure. Il n'avoit pas déjeûné. Le cœur plein du sentiment qu'inspiroit cette superbe journée , je l'engage de monter à mon logement ; il accepte sans hésiter. Il fut étonné du concours immense qui couvroit le jardin des Tuileries :

L'espérance et la gaieté rayonnoient sur tous les visages : les femmes ajoutoit à l'embellissement par les parures les plus élégantes. On sentoit qu'on célébroit la fête de l'auteur de la Nature. Robespierre mangeoit peu. Ses regards se portoient souvent sur ce magnifique spectacle. On le voyoit plongé dans l'ivresse de l'enthousiasme.

*Voilà la plus intéressante portion de l'humanité. l'Univers est ici rassemblé. O Nature, que ta puissance est sublime et délicieuse ! comme les tyrans doivent pâlir à l'idée de cette fête.*

Ce fut là toute sa conversation.

Qui n'auroit pas été trompé à l'hypocrisie du tyran lui-même ? Maximilien resta jusqu'à midi et demi (1).

Un quart-d'heure après sa sortie, paroit le tribunal révolutionnaire conduit chez moi par le désir de voir la fête. Un instant ensuite vient une jeune mère folle de gaieté, brillante d'attraits, tenant par la main un petit enfant plein d'intérêt ; c'étoit Vénus

---

(1) J'ai su depuis qu'on l'avoit cherché long-temps ? n'auroit-il pas mis de l'orgueil à faire attendre despotiquement le peuple et la convention.

et l'Amour. Elle n'eut pas peur de se trouver au milieu de cette redoutable société. La compagnie commençant à défiler, elle s'empare du bouquet de Robespierre qu'il avoit oublié sur un fauteuil. Lecteurs ! excusés à la tendresse séduite et détrompée, ces détails frivoles.

L'impression profonde de ces deux événemens sur mon ame, ne tarda pas à s'affaiblir. Une sombre défiance s'empara de tous les esprits. Les émissaires furent multipliés : l'espionnage incommodoit comme une nuée d'insectes. Les maîtres de maison craignoient leurs commis, leurs domestiques. L'ami s'éloigna de son ami : les frères trembloient d'avoir des divisions ; le père eut peur de ses enfans ; les enfans se méfièrent de leurs pères. Tous les liens de la société des hommes furent à la fois comme brisés et détruits. L'amour, ce sentiment impérieux de la nature fut empoisonné dans son intimité, dans ses plaisirs. Sourire à tel individu, ou seulement le regarder, étoit assez pour être suspect, et précipité dans les cachots.

Sambat fut rayé de la liste des jurés, et



menacé de perdre sa liberté , pour avoir eu des liaisons avec Dufourny , alors privé de la sienne. Son courage honore l'amitié. Les larmes aux yeux , il me disoit , en sortant des jacobins : *Les tyrans peuvent me faire mourir ; mais il ne me feront jamais oublier mes amis dans le malheur.* Ces mots éternellement gravés dans mon cœur , valent un excellent volume de morale.

Antonelle , juré , avoit été mis en arrestation pour avoir eu seul le courage d'émettre son opinion motivée en faveur de Lamarière. Charles Lavaux avoit subile même sort , pour s'être montré avec fermeté. On incarcéroit en masse les patriotes à cause de leurs relations avec tels ou tels représentans du peuple , tels que Fabricius , Paré , Lachevardière , etc. Depuis l'affaire de Danton , j'étois observé , j'étois devenu l'objet des soupçons , des défiances , même des humiliations. On m'avoit reproché d'avoir dîné avec Brival à Saint-Cloud.

Herman , fameux claveciniste , curieux d'assister à une des séances du tribunal , m'engage à l'y conduire ; je le place au parquet. A peine assis , il est dénoncé , traduit à la chambre du conseil comme un conspira-

teur. Il se réclame de moi. Dire que je con-  
noissois particulièrement ce célèbre artiste,  
c'étoit le suivre à l'échaffaud , s'il y avoit  
eu la moindre atteinte sur lui. Je l'avois  
vu chez Barrère, et je ne le connoissois  
pas assez pour en répondre : je dis la vérité.  
Chatelet fait une histoire de ses prétendus  
actes liberticides. *Il a donné des leçons de  
forté-piano à la famille de la reine , à la  
reine elle-même : c'est un muscadin.....*  
De suite le mandat d'arrêt. Renaudin, co-  
lère , furieux , appuie de toutes ses forces :  
le mandat est lancé par Fouquier. Herman  
est conduit à la Conciergerie , et je suis  
traité de conspirateur. Ce ne fut qu'après  
beaucoup d'efforts et d'importunités près  
de Dumas et Fouquier , que je parvins , à  
l'insçu des deux dénonciateurs , à jouir du  
doux plaisir de le délivrer de l'esclavage. Je  
lui portai moi-même son brevet de liberté.  
Quelle joie ! quels transports ! que de pré-  
cautions ensuite pour nous revoir , et nous  
rappeller cette scène touchante !

Depuis la loi du 22 prairial , je n'avois  
siégé qu'un petit nombre de fois dans des  
affaires d'un petit nombre d'accusés , ja-  
mais dans aucune *fournée*. J'avois été obligé

de refuser un dîner avec Brival , parce que j'appris que Tallien devoit en être : j'étois contraint de détourner mes regards de dessus certains députés que je connoissois d'amitié.

Robespierre devenoit plus sombre , son air refrogné repoussoit tout le monde ; il ne parloit que d'assassinat , encore d'assassinat , toujours d'assassinat. Il avoit peur que son ombre ne l'assassinât. Un mois avant sa chute , je n'avois mis les pieds chez lui ; on m'y avoit lancé des regards inquiets et menaçans.

L'orage grondoit sur la montagne ; la plaine retentissoit de sifflemens ; la mer soulevoit ses flots agités. Je m'attachai fortement à connoître d'où partoît la tempête.

Je découvris qu'il s'agissoit d'entamer de nouveau la représentation nationale. Le 22 ou 23 messidor , au milieu de la place adjacente à la salle des jacobins , étoit rassemblé un groupe entourant un homme effaré : on s'écrie c'est un assassin de Robespierre , de Billaud Varennes : il y a des scélérats dans la convention. A peine dans la société , Billaud se retourne et me dit : *On est venu chez moi m'assassiner. — Il n'est pas étonnant qu'on en veuille à tes jours , repliquai-*



je , *s'il y a des scélérats dans la convention. — Nomme-les ? — Je ne les connois pas.* Cette manière de répondre me priva d'obtenir des éclaircisemens. Naulin disoit aux jacobins : *il faut chasser de la convention tous les hommes corrompus.*

Le soir où Barrère présidoit la société , le voile fut entièrement déchiré : il me prie de lui faire venir ses rapports sur les victoires : je vais les chercher , et les lui remets moi-même. Il jouissoit d'avance du plaisir d'émouvoir la société et les tribunes. Vaine erreur ! Robespierre occupe toute la séance par un discours artificieux , fait pour tromper des hommes , même éclairés. Barrère souffroit ; sa réputation politique fut attaquée , compromise. Après la séance , j'accompagnai Barrère dans son laboratoire , voisin du comité de salut public. Tout défaillant , il s'étend dans son fauteuil : à peine il pouvoit prononcer ces mots : *je suis saoul des hommes : si j'avois un pistolet . . . . . Je ne reconnois plus que dieu et la nature.* Après quelques minutes de silence , je lui fais cette question : *quelle a pu être sa raison de t'attaquer ?* La crainte et la douleur ont besoin

de s'épancher. *Ce Robespierre est insatiable*, dit Barrère : *parce qu'on ne fait pas tout ce qu'il voudroit, il faut qu'il rompe la glace avec nous. S'il nous parloit de Thuriot, Guffroi, Rovere, Lecointre, Panis, Cambon, de ce Monestier, qui a vexé toute ma famille, et de toute la suite Dantoniste, nous nous entendrions; qu'il demande encore Tallien, Bourdon de l'Oise, Legendre, Fréron, à la bonne heure... mais Duval, mais Audouin, mais Léonard-Bourdon, Vadier, Vouland, il est impossible d'y consentir. — Ce sont donc là, répliquai-je, les scélérats, les hommes corrompus de la convention ? Nous nous séparâmes, lui dans un accablement affreux, moi consterné de ce que je venois d'entendre.*

Rentré dans ma chambre, j'écris les noms des victimes désignées, au milieu du trouble. Quelle nuit horrible ! quelles tristes réflexions ! Alors, plus de doute du projet médité, arrêté entre les membres du gouvernement, de décimer la convention nationale. Il est évident qu'on étoit divisé sur les victimes, et que la discorde s'établissoit au milieu de ceux qui étoient d'accord de la pros-

cription. Le discours de Robespierre me parut avoir pour objet, d'amener Barrère à ses fins, par la terreur; ou de le perdre, s'il s'obstinoit dans sa résistance.

Quel étoit le motif puissant de ce nouveau 31 mai? où vouloit-on en venir? de quel genre de corruption les représentans du peuple s'étoient-ils rendus coupables? avoient-ils descendu des places élevées qu'ils occupoient à la montagne? il me parut clair qu'on les regardoit comme des obstacles au système agraire, à la continuité du terrorisme, qui en étoit l'instrument; mais les cris et les plaintes de tant de familles désolées, le désespoir des veuves et des orphelins, ne formoient-ils pas un concert lugubre et déchirant? Ces *charetées* de patients qu'on conduisoit à la mort, *et qui montroient la sérénité de l'innocence*, n'effrayoient-elles pas le peuple? les bras des bourreaux ne commençoient ils pas à se lasser, et le fer de la destruction à s'émousser?

Cette idée agrairienne n'étoit-elle pas elle même une chimère de novateurs aveugles, épris des idées de perfection et de régularité, impossible dans ce monde, plein de la vanité des choses humaines, ou la



charlatannerie de jongleurs , qui tendoient enfin à devenir les tyrans de leurs compatriotes , et les oppresseurs de leurs pays ?

De quel droit ce très - petit nombre de représentans dominateurs prétendoient-ils disposer de la vie d'un plus grand nombre , insulter à la fois à la puissance conventionnelle , et à la souveraineté du peuple ?

Je m'abstiens d'approfondir ces idées politiques.

L'esprit de faction , les délires ambitieux , la fureur des vengeances , paroissent donc avoir remplacé la passion sublime et pure de faire le bonheur d'un grand peuple. Le feu sacré dont mon cœur brûloit pour la révolution , s'empara de tout mon être ; et dans ma juste indignation , je jurai de sauver la chose publique , au péril de ma vie , en divulguant ce que je savois. . . . Je combinai toutefois des mesures de prudence.

Le lendemain , je rencontrai Brival à l'entrée de la convention. Je lui témoignai d'abord ma crainte d'être vu avec lui (1). Nous montâmes l'escalier qui conduit au comité

---

(1) Parce qu'il étoit ami de Tallien , dont on avoit juré la perte.

des inspecteurs , et là je lui fis part de ma douleur. Je lui parlai avec cette franchise , cet épanchement dignes de l'amour de la patrie , et compagnes de la plus tendre amitié. Je le quitte tremblant d'avoir été aperçu ensemble . . . . Dans différentes occasions , j'affectai , envers certaines personnes de choix , des indiscretions réfléchies. Dans la salle de la liberté , quelques jours avant mon arrestation , la veille même , je disois ; ( des députés ont pu l'entendre ) le tribunal révolutionnaire attend une vingtaine de députés ; la bombe va éclater . . . .

J'avois appris que Billaud - Varennes m'avoit dénoncé aux comités réunis de salut public et de sûreté générale. Il est évident qu'il n'avoit pu alléguer le véritable motif pour lequel il vouloit me faire arrêter. Il n'avoit pour objet que de paralyser ma langue. Il imagina de prendre un motif ostensible , dans le peu de mots analogues à la motion de Naulin , que je lui avois dit aux Jacobins. Barrère et Vadier , qui me connoissoient , se trouvèrent là dans le moment ; ils n'avoient pas été prévenus par Billaud - Varennes ; ils prirent ma défense sur la futilité du prétexte , j'échappai à sa poursuite.

Le hasard me place à côté de lui au théâtre de la République, dans une loge vis-à-vis le parquet, au rez-de-chaussée. Michaud, acteur, y paroît un instant; quand il n'y fut plus, Billaud me regarde avec colère, je l'envisageai avec fierté : *Eh bien !* lui dis-je, *ta dénonciation est allée en fumée*. Billaud - Varennes entre dans la plus horrible fureur. Perfide ! scélérat ! voilà ses injures. Il se retire brusquement, et ferme la porte avec une telle force, que la loueuse de loge et les spectateurs en furent saisis d'épouvante. Le jour de mon arrestation, dans la rue Honoré, je salue et parle un moment à Bentabole; il devina dans mes yeux ce qui se passoit dans mon intérieur. Bientôt après je rencontre Thuriot seul, dans les couloirs de la salle de la convention; en passant, je lui prends la main avec affection et sensibilité.

A dix heures du soir Dossonville, digne sbyre des Vadier, des Voulant, des Collot, accompagné de plusieurs membres du comité révolutionnaire des Tuileries, me met en arrestation, par ordre du comité de sûreté générale. Je m'empresse de lire le motif; toujours le même prétexte, complice



de Naulin. Un des membres du comité révolutionnaire tenoit en sa main et lisoit la nomenclature des noms des victimes destinées au sacrifice : il l'avoit prise sur mon bureau. Le visage de Dossonville rayonne de joie ; il s'imaginoit avoir fait une trouvaille. Il lit, il devient pâle : sa figure laisse entrevoir un caractère d'altération. En continuant ses perquisitions , il met le papier dans sa poche sans l'inventorier , quoiqu'il inventoriât les papiers insignifiants. Pourquoi cette soustraction de la part de Dossonville ? . . . Il savoit bien ce qu'il faisoit , et ce n'est pas là l'instant d'en tirer les inductions , qui , au surplus , sont palpables. Je suis conduit à la Force.

La catastrophe a éclaté les 9 et 10 thermidor ; le public en connoît les détails mieux que moi , alors détenu.

Je dois m'attacher à faire quelques observations capitales ; il a existé un décemvirat , à la tête duquel s'est trouvé un nouvel *Appius Claudius* La parfaite identité du comité de salut public avec les décemvirs de Rome , est démontrée , et par le passage de l'esprit des loix , et par la tyrannie momentanée , sous laquelle a gémi

toute la France. Les meneurs de ce *décemvirat*, Robespierre, Collot-d'Herbois, Barrère, Couthon, Billaud-Varennes et Saint-Just, ont toujours été parfaitement d'accord pour subjuguier le sénat français, la nation toute entière.

*Il faut sans cesse rappeler à la convention*, disoit Barrère, depuis le 10 thermidor, *son état d'oppression, afin qu'elle n'y retombe plus*. Auparavant tous leurs discours, toutes leurs actions concertées, ont tendu à condenser cet état d'oppression, et leur tyrannie sur le peuple.

Ne sont-ce pas eux qui ont surpris à la convention nationale, le décret qui les autorisoit à mettre ses membres en arrestation? Ils se sont aidés mutuellement de leurs forces respectives: Collot disoit de Saint-Just: *ce jeune et vigoureux athlète de la révolution*. Barrère défendoit Robespierre des attaques du manifeste du duc d'York, où on le taxoit d'aspirer à la *dictature*, au *patriarchat*; où on les traitoit d'*égorgeurs*. Ils se sont entendus à repousser *Magenthiès*, lorsqu'en homme libre, il venoit redemander à la convention nationale, et la *liberté* d'elle-même,

et la souveraineté du peuple. Ils se sont entendus à défendre leurs satellites, d'*Aubigni*, *Lebon*, etc. On ne finiroit pas à recueillir tous les traits qui démontrent l'évidence de leur conjuration. Ce *décemvirat*, sous prétexte de régénérer les mœurs du peuple Français, avoit réellement conçu l'idée immense de réaliser le *projet agraire*. Ils avoient devant leurs yeux l'exemple des jeunes Gracques, qui devinrent victimes de leur inexpérience.

Ils ont suivi l'exemple de *Sylla*, qui dans le même dessein, employa les proscriptions, les confiscations. En effet, la France fut bientôt couverte d'*espions de Sbyres*, de *bastilles*, d'*échaffauds* : ils ne lui auroient laissé qu'une population de veuves et d'orphelins. N'a-t-on pas encore entendu Barrère, depuis le 10 thermidor, parler du partage des terres confisquées ?

Hélas ! ils s'imaginoient réformer les mœurs, en détruisant le luxe des vêtements. « *Lorsque la tyrannie eut com-*  
*» mencé à faire couler le sang*, dit Tacite,  
*» sous Tybère, et qu'il ne fût plus pos-*  
*» sible de jouir d'une haute renommée,*  
*» ceux qui échappèrent aux massacres*



» devinrent plus prudents : les profusions  
 » se portèrent à des dépenses secrètes ,  
 » avec une violence que rien n'étoit capable  
 » d'arrêter..... ». Mais ces haines , ces  
 vengeances , cet abus effroyable d'odieuses  
 délations , ce désespoir de l'homme de  
 bien , allarmé de ses vertus mêmes ; sont-  
 ce-là les germes d'une régénération de  
 mœurs ?.....

Leur salut contre leurs innombrables  
 ennemis , n'eût résidé que dans la conser-  
 vation du pouvoir ; et ils eussent infaillible-  
 ment usurpé la permanence de la tyrannie  
 sur leur pays.

Ils n'avoient pas , comme *Sylla* , dont  
 ils ont renouvelé les fureurs , le *javelot*  
*avec lequel il triompha à Archomène* :  
 seulement ils avoient le souvenir de l'in-  
 sulte qu'il reçut en abdiquant la dictature ,  
 et sa réponse au jeune insolent qui l'ou-  
 tragea : *ce que tu fais là , empêchera que*  
*j'aye des imitateurs.....*

Certes , ils eussent fini par prodiguer les  
 propriétés confisquées à leurs satellites ,  
 pour se les attacher comme des défenseurs ,  
 et l'on auroit vu un nouveau genre de  
 dépravation jusqu'alors inconnue.

Les

Les calamités publiques portées à leur comble , ont enfin frappé les regards des membres de la représentation nationale ; et la convention s'est trouvée forcée simultanément par tous les sentimens d'humanité , à s'opposer aux projets dévastateurs. Les combats politiques sont des combats à mort ; et les nouveaux tyrans ne pouvant soutenir leur système de proscription générale , que par de plus grandes procriptions , bientôt les plus marquans de la convention nationale ont été désignés pour les échafauds. La suppression des tribunaux sanguinaires , l'ouverture subite de toutes les bastilles , après les journées des 9 et 10 thermidor ; les déclamations de Robespierre , de Barrère , de Collot-d'Herbois , contre la prétendue *faction des indulgens* , tout démontre ce qui vient d'être avancé.

Pouvoit-on continuellement garder trois cent mille hommes dans les prisons ? Pouvoit-on envoyer aux supplices tous les jours , deux à trois cents victimes ( 1 ) ?...

La scission survenue entre les meneurs du

---

( 1 ) Ce nombre n'est point exagéré quand on se rappelle la multiplicité des tribunaux révolutionnaires répandus sur la surface de la république.

comité de salut public, sur quelques victimes à immoler, a transformé le *decemvirat* en deux partis de triumvirs, qui, pendant quelques jours, ont lutté pour se supplanter. D'un côté, Robespierre, Couthon, Saint-Just; de l'autre, Barrère, Collot-d'Herbois, Billaud-Varennès. Dans le doute des événemens, celui-ci a eu la bassesse de flagorner celui-là jusqu'au moment de sa chute. D'une part, on se rappelle les discours de Robespierre aux jacobins, son *testament politique* du 8, à la convention nationale. D'autre part, Barrère disoit en faveur de Robespierre : *Un représentant du peuple qui jouit d'une réputation patriotique, méritée par cinq années de travaux, et par les principes inperturbables d'indépendance et de liberté.* Barrère n'a-t-il pas appuyé la demande en impression du soit-disant testament politique ?

Que l'on se rappelle le moment où s'écrouloit l'édifice monstrueux de la tyrannie, n'est-on pas frappé de leur acharnement identique, à ne pas laisser échapper le pouvoir de leurs mains. D'après Barrère, *le gouvernement révolutionnaire ne devoit rien perdre de son activité, de sa force.*



Quoi ! les représentans du peuple s'avilissoient en masse , en détruisant le pouvoir confié au comité de salut public , de les mettre en arrestation en détail ! c'est ainsi , Billaud , que tu t'opposois à la demande de Fiéron , du rapport du décret fatal qui enlevait à la convention sa propre liberté ! S'il pouvoit y avoir de l'avilissement , ce seroit dans ce décret liberticide , destructeur de la souveraineté du peuple , assimilant le sénat français au sénat de Rome , sous les Tibère , les Caligula , les Néron , les Domitien.

Tous les moyens leur ont paru bons , pour devenir les triumvirs de leur pays. Quand ils ont vu qu'enfin ceux de terreur étoient usés , n'ont-ils pas employé les principes de la liberté ? *Lorsqu'un homme s'empare des volontés de tous , c'est Barrère qui parle ; la contre révolution est faite. La censure des écrits et la tyrannie de l'opinion furent dans tous les temps les symptômes qui annoncèrent la perte de la liberté , et le droit indéfini de penser , d'écrire et de croire ce qu'on veut , est le signe auquel on va reconnoître qu'il existe une représentation populaire.* — Ainsi

Protée, dans l'antique fable, prenoit toutes les formes.

La conclusion certaine de tous ces faits et de toutes les considérations morales qui en résultent, est que les membres du gouvernement se sont rendus coupables envers la nation, du crime de tyrannie.

En vain, les tyrans qui restent diront-ils qu'ils ont dénoncé Robespierre, Saint-Just. Ils n'ont cessé d'être leurs complices. Ils ne les ont dénoncé qu'au moment où ils sont devenus leurs rivaux, où ils ont craint de partager leur infâmie, où ils ont espéré de devenir leurs dignes successeurs. De leur aveu, ils s'étoient aperçus qu'ils avoient des émissaires dans les départemens et les armées. Ils attendoient l'occasion favorable de divulguer leurs projets sans danger. Ces émissaires leur étoient communs, et tous les faits prouvent que loin d'avoir cherché l'occasion de les attaquer, ils se sont, dans toutes les occasions où la force des choses sembloit devoir les renverser, empressés à voiler leurs forfaits. Ils étoient les leurs. La vérité a été repoussée.

N'ont-ils pas continué leurs fureurs, même avec plus d'effervescence, quatre

décades après l'éloignement de Robespierre du comité ? Les supplices ont été plus multipliés depuis son absence du *decemvirat*. Vainement enfin veulent-ils s'excuser sur le prétendu mérite d'avoir sauvé des dangers le vaisseau de la révolution, voguant au milieu des orages. Ne sont-ce pas eux qui, par leurs excès en tout genre, ont formé ces orages ; qui l'ont menacé et lancé dans sa route, au milieu des écueils sur lesquels il a failli d'échouer ? Le courage, la force, l'énergie, la sagesse du peuple françois et de la convention, voilà les sauveurs du vaisseau de la révolution, malgré les tempêtes dont ils l'avoient assailli pour s'en rendre les maîtres.

Quel tableau de régénération nationale ! Des villes renversées, d'autres désertes, des contrées fertiles ravagées par les guerres civiles et les incendies, les isles enlevées, les monumens détruits, l'adultère flétrissant les familles, les mers couvertes d'exilés, le commerce et les arts au désespoir, fuyant chez l'étranger ; les rivages des fleuves et de l'océan couverts de cadavres de tout sexe, de tout âge, jusqu'aux enfans à la mamelle ; les rochers teints de sang, la



multitude sans subsistances , couverte de haillons , les biens , les talens , les honneurs devenus des crimes , les délateurs en possessions des récompenses , la vertu une cause infaillible de mort. . . . L'humanité en deuil , se couvre d'un voile lugubre.

Je reprends mon entrée à la Force. On me place dans une chambre appelée les Tuileries (1). Sans doute l'arrivée d'un juré du tribunal révolutionnaire , étoit un événement pour les détenus. J'eus à essuyer d'abord quelques plaisanteries. On se convainquit qu'un juré étoit un homme comme un autre ; on découvrit même qu'il pouvoit être susceptible d'affections humaines et sensibles. La lecture des papiers nous étoit interdite ; nous ne correspondions avec personne ; nous ignorions tout. J'eus occasion d'admirer la résignation , la sérénité de toutes ces malheureuses victimes. La gaité ne perdoit rien de ses petits jeux , de ses plaisirs. On étoit calme , on parloit de la république avec une sorte de respect religieux. La promenade , très-resserrée , entourée d'arbres verts ,

---

(1) L'identité de ce nom avec celui de mon habitation antérieure , donna lieu à de très-fines railleries.

offre à l'œil surpris , un arrangement de briques en forme d'autel , sur lequel sont plantés de jeunes arbustes, des fleurs , avec une figure placée au centre , et couronnée d'un myrte. *C'est , me dit un détenu , l'autel élevé à la liberté : elle s'est réfugiée sous les verroux et les portes grillées. Cette statue , faite par un prisonnier , avec la pierre d'une muraille et son couteau , est celle de l'immortel Rousseau , qui , né républicain , n'en disoit pas moins que la liberté est achetée trop cher au prix du sang d'un innocent.* Je l'avoue dans toute la sincérité de mon cœur ; je rends grâce à la Providence d'avoir été mis à la Force. Que d'exemples d'un dévouement sublime et d'une patience héroïque , m'ont fait verser des larmes d'amertume ! que de réflexions sur les choses, sont venues m'éclairer ! ô j'ai connu le malheur ! j'ai appris à le respecter , à l'honorer , j'ai sondé les profondeurs de l'humanité.

Le 9 thermidor, sur les quatre ou cinq heures après midi , on m'appelle. Le concierge m'annonce que je suis en liberté. La liberté ! à ce nom je tressaillis. On me propose d'écrire que je vais me rendre au lieu

désigné. Je m'imagine que c'est une formule ; je fais ce qu'on exige , et je vais pour sortir. Le sentiment de quitter des hommes dont j'avois fait la connoissance , des hommes dans l'adversité , qui m'ont inspiré l'estime , le désir de leur être utile , m'emporte vers eux ; je les embrasse , je leur promets de ne pas les oublier , et de tout faire pour les sauver. Je descends ; on me dit au second guichet qu'il y a contre ordre. bientôt le tocsin sonne ; les détenus attendent froidement le résultat du grand mouvement qui sembloit s'opérer. Un gendarme est jetté à la Force , il en sort une heure après. La fluctuation des esprits est extrême (1). Un moment avant de nous coucher, un prisonnier s'écrie : *nous sommes tous aujourd'hui âgés de quatre-vingts-ans*. Des complices de Robespierre arrivent avec une force armée , délivrent des fers leurs affidés : on ne parle pas de moi ; je reste avec les autres victimes. A deux heures après minuit , on nous apprend la victoire de la convention remportée sur Robespierre et la commune

---

(1) On annonce que des charriots sont à la porte , que la septembrisation va recommencer.



rebelle : tout le monde s'en réjouit. Quand j'ai été arrêté , toute ma fortune se montoit à 850 livres : en entrant dans la maison d'arrêt, on m'a fait déposer cette somme. Je suis sans finances , comme sans vêtements.

Voilà la vérité des faits, je n'ai rien déguisé, je n'ai rien dissimulé, j'ai voulu dire la vérité toute entière ; je l'ai crue utile ; malheur à ceux qu'elle pourroit blesser. Jeune encore , je préfère , à la vie , l'honneur , l'estime de mes concitoyens. Plutôt la mort que de rester encore plus long-temps sous le poids affreux des soupçons , de l'erreur , de la calomnie ; mais j'ai le sentiment de mon innocence. Je vais appeller la plus sévère attention sur toute ma conduite.

*Suis-je coupable d'avoir accepté la place de juré au tribunal révolutionnaire ?* Je sais que ce titre inspire d'odieuses préventions. On m'a objecté cette réponse fautive dans l'histoire de la Ligue, de la part d'un magistrat de province à la cour de Charles IX : *Sire , j'ai trouvé parmi vos soldats de braves et fidèles sujets , mais je n'ai pu y trouver d'assassins.* Sans doute ce trait est beau , il est digne d'un fier

républicain ; mais la révolution française est infiniment au-dessus des troubles ridicules arrivés entre les maisons de Bourbon et de Lorraine sur le prétexte encore plus ridicule de quelques misérables points de superstition. Il n'y avoit pas là le grand et majestueux intérêt de la puissance nationale , luttant contre tous les rois de l'Europe altérés de domination , et faisant décider par la force des armes , qu'un peuple est le maître d'adopter le gouvernement dans lequel il a placé son bonheur et sa gloire. Sans doute le jeune citoyen , enthousiaste de la liberté , séduit par l'annonce éclatante d'une grande régénération a pu et du accepter la fonction redoutable de contribuer à la punition des ennemis de la patrie et de l'humanité. Telle étoit l'opinion générale sous laquelle on envisageoit l'érection du tribunal révolutionnaire ; alors il étoit présidé par l'homme (1) vertueux et sensible qui préside celui d'aujourd'hui.

Il est vrai que j'ai été continué , *même sous la loi arbitraire du 22 prairial* ; mais

---

(1) Dobsent.

j'en appelle à la conscience de tous les hommes vrais et probes. Logé dans le palais national, connu des hommes qui jouoient les premiers rôles sur la scène du monde, possesseurs de la confiance d'un grand peuple, soit par la hardiesse de leurs vastes conceptions, soit par l'art de leurs discours fallacieux, m'étoit-il possible de voir la vérité au milieu des nuages brillans dont j'étois environné ? Une force invincible ne m'entraînoit-elle pas malgré moi ? c'étoit un atôme emporté violemment par un torrent rapide. Ce chef ne peut faire judiciairement la matière d'une accusation ; il ne peut être que du ressort de l'opinion, comme un point de morale.

On n'a pas oublié ma conduite honorable envers Camille Desmoulins ; mon éloignement du tribunal depuis sa perte ; qu'on fouille dans les archives, on se convaincra que je n'ai jamais figuré dans aucune affaire qui puisse me faire soupçonner d'avoir été l'instrument de telle ou telle personne, de tel ou tel parti ; mes maladies, effets de ma sensibilité, et les soupçons formés contre moi, à cause du dîner avec Danton, m'en ont heureusement éloigné. Depuis le



sacrifice de Desmoulins , je n'y ai paru que rarement et dans des occasions où le fauteuil n'étoit occupé que par un très-petit nombre d'accusés. Je n'ai jamais dénoncé ni fait incarcérer qui que ce soit. Je pourrois citer quelques personnes qui m'ont serré dans leurs bras, comme leur libérateur ; loin d'avoir participé aux forfaits des destructeurs de l'humanité, l'âme pénétrée d'indignation contre eux, je ne les ai plus vu qu'avec horreur.

*Serais-je coupable d'avoir connu Robespierre, Barrère, Billaud et compagnie, et me feroit-on un crime d'avoir su, sans le dévoiler, leur projet de décimer la convention nationale.*

La convention nationale a aussi connu Robespierre; elle lui a donné une grande confiance. Elle a contribué à l'erreur et à la crédulité communes.

Qui n'auroit pas mis de l'intérêt, peut-être de l'orgueil, à l'approcher, à lui donner un déjeûné frugal le jour de la fête à l'Etre Suprême?

Sous l'empire de Tibère, un romain fut mis en jugement pour avoir eu des liaisons avec Séjan. Je n'en n'eus jamais avec Ro-

bespierre; le tyran n'étoit pas homme à liaisons. Au surplus, je répondrois comme le républicain de Rome. « Lorsque vous » élevés quelqu'un sur nos têtes, il ne nous » appartient pas de juger de son mérite ni » de vos motifs. Faites attention, non aux » dernier jours de Séjan, mais au temps » antérieurs de sa puissance. On regardoit » comme un grand honneur d'en appro- » cher..... Qu'on punisse les complots » contre la république, mais non de sim- » ples liaisons. Notre intention étoit la » même que la vôtre, et nous justifie » églament ( 1 ) ». Loin d'être complice des crimes des conspirateurs, on a vu qu'ils m'ont révolté, et que j'ai travaillé à les divulguer; j'ai recueilli les noms de toutes les victimes pour ce but salutaire. J'ai dévoilé publiquement leurs projets par des indiscretions affectées, même envers plusieurs députés. J'ai dû agir avec cette

---

( 1 ) La fermeté de ce discours, ajoute l'historien, et la joie d'entendre exprimer ce que chacun pensoit au fond de son cœur, firent une impression si vive, que les accusateurs de Térentius déjà coupables d'anciens délits, furent tous exilés ou mis à mort, *Annales de Tacite, liv. VI, s. II.*

prudence, parce que les décemvirs, avec un prétexte de leur façon, m'auroient conduit à l'échafaud avant les proscrits. Dossenville n'en a pu faire disparaître le tableau, que parce qu'il avoit connoissance du complot, et j'ai été arrêté précisément à cause que je le dévoilois. Si l'on n'eut pas été excité par ce motif, pourquoi m'auroit-on privé de la liberté? S'il en eut été autrement, Billaud-Varennes, un des auteurs de la conspiration, auroit appliqué l'expression de *scélérat* que j'ai employée dans la société des jacobins au parti dont les décemvirs avoient résolu de se défaire. On ne m'auroit pas fait arrêter, parce qu'on n'auroit conçu ni crainte ni soupçons.

*M'accuseroit-on d'avoir eu le dessein d'entrer dans la conjuration de Robespierre et de la commune, aux journées des 9 et 10 thermidor. J'étois dans les fers dès le 3, et ma conduite antérieure démontre ce que j'aurois fait.*

Peut-on m'accuser sur l'incertitude de la part que j'aurois prise à des événemens dans lesquels je n'ai pas figuré? non, sans doute.

Objecteroit-on la circonstance singulière



que la commune de Paris à prononcé ma liberté.

Je réponds qu'il peut se faire que quelqu'un, sachant que je voyois quelquefois Robespierre, mais ignorant mes sentimens et ma conduite, ai pu conjecturer que j'entrerois dans son parti, et expédier un ordre de mise en liberté? Le fait d'autrui peut-il me compromettre? puis-je être responsable de l'opinion erronnée que l'ignorance a pu former sur mes principes?

Objecteroit-on enfin, qu'à la présentation de mon acte de liberté, j'ai écrit de me rendre à la commune; mais le desir de briser mes chaînes, le défaut de connoissance de ce qui se passoit, la curiosité d'acquérir cette connoissance, l'idée que ce pouvoit être une formule, le respect dû aux autorités constituées; tout à pu me déterminer à souscrire ce qu'on a voulu que je souscrivisse. Or, je le demande, y a-t-il un seul des détenus de la Force qui, à ma place, n'en eût fait autant pour recouvrer sa liberté?

L'enlèvement des complices de Robespierre, par la force armée, sur les neuf heures du soir, 9 thermidor, le silence

gardé à mon égard, démontrent que les conjurés ne me croyoient point disposé à les favoriser. Je suppose que j'eusse sorti, qui peut dire que je me serois réuni à la conspiration? . . . Le tribunal révolutionnaire en a acquitté quarante qui s'y étoient réunis, c'est une preuve infaillible qu'il sait distinguer l'erreur du crime.

Oui, à mesure que je descends dans ma conscience et que je l'examine, je sens mon cœur soulagé, en me convainquant de plus en plus de mon innocence. Je le sens avec toute la force d'une ame neuve, qui a bien mérité, qui a eu le courage de faire son devoir; je suis digne de la liberté et de la jouissance des dispositions douces, humaines, justes et républicaines avec lesquelles la convention va enfin assurer le bonheur des français.

La détention d'un citoyen opprimé est *une calamité publique*. Au printemps de mon âge, instruit par le malheur à me délier des hommes, je peux être utile. Je demande à l'être.

J'ai puisé dans mon éducation, et ma vie entière des principes de probité, de morale et d'honnêteté. Jaloux de fixer sur  
mon

mon compte l'opinion publique , je vais prouver succinctement par quelques détails que je ne suis point de ces aventuriers inconnus que le hasard seul favorise dans des temps orageux. Avant la révolution je finissois mes études à la ci-devant université de Bourges. J'ai passé une partie de l'année 1789, à Bodeix, chez un de mes oncles paternels chargé, par tutelle, de l'éducation de six orphelins. J'étois l'ainé de ses pupilles. Un de mes frères est mort aux frontières en combattant les ennemis de la république. Le plus jeune, le seul qui me reste, sert encore son pays, par les armes, dans un grade très-inférieur; du moins, j'aime à le croire, quoique depuis quatre mois je n'aie reçu de ses nouvelles. Notre père a quitté la vie à la fleur de son âge, nous laissant une fortune médiocre. Il étoit habile dans l'art de guérir. Une lettre honnête du principal du collège de Guerret m'invite avec instance à accepter la place d'une des écoles inférieures. Je cède à ses désirs. En 1791, époque où le serment des prêtres fit désertir les instituteurs des maisons d'éducation; les adminis-



trateurs du département de la Haute-Vienne me nommèrent professeur de seconde au collège de Limoges. Je fus installé au milieu des bayonnettes. En 1792, je suis appelé à Saint Gauthier, département de l'Indre, pour y professer la rhétorique; enfin, passionné pour la révolution, et enclain pour les connaissances de la médecine, je suis venu à Paris prendre les leçons des plus habiles maîtres; je me suis trouvé lié, par mes idées, par ma vie pure et sans tache avec les hommes dont la révolution a fait plus ou moins la célébrité. On ne verra dans tout ce que j'ai écrit autre chose qu'un amour brûlant de la patrie, et un attachement sans bornes aux principes philanthropiques; (1) je suis muni des meilleurs attestations: j'ai emporté par-tout les regrets et l'estime des gens de bien.

---

(1) Que l'on consulte plusieurs manuscrits renfermés dans mon secrétaire; mon adresse au nom des sans-culottes méridionaux, un petit ouvrage intitulé, *De nos Maux et des Remèdes qu'ils faut y apporter*, imprimé en frimaire l'an 2, un plan d'éducation républicaine, dont la convention nationale a agréé l'hommage, le 10 décembre 1792, par l'organe de Jean-bon-Saint-André alors secrétaire; mention honorable en a été décrétée.

O législateurs ! permettez à ma faible voix de s'élever jusqu'à vous. Le malheur exerce l'ame, et c'est au fond des cahots que, revenue à la réalité des choses imparfaites du monde, elle découvre le vuide et l'erreur de ces espérances abstraites d'une perfection chimérique, étrangère aux passions des hommes. Un peuple de vingt-cinq millions d'âmes vous a confié ses grandes destinées. Le sort de l'Europe est aussi dans vos mains, par l'influence du peuple français sur tous ses voisins. La postérité vous jugera. Elle est sévère; votre gloire ne doit pas vous être indifférente. Que de puissans motifs pour vous exciter à répondre dignement à cette confiance honorable, et telle qu'il n'en est point de plus auguste. Ah ! ce n'est pas assez d'avoir détruit tous les préjugés de l'orgueil, de la domination et de la superstition : ce n'est pas assez d'avoir humilié les rois de la terre en faisant tomber la tête de l'un d'eux sous la justice des peuples opprimés; ce n'est pas assez d'avoir fait entrevoir à la nation française l'aurore de la *liberté*, de lui avoir promis l'*égalité*, de

l'inviter à la *fraternité*. Non, ce n'est pas assez d'avoir triomphé de ces nouveaux tyrans qui, sous le voile imposteur de l'amour de l'humanité, de la régénération sociale et du bonheur public, ne savoient que dépouiller, emprisonner, égorger, et croyoient régner comme la mort par la destruction ; ce n'est pas assez de guider des armées formidables, ni de forcer des peuples ennemis à recevoir la paix, toutes ces hautes merveilles s'évanouiroient si vous ne profitiez de vos triomphes pour affermir et consolider votre ouvrage.

Raliez-vous au centre d'un système politique, libre, sage et sans exagération ; cessez toutes ces divivions intestines qui déchirent votre sein et dont le spectacle scandaleux afflige, inquiète, et consterne le peuple, en même-temps qu'il fait la joie de ses ennemis et des vôtres ; suivez l'exemple des valeureux guerriers qui versent leur sang sous les drapeaux de la victoire ; prononcez hardiment le dogme du gouvernement robuste et sain qui convient à la nature de la république fran-



çaise , dégagé de toute domination exclusive sur la multitude , comme de la trop grande influence de celle-ci sur la sagesse et l'expérience. Organisez le gouvernement avec la stabilité salulaire de la distinction des pouvoirs sans laquelle il n'y a ni liberté publique et individuelle , ni égalité même devant les loix , ni sûreté d'industrie et de propriétés ; mais bien des défiances , des factions , des délations , des bastilles , des échafauds et des guerres civiles. L'histoire n'offre pas inutilement l'expérience des siècles. Les cinq années de révolutions que le peuple vient de parcourir , ne doivent pas non plus être une vaine expérience ; alors vous verrez finir d'elles-mêmes toutes les divisions , se réunir tous les partis. Ceux que le char révolutionnaire a effrayés et blessés dans sa marche rapide et violente , et qui en désirent le ralentissement ; ceux qui l'ont conduit et sauvé au travers des écueils avec la hardiesse sans laquelle il eût été renversé , et qui tremblent de le voir rétrograder , tous mettant leur félicité dans l'heureuse impossibilité d'exercer des vengeances alter-

natives, concourront enfin à la paix publique, en faisant renaître la circulation des subsistances, les arts, le commerce, les sciences et toutes les parties vivifiantes d'un état vraiment libre et florissant.

De la Force, ce 15 vendémiaire, l'an troisième  
de la République, une et indivisible.

V I L A T E,

---

CONTINUATION  
DES  
CAUSES SECRÈTES  
DE LA RÉVOLUTION  
DU 9 AU 10 THERMIDOR,

Par VILATE, ex-Juré au Tribunal  
Révolutionnaire de Paris, transféré et  
détenu au Luxembourg.

---

La régénération d'un peuple doit commencer par les hommes les plus en évidence, non pas seulement parce qu'ils doivent l'exemple; mais parce qu'avec des passions plus électrisées, ils forment toujours la classe la moins pure, sur-tout dans le passage d'un long état de servitude au règne de la liberté.

*Discours de BILLAUD-VAEENNES, du 14 frimaire, an II.*

---



A PARIS.

---

L'AN III DE LA RÉPUBLIQUE.



---

### *AVERTISSEMENT.*

J'ai cru servir encore mon pays , en offrant  
à mes concitoyens le faisceau de lumières qui  
m'a éclairé. Je prévois les reproches , les in-  
jures , les calomnies. Je n'en serai point atteint ,  
je me ferai gloire de les avoir mérités ; trop  
heureux , si j'ai été utile , si j'ai proclamé  
quelques vérités !

---

CONTINUATION  
DES  
CAUSES SECRÈTES  
DE LA REVOLUTION  
DU 9 AU 10 THERMIDOR.

---

COMME ils abusoient des choses les plus sacrées, ces usurpateurs de l'opinion publique, qui, par leurs artifices, avoient accumulé sur la France tous les genres de calamités !

Ils avoient sans cesse à la bouche les mots séduisans de *liberté*, d'*égalité*, de *fraternité*, et ils couvroient le sol français d'une multitude d'inquisiteurs, de bastilles, d'échafauds..... et ils établissoient, par tous les moyens imaginables, la plus affreuse tyrannie..... et ils semoient les haines, les querelles, les vengeances, les guerres civiles !

Ils mettoient à l'ordre du jour la *probité*, la *justice*, les *vertus*..... et par-tout ce n'étoient que vols publics, vexations inouïes,

cruautés barbares , enfin tous les crimes déchainés à la fois , comme les vents des tempêtes dans une grande commotion de la nature !

De quoi doit-on être le plus étonné , ou des sophismes qu'ils employoient pour commettre leurs ravages , ou de l'aveugle docilité du plus éclairé des peuples , à se laisser prendre en détail , égorger en masse comme un stupide troupeau destiné à la boucherie ? L'histoire fera cette question. Le souvenir des applaudissemens qu'ils avoient l'art d'obtenir , l'empêchera peut-être de la résoudre.

Certes , ce n'étoit pas sans fondement que l'insolent duc *d'Yorck* sembloit répéter , dans ses odieux manifestes , ces paroles de *Mithridate* : « Toute l'Asie m'attend » comme son libérateur , tant ont excité » des haines contre les Romains la tyrannie des principaux qui gouvernent la » république , les désastres occasionnés » par les proconsuls , les vexations des » gens d'affaires , et les calomnies des jugemens. »

Il en est du peuple français comme de toutes les autres nations , parvenues au



point de corruption , où les grandes révolutions sont inévitables , quand ce ne sont pas des citoyens généreux animés du desir de faire le bonheur de leur pays , mais des perturbateurs audacieux disposés à tout sacrifier à leur misérable ambition , qui s'emparent de la crise révolutionnaire , d'ailleurs subordonnée à une fatalité d'accidens plus ou moins violens et difficiles ; tous se ressemblent à quelque chose près.

Les Romains , auxquels il en faut toujours revenir en matière de révolution , fournissent de ceci une infinité d'exemples.

Après que les *Marius* , les *Sylla* eurent épouvanté le monde de leurs cruautés , on s'imagina qu'on n'en reverroit plus de semblables. Lors des *triumvirs* , cependant , on eut l'art d'en commettre de plus grandes encore sous les prétextes les plus humains. A voir les formulaires des proscriptions de ces temps funestes , vous diriez qu'on n'y a d'autre objet que le bien de la république , tant les moyens que l'on prend sont préférables à d'autres , tant les propriétés seront respectées , tant on exalte le prix de la liberté publique , tant on craint de mettre en danger la vie des citoyens , tant le peuple

sera tranquille , tant enfin on sera heureux.

Jusqu'à quand l'expérience des siècles sera-t-elle vaine et inutile ? L'histoire des nations est la moindre étude des hommes. D'une part , elle s'efface de la mémoire du petit nombre qui l'a feuilletée avec attention ; de l'autre , elle ne fait pas plus d'impression sur le commun des lecteurs , que leurs images sur le miroir.

Sous les triumvirs , observe un homme illustre ( 1 ) , « Rome étoit inondée de sang ,  
 » quand Lépide triomphoit de l'Espagne ;  
 » et par une absurdité sans exemple , sous  
 » peine d'être proscrit , il ordonnoit de se  
 » réjouir. »

Si l'histoire eût conservé les lettres adressées , par ce Lépide , au sénat , pour commander ses fêtes nationales , peut-être y trouveroit-on l'équivalent de ce que disoient nos tyrans dans de pareilles circonstances.

« Que la fête tende à reveiller les sentimens généreux qui font le charme et  
 » l'ornement de la vie humaine , l'enthousiasme de la liberté , l'amour de la patrie ,  
 » le respect des loix ; que la mémoire des

---

( 1 ) Montesquieu.

» tyrans y soit vouée à l'exécration ; que  
 » celle des héros de la liberté et des bien-  
 » faiseurs de l'humanité y reçoivent le juste  
 » tribut de la république. Invitez à cette  
 » fête et la nature et les vertus. » . . . . .  
 Que n'ordonnoient-ils aux veuves et aux  
 orphelins dont on avoit fait mourir les maris  
 et les pères , d'y montrer de la gaieté !

Jusqu'à quand les hommes seront-ils du-  
 pes et victimes de l'abus suborneur des mots ?  
 les tyrans connoissoient à fond l'art d'en  
 tirer parti.

Selon Saint-Just, « le caractère des con-  
 » jurations est le déguisement : on seroit  
 » imprudent d'annoncer ses desseins et son  
 » crime ; il ne faut donc point s'attacher à  
 » la surface des discours , mais juger les  
 » hommes par ce que la probité conseille. »

Barrère disoit : « Cinq années d'expérience  
 » révolutionnaire ont instruit le peuple  
 » français ! Non , il ne se méprendra plus  
 » aux exagérations constantes , ni au cos-  
 » tume patriotique des hommes qui sont  
 » les ennemis naturels de l'égalité et de la  
 » liberté , ou des ambitieux qui veulent s'en  
 » faire un patrimoine. »

Billaud - Varennes : « L'art le plus pro-



» fondément machiavélique n'est-il pas  
 » celui qui brise les nœuds de la sociabilité,  
 » en isolant tous les individus par des dé-  
 » fiances. »

Robespierre : « Les conspirateurs ne se-  
 » roient pas des conspirateurs , s'ils n'a-  
 » voient l'art de dissimuler assez habile-  
 » ment pour usurper , pendant quelque  
 » temps , la confiance des gens de bien. »

Quelle similitude de ruses politiques !  
 Qui n'auroit pas été trompé ? N'a-t-on pas  
 même besoin encore de se retracer le ta-  
 bleau de leur tyrannie , de leurs forfaits ,  
 pour ne pas se laisser séduire ? Que de gens  
 graves , expérimentés ont succombé à cette  
 étrange séduction ! Une multitude de pa-  
 triotes , en effet , ne plaçoient-ils pas leur  
 gloire à la fortifier , avec une bonne foi  
 digne d'un meilleur sujet ? La convention  
 nationale elle-même ne s'est-elle pas laissée  
 surprendre et décevoir ? Une grande partie  
 du peuple , subjuguée par l'exemple qu'elle  
 lui intimoit , ne s'y livroit-elle pas avec une  
 sorte de joie ? Ceux-même que leurs habi-  
 tudes , leurs goûts naturels , leurs connois-  
 sances , leurs malheurs , devoient le plus  
 en préserver , ne sembloient-ils pas feindre

de mettre leur devoir à participer à l'enchantement général? . . . .

La TERREUR n'étoit pas l'unique moyen avec lequel ils l'avoient produit: il leur avoit fallu aussi des moyens pour produire la terreur elle-même.

Par quelle inconcevable combinaison étoient-ils parvenus à enlever à une assemblée aussi grande, aussi auguste que la convention nationale, remplie de tant de lumières, aussi prémunie, ce semble, contre les mensonges de l'éloquence, par l'exercice journalier de ses devoirs, la puissance effroyable de mettre en arrestation les membres qui la composoient, et de nommer tous les comités? Exemple funeste et à jamais mémorable du danger des factions dans une assemblée nombreuse, et de la facilité qu'elles ont à y prendre naissance! On a vu celle-ci tourmentée par ses propres passions, se déchirer les entrailles, et, comme le phosphore, se dévorer elle-même. Puisse la sauve-garde que la convention nationale croit prendre, dans ce moment, contre un pareil malheur, n'être pas détruite par de nouvelles dissensions: c'est de cette impossibilité qu'il faudroit une

garantie. Jusqu'à quand s'abandonnera-t-on à l'instabilité des préceptes spéculatifs et oiseux, comparables au sable mouvant où s'engloutit tout ce qui pose dessus ?

Ah ! l'allégorie d'Ulysse attaché au mât de son navire pour ne pas succomber aux sons mélodieux des syrènes, ne seroit peut-être pas ici déplacée, sur-tout à l'égard de la crainte que le passé inspire pour l'avenir. N'ayant point la réalité de cette sublime image de l'empire invincible des passions, la convention nationale avoit au moins deux moyens d'y suppléer autant que possible : *la liberté de la presse, les sociétés populaires* ; mais, comme le héros d'Homère à l'égard du premier, non seulement elle en a commandé la suppression, mais encore elle a effrayé, pas des peines mortelles, les hommes courageux qui refusoient de lui obéir ; tandis qu'à l'égard du second, les tyrans, semblables aux syrènes, s'en sont emparés pour y débiter, avec plus d'art encore, leurs discours philanthropiques ! Puisse aussi l'expérience de ces deux dangers ouvrir les yeux sur *l'inviolabilité sacrée de la liberté de la presse, et l'inconvénient immense de l'influence des meneurs dans les sociétés populaires.*



Au spectacle de la velocity des opérations majeures qui ont eu lieu, on a pensé qu'il existoit, à l'ancien comité de salut public, un ordre de délibérations sages et constantes, arrêtées par les membres à la lumière de discussions graves et profondes, sous la présidence de l'un d'eux, et rédigées sur un registre par un secrétaire. La République étoit dans l'erreur. Offrant moins d'ensemble qu'une municipalité de village, le comité, presque toujours désert, n'étoit, le plus souvent, composé que d'un ou deux ou trois de ses membres alternativement, commandant, ordonnant sans la participation des autres, selon que le hasard les avoit amenés, et toutefois avec l'assentiment tacite de tous, qui approuvoient de confiance les décisions réciproques. Travaillant chacun à part dans leur laboratoire, ils ne se rassembloient que dans des cas extraordinaires de danger et de crise, et alors quelques-uns des membres du comité de sûreté générale étoient appelés.

Il n'y avoit point de plan systématique dans le travail; mais bien une confusion horrible et croissante, où l'empire des incidens et de l'influence des subalternes, pré-

sidoient plus que la raison et la justice, à l'expédition du détail des affaires toujours renaissantes. Delà des mesures insuffisantes, disparates, souvent contradictoires, propageant le désordre, l'effroi et le désespoir sur tous les points de la République. Le principe qui faisoit tout aller, étoit une tendance presque naturelle à la tyrannie, aux mesures fortes, vigoureuses et terribles, que tous, maîtrisés par la gravité des choses, qui, par-là, en devenoient plus aggravantes, avoient adopté simultanément, moins encore par un sentiment réfléchi, que par une inquiétude d'esprit disposée à tout faire avec emportement et violence. Delà des tiraillemens d'opinion, des jalousies, des défiances, des disputes, enfin la division favorable à la liberté sur le point où ils étoient le plus d'accord, la proscription d'une partie de la convention nationale. Il y avoit là plus de tyrannie, plus de despotisme qu'au divan de la Porte Ottomane, et en même-temps moins d'unité, de force, d'ensemble dans l'ordre et l'exécution.

Le cahos affreux résultant de toutes ces choses, entroit dans les vues ambitieuses de chacun des tyrans : de Collot-d'Herbois,

attaché aux hébertistes pour les projets desquels il avoit inventé les bandes vagabondes etsanguinaires du général *Ronsin*, et combiné les dispositions du *maximum* avec le plus de défauts possible : de Barrère, courtier de tous les partis, secrétaire de tous les forfaits, banquier de crimes et de séditions, courageux défenseur du plus fort, se rendant sourdement dans des lieux secrets avec les compagnons de ses plaisirs érotiques, pour y négocier les ravages de la *Vendée*, et aggrandir cette plaie révolutionnaire : de Robespierre, spéculant sa fortune politique sur la gloire de réparer tant de maux et de désastres. Qu'elle singulière uniformité dans la nature ! L'élévation de tels hommes au faite de la suprême puissance, n'est-elle pas dans les orages civils, ce qu'est l'apparition extraordinaire des monstres inconnus, que les vagues soulevées offrent dans les tempêtes des mers ?

Le contraste entre Collot-d'Herbois et Billaud-Varennes n'est pas moins frappant dans un autre genre que celui de Barrère et de Robespierre.

Billaud-Varennes, bilieux, inquiet, faux, pétri d'hypocrisie monacale, se laisse pe-



nérter par ses efforts même à se rendre impénétrable, ayant toute la lenteur du crime qui médite, et l'énergie concentrée pour le commettre. Bas, rempant, implacable, son ambition ne peut souffrir de rivaux. Morne, silencieux, les regards vacillans et convulsifs, marchant comme à la dérobée. Sa figure au teint pâle, froide, sinistre, montre les symptômes d'un esprit aliéné.

Collot-d'Herbois sensible, enthousiaste, facile, se passionne pour les idées grandes, élevées. Cruel, il croit être humain. Son ame variée comme son jeu sur le théâtre et à la tribune. Enclin à la débauche, passionné pour les femmes, sans choix. Violent, colère, emporté, air de vérité; son visage quelquefois enflammé selon la fougue de ses passions. Peut-être, eut-il été juste, compatissant si la mauvaise compagnie ne l'eut rendu plus féroce que le tigre et le lion.

On m'a reproché d'une manière indirecte d'être resté dans ce tourbillon de choses, et de n'avoir pas instruit le public de la part que je prencis aux conversations où se méditoient les idées dévastatrices. On voudra bien observer que tour-à-tour livré aux illu-

sions de l'enthousiasme , aux inquiétudes de la méfiance , la retraite m'étoit devenue comme impossible. Heùreux qu'un fonds naturel de gaieté et de plaisanterie ait caché sous les apparences de la frivolité l'étude d'observation à laquelle je me bornois , et l'absence du tribunal révolutionnaire à laquelle je me suis décidé depuis l'holocauste sacrilège de Danton et Camille.

Néanmoins , voici un échantillon de la manière dont je me comportois ; par exemple , au fameux diné de vènuu , quand il fut résolu de *déblayer la constituante* , je dis en riant : *de ce que l'on invente on fait l'expérience*. Deplus , un jour que j'étois chez le législateur Dupin qui , d'après son rapport sur les fermiers généraux , avoit été chargé de surveiller l'inventaire et la vente de leur riche succession mobilière , voyant une multitude de bijoux , beaucoup d'or et de diamants , je me permis cette raillerie : «  
 » en vérité , mon cher Dupin , on diroit que  
 » tu as trouvé le petit chien de l'un des jolis  
 » contes du naïf *Lafontaine* , tu sais comme  
 » il secoue l'or et les pierreries ! ». Il me repondoit comme certain procureur au pre-

mier président du parlement de Paris , *tu as toujours le petit mot pour rire.*

Les faits suivans vont développer d'avantage l'esprit qui dirigeoit le comité de salut public.

Un estimable père de famille , *Sevres* , né dans mon département , m'avoit chargé de la pétition d'un artiste distingué , victime d'une basse jalousie , afin de m'employer à lui procurer la liberté. Je crus devoir intéresser Collot-d'Herbois : « tu aime les arts , » les talens , le génie , voilà une occasion » de leur être utile. » Ce fut ainsi que je lui parlai en faveur de l'artiste. « Il est dit-il » bien étrange , bien inconvenant , qu'un » juré se mêle de protéger des détenus , » quand il est fait pour les condamner ». Sa réponse avoit un ton d'aigreur. — « S'il » est opprimé ? je t'assure qu'il est vexé par » un envieux ennemi , il faut de la justice » — « bah ! il est bien question en » révolution du juste et de l'injuste ». Nous étions au carrousel , marchant vers la convention , je fis un pas brusque comme le quittant vite. S'apercevant de son indiscretion , il affecte de me prendre les mains :



sa voix s'adoucit, « on verra au surplus :  
 » je ferai tout ce qui dépendra de moi,  
 » c'est un honnête homme ? »

Le dialogueur des entretiens du bon père Gérard, instituteur des paysans de la Bretagne, avoit furieusement devié de la droiture naïve des sentimens qu'il place dans sa bouche. Sans doute l'insouciance du juste et de l'injuste étoit la règle inflexible avec laquelle il formait à Lyon les masses destinées aux mitrailles révolutionnaires.

Barrère avoit les manières si engageantes, si agréables ! parfois il se plaisoit à dérouler ses projets régénérateurs. » On sera obligé  
 » de supprimer les journaux, de phlébotomiser leurs auteurs ; ne suffit-il pas  
 » d'une feuille sous la direction immédiate  
 » du comité, pour neutraliser l'opinion publique (1). »

Regardant avec Dupin (2) de la fenêtre

(1) Barrère a, là-dessus, un discours curieux dont il m'a lu le commencement ; il est écrit avec son style accoutumé, pour ce but salutaire. S'il ne l'a pas mis au rang de ses correspondances, je l'invite à le livrer à l'impression.

(2) Ce Dupin étoit le coupe-tête de la maltote. Il avoit tout prêté un nouveau rapport sur les adjoints des fermiers généraux. Il eut sans doute aussi exercé à leur égard le bénéfice d'inventaire au nom de la République.

de ma chambre au pavillon de flore il me dit,  
 « Paris est trop grand, il est à la république,  
 » par sa monstrueuse population, ce qu'est  
 » à l'homme l'affluence violente du sang  
 » vers le cœur, une suffocation qui cessè-  
 » che les autres organes et amène à la mort ».  
 — « Sais-tu, Dupin, que l'idée de Néron,  
 » quand il mit le feu à Rome pour avoir le  
 » plaisir de la rebâtir, étoit une idée vrai-  
 » ment révolutionnaire ».

On se rappelle les paroles de Mahomet,  
 à l'égard de l'alcoran. Ce livre devoit sup-  
 pléer tous les livres. Barrère, vrai disciple de  
 cet imposteur, disoit : « Nous brûlerons  
 » toutes les bibliothèques. Oui, il ne sera  
 » besoin que de l'histoire de la révolution  
 » et des loix : s'il n'y avoit pas sur la terre,  
 » à des époques répétées, de grands incen-  
 » dies, elle ne seroit bientôt plus qu'un  
 » monde de papier ».

Les murs de la chambre rouge de *Méot*  
 dans laquelle nous avons diné quelques fois  
 ensemble, gardent le souvenir d'autres con-  
 versations analogues à la couleur dont ils  
 sont peints (1).

---

(1) Le commencement de ma lettre insérée dans plusieurs

En voici une cependant qu'à cause de son extrême importance je dois révéler. *Hérault de Sechelles* dinoit en tiers avec nous : c'étoit au commencement du mois de frimaire. La révolution , comme on pense , en fut le sujet naturel. *Hérault de Sechelles* observoit qu'elle pourroit apporter dans le monde des changemens aussi grands en philosophie, que le christianisme en occasionna par ses nouveautés. *Barrère* : « Tout prit une autre forme : les gouver-  
 » nemens , les loix , les mœurs , les vête-  
 » mens , les langues. On vit disparaître  
 » l'empire romain : des villes majeures ;  
 » *Aquilée* , *Popolonie*. D'autres s'élevè-  
 » rent , *Venise* , *Constantinople*. Les dieux  
 » furent chassés de l'Olympe. Les mers , les  
 » lacs , les rivières , tout changea de nom.  
 » Les César , les Pompée , les Brutus de-  
 » vinrent des Pierre , des Jean , des Phi-

---

feuilles publiques , écrite à Merlin de Thionville deux jours avant la dénonciation de Lecoindre n'est pas effacé de la mémoire des lecteurs. J'annonçois que vingt volumes ne suffiroient pas pour contenir l'histoire des crimes des Billaud , des Collot , des Vadier , des Amar , des Vouland. Eh bien ! je ne dis rien de trop en avançant qu'un égal nombre de livres ne pourroient contenir les phrases plus ou moins atroces , coulées de la bouche dorée ou de la plume de paon de Barrère.



» lippe. L'espèce humaine sembla tomber  
 » dans l'avilissement. » *Hérault de Se-*  
*chelles* : « Le monde doit sortir enfin de  
 » la nuit des préjugés ; le despotisme des  
 » rois sera éclipsé par la souveraineté des  
 » peuples ; les rêveries du paganisme et  
 » les folies de l'église , remplacées par la  
 » raison et la vérité. »

Il m'est impossible de rapporter tout ce  
 qui fut dit : comme les coursiers d'Homère,  
 qui franchissent les plaines d'une montagne  
 à l'autre , je dois sauter le vuide des inter-  
 médiaires pour toucher les points remar-  
 quables. Je dis aussi mon mot : « Le nou-  
 » veau calendrier n'est pas mal , au moins ;  
 » il sera pour les opinions religieuses , ce  
 » que la constitution est pour les loix  
 » civiles. »

*Hérault de Sechelles* reprend : « La na-  
 » ture sera le dieu des Français , comme  
 » l'univers est son temple. » *Barrère* : « l'é-  
 » galité, voilà le contrat social des peuples. »  
*Hérault de Sechelles* : « Les anciens n'ont  
 » pu instituer la liberté , qu'en plaçant  
 » l'esclavage auprès d'elle. » Je repris :  
 « Nous avons effacé de la France jusqu'à  
 » la domesticité. » *Hérault de Sechelles* :

« l'imbroglio constitutionnel de Condorcet,  
 » ne nous a-t-il point forcé pourtant à ne  
 » faire qu'un impromptu populaire? Notre  
 » décalogue politique me fait concevoir  
 » des craintes. La sanction, de la part du  
 » peuple, des loix proposées par le corps  
 » législatif, sera-t-elle réelle dans un si vaste  
 » empire? . . . . La démocratie sera-t-elle  
 » contenue dans ses écarts? . . . » *Barrère* :  
 » Le pouvoir exécutif, composé de vingt-  
 » quatre membres, pourroit bien devenir  
 » le conseil suprême des *éphores* d'Athènes,  
 » de la *justiza* des anciennes Espagnes, le  
 » pied-d'estal d'un chef, comme on le voit  
 » de nos jours, sous différens noms, à  
 » Venise, en Hollande, en Suisse, en  
 » Amérique, en Angleterre. . . . » Il fut  
 aussi question du gouvernement révolutionnaire, qu'alors on parloit d'établir.  
*Hérault de Sechelles*, enfoncé dans la méditation : « Faut-il qu'une nation ne se régé-  
 » nère, comme a dit Raynal, que dans un  
 » bain de sang? » *Barrère* : « Qu'est-ce que  
 » la génération actuelle devant l'immensité  
 » des siècles à venir? »

Je frémis, je frissonne au seul souvenir  
 des désastres et des maux que ces idées

ont produit sous tant de faces. Depuis lors , Barrère a dit , à la tribune nationale : *les Français sont révolutionnaires comme la nature*. Flateurs impies ! perdant de vue ses touchans attrait dans les rénovations de toutes ses productions , sa marche lente et majestueuse dans le cours successif des astres , des élémens , du flux et du reflux de l'océan , ils ne l'ont envisagée que dans ses convulsions accidentelles , l'éruption des volcans , les tremblemens de terre à Lisbonne , en Sicile.

Braves parisiens , je vous interpelle : dites si vous avez fait les 14 juillet , les 10 août , croyant avancer la ruine du *muséum* de l'univers ! *Isnard* vous effraya par ses prophéties.

Voltaire ! j'en adjure tes mânes : quand , par tes travaux immenses , tu devenois le précurseur de la révolution , songeois-tu à presser le jour où les chefs-d'œuvres de ton génie seroient destinés à être la proie des flammes ? Aurois-tu prévu , en faisant *l'Orphelin de la Chine* , que le tartare *Gengiskan* donneroit des leçons aux législateurs de ta patrie sur le prix des arts et des lettres ?



Des Français le vandalisme n'est point le caractère.

La guillotine exerçoit son empire sur *Melpomène*. Ce n'est pas sans motif que *Chénier* s'est plaint amèrement dans son rapport sur la translation au Panthéon, des restes mortels de Jean Jacques de l'oppression sous laquelle avoient gémi les talens, le génie. Et lui aussi a été victime de la tyrannie ! il avoit composé une nouvelle tragédie intitulée *Timoléon*. Ces mots dans son *Cayus Grachus, des loix et non du sang*, étoient un ver rongeur lancé au cœur des tyrans. Robespierre, Billaud-Varennés, tourmentés de ses picures dévorantes, ne voyoient l'auteur de *Timoléon* qu'avec haine et fureur. Il soumet sa pièce à l'examen préalable des amateurs, il convoque une assemblée nombreuse dans le salon littéraire du théâtre de la république. Avant de nous y rendre, Barrère et moi nous passâmes chez *Chénier*. L'auteur de la comédie des philosophes, *Palissot* y étoit déjà avec d'autres personnes. Après un déjeuner très frugal et très précipité, nous nous acheminons vers la salle où nous étions attendus. *Chénier* commence la lecture de son manuscrit. Sa déclamation

étoit chaleureuse, bruyante. On écoutoit avec autant de silence que d'intérêt. L'actrice *Vestris* inquiète des efforts de poitrine du poète, l'invitoit à baisser de ton. Elle passoit son mouchoir sur ses joues échauffées. Je croyois être reporté à ces jours brillans de la littérature du siècle passé, dont les anecdotes embellies dans l'histoire des spectacles font tant d'impression sur le cœur vierge du jeune républicain. Il me sembloit voir cette fameuse actrice donner ses petits soins à *Voltaire*. Les beautés multipliées de la pièce faisoient naître les plus vifs applaudissemens, les auditeurs se surprenoient dans les transports de l'admiration, de l'enthousiasme.

Le sujet convenait parfaitement aux circonstances. La scène est à *Corinthe*. Il s'agissoit chez ce peuple libre du couronnement de *Timophanes* le destructeur de la liberté publique. Le servile *Anticlès* lui présente le diadème. Le peuple fait sentir son improbation par le silence terrible du calme imposant. *Timoléon* est le héros républicain qui provoque et fait éclater la vengeance populaire. *Timophanes* est mis en pièces. La liberté est sauvée.

Le lendemain, je me trouve placé dans la société des jacobins près *David et Michaud*. Celui-ci disoit à l'autre, *ah ! la belle tragédie que celle de Timoléon, c'est un chef-d'œuvre, demande à Vilate ?* je ne pus m'empêcher de rendre une justice éclatante aux talens rares et au génie de l'Auteur. Le peintre, qui dès 1789, à montré par son tableau de *Brutus* au jour du supplice de ses enfans, qu'il ne concevoit la liberté que sous un air ténébreux, nous répond, *Chénier une belle tragédie, c'est impossible. Son âme a-t-elle jamais pu sentir la liberté pour la bien rendre ? non, je n'y crois pas.*

A quelques jours de là me trouvant avec Barrère et Billaud-Varennés, on parle de *Timoléon*, Billaud ne put dissimuler son humeur : *elle ne vaut rien, elle n'aura pas l'honneur de la représentation, qu'entend-il par ce vers contre révolutionnaire ?*

N'est-on jamais tyran qu'avec un diadème ?

Barrère, qui avait mêlé ses applaudissemens à la lecture de la pièce, mais auquel j'avois déjà rapporté les propos de David : — *oui : il n'y a pas de génie révolutionnaire, elle manque dans le plan.* Billaud à Barrère : *ne souffrons pas quelle soit jouée,*



Barrère : *donnons lui le plaisir de quelques répétitions.*

Timoléon fut répété plusieurs fois devant une assemblée nombreuse de spectateurs. Les applaudissemens présageoient à l'auteur le plus heureux succès. Barrère à côté de la Demahi (1) dans la loge du ci-devant roi paraissait distrait, ennuyé. Il sortit vers le milieu de la pièce aux deux premières représentations ; à la dernière, il n'eut garde de s'y rendre , sachant bien le sort qui lui étoit destiné. On laisse aller la tragédie jusqu'à la scène où Anticlès va pour placer le bandeau royal sur la tête de Timophanes, sous prétexte que le peuple de Corinthe concentre son indignation , et que sa colère a besoin d'être excitée ; voilà qu'un orateur prend la parole et dit : « si le peuple de » Corinthe eut besoin d'être provoqué pour » s'élever contre la tyrannie , c'est une injure faite au peuple français que de lui » offrir cet exemple de foiblesse et d'inertie. A bas la toile , que chacun se retire. » — Alors une foule de gens disséminés dans différens points de la salle donnent le signal

---

(1) une des maîtresses de Barrère, ancienne courtisane désignée dans les causes secrètes.

des applaudissemens. On pousse l'horreur jusqu'au point de forcer Chénier à brûler lui-même sur le théâtre, le fruit de huit mois de travaux et de veilles (1). Le jaloux, le tyran Richelieu fut moins barbare envers Corneille. Il ne l'abreuva pas de tant d'amertumes.

Thalie n'éprouvoit pas un sort plus heureux que la muse de la tragédie. Toi qui fis l'intéressante comédie de *l'optimiste*, Collin-d'harleville, tu ignores pourquoi la représentation en fut supprimée ?

Parce que Barrère et Robespierre ne trouvoient pas bien qu'un ex-noble donnât des leçons de vertu et de patriotisme à un sans-culotte. Comme si la nature ne s'étoit pas toujours plu à répandre indistinctement ses trésors sur tous les individus.

Et toi, doux et sensible auteur d'*Epi-charis*, crois-tu que les connoisseurs ne voient pas dans ta pièce les lacunes des

---

(1) Je dois me faire gloire de placer ici une anecdote. Une des femmes de la cour de Barrère, ose aller dire à Chénier, que j'étois entré dans la cabale. Non, madame, non : Je ne crois pas cela, répond Chénier avec un ton imposant ; *Vilare en est incapable*. Hommage cher et précieux dont je suis jaloux de m'honorer devant mes concitoyens.

peintures énergiques des beaux temps de la république romaine, que la trompette héroïque de Lucain a chantés dans la Pharsale ? Ils ont comprimé ton essort. Ta rare modestie, peut-être, n'en conviendra pas.

Du spectacle, passons au jardin des plantes : le citoyen Fournier, peintre habile, donnoit à déjeuner à des amis, à des connoissances, Barrère et moi en étions, la compagnie étoit nombreuse. Des émissaires des Vadier, des Vouland, des Amar, arrestateurs généraux de la république, avoient circulé pendant le jour aux environs du lieu où nous déjeunions. Ne voilà-t-il pas qu'ils méchamment ou stupidement, les agens de la tyrannie imaginent que cette société étoit un rassemblement suspect. N'ayant aucun motif à alléguer, ne voilà-t-il pas qu'ils prétextent cette mystérieuse conspiration de la *Mère de Dieu*, pour faire du déjeuner un fil de ramification avec le chartreux *Don Gerle*. Sur cette heureuse idée, l'innocent Fournier est mis en état d'arrestation. Un gendarme est placé dans son domicile ; et il est réduit à attendre que les débats entre Robespierre et Vadier, relatifs à la mise en jugement de cette affaire bi-



sarre , soient terminés par le 9 thermidor. Ce n'est pas que je n'aie fait tout mon possible pour le délivrer. J'en parlai à Barrère : *tu dois agir pour Fournier, ou bien tu seras complice de Catherine Théos.* Il répondoit : *que diable aussi donnoit-il à déjeuner ?*

Ainsi cet artiste , ce père de famille , s'est vu exposé , comme tant d'autres , à servir de matière à la nouvelle méthode de *battre monnoie*, comme disoit Barrère , *sur la place de la Révolution*. Il fût entré dans le grand acte épuratoire de la population nationale , après lequel on avoit ajourné les *banquets fraternels*.

L'espionnage est le caractère comme l'instrument de la tyrannie, de même que sous le cardinal Mazarin , les délateurs qui déposèrent contre le marquis de la Boulaye , avoient un brevet de témoignage , par lequel il leur étoit enjoint de se trouver dans les assemblées publiques , de dire tout ce qui leur sembleroit à propos contre l'état et le ministre sans qu'il pussent être recherchés ; le comité de sureté générale avoit un nombre prodigieux d'espions avec brevet d'inviolabilité , s'introduisant dans les cafés , dans les guinguettes , dans les groupes ,

dans les maisons, au sein des familles ; y épiant les conversations , et provoquant les plaintes contre le gouvernement par leurs propres déclamations. Les auteurs de cette infâme inquisition en étoient par fois victimes eux-mêmes. Voici un fait curieux. Un jour *Amar* dinoit chez le citoyen *Durand*, ci-devant garde du corps d'Artois , lié avec *Despagnac*, et alors employé dans les charrois et convois de l'armée : il y avoit à table un nommé *Boyer* de la connaissance de *Durand*, mais inconnu d'*Amar*. *Boyer* étoit précisément un des *agens brevetés* du comité de sûreté générale. *Amar* avoit signé de confiance son honorable diplôme. On venoit de surprendre les deux frères *Rabaut* dans leur cachette , sur la déclaration du menuisier qui en avoit fait la porte. On parla du danger des députés. La maîtresse de la maison montra pour *Amar* des inquiétudes , *oh ! n'ayez pas peur* , répondit-il , *je sais faire mon jeu*. La conversation ayant changé de nuance , il faisoit ainsi l'agréable. *Je ne sors jamais sans avoir dix ou douze coupe-jarrets pour me deffendre. Cette garde nationale parisienne est un assemblage d'hommes vils et*

*remnants, ils sont pourtant les souverains, qu'il sont plaisants avec leur titre de citoyen! chimères de badauds.*

Boyer ne laissa pas tomber ces paroles : il les recueillit dans un procès verbal qu'il remit au comité de sûreté générale. La lecture en fut faite en présence d'Amar surpris, confus, humilié, balbutiant, enragé d'apprendre qu'il avoit lui-même signé *la carte blanche* du dénonciateur.

Le nom de Boyer devoit être fatal à notre illustre *trésorier des finances*. Peu de temps après ne découvre-t-on pas encore dans les papiers d'un Boyer de Nismes, des relations de sa part avec les complots qui ont agité cette ville ? Amar correspondoit avec les femmes *Gasses*, convaincues de crimes maricides.

Que de choses semblables sur les Vouland les Vadier ! protecteurs des uns et des autres, ils étoient intéressés à cacher mutuellement leur opprobre. Qu'on juge ces hommes, retirés secrètement dans un lieu resserré derrière les juges du tribunal révolutionnaire, pour jouir du spectacle barbare de Danton, Camille, Philippeaux, etc. assis sur les gradins redoutables, et surprendre à la convention le décret de *mis hors les débats*, sous prétexte de rébellion.



Les femmes sous la monarchie tenoient le sceptre de la toilette : devenues *républicaines*, les courtisannes l'ont despotisé davantage. On se rappelle le discours de Payan, prononcé, le 26 floréal, à la commune : *il est une nouvelle secte qui vient de se former à Paris : jalouse de se réunir aux contre-révolutionnaires par tous les moyens possibles, animée d'un saint respect, d'une tendre dévotion pour les guillotins ; ses INITIÉES font les mêmes vœux, ont les mêmes sentimens, et aujourd'hui les mêmes cheveux. Des femmes édentées s'empressent d'acheter ceux des jeunes blonds guillotins, et de porter sur leur tête une chevelure si chérie : c'est une nouvelle branche de commerce, un genre de dévotion tout-à-fait neuf. Ne troublons point ces douces jouissances ; laissons, respectons même les perruques blondes. Nos aristocrates serviront du moins à quelque chose : leurs cheveux cacheront les têtes chauves de quelques femmes, et la courte chevelure de plusieurs autres qui ne furent jamais jacobites que par leurs cheveux.*

*Risum teneatis :* Voici le secret mystérieux de cette déclamation imprévue qui inquiéta,

inquiéta, dans le temps, toutes les femmes de haut parage, surprises de n'avoir pas eu même l'idée de ces perruques blondes, et de n'en rencontrer sur aucunes têtes. La jeune héritière du beau bouquet de Robespierre, au jour de la fête à l'Etre Suprême, s'étoit imaginée par un de ces caprices agréables au sexe, de cacher ses superbes cheveux du plus beau noir, sous une perruque élégante de longs cheveux blonds. Son visage de lis et de roses prenoit un air différemment varié d'attraits et de charmes, selon la coëffure, noire ou blonde avec laquelle il lui plaisoit à son réveil, de décider, entourée de ses camaristes, comment elle se montreroit dans la journée. La *Demahi*, jalouse de ce raffinement de coquetterie, s'en plaignit à Barrère. *C'est une prétention horrible de la part de cette petite..... de vouloir donner le ton aux modes.* Barrère sensible, comme Jupiter aux plaintes de Junon, fronce le sourcil en signe de sa puissance. Le messenger des ordres souverains est envoyé vers Payan, agent national. *Mercur*e est vif dans ses courses. Bientôt arrive le surveillant de la commune de Paris, Barrère lui dit : *sais-tu, mon ami, que l'ari-*

*locratie relève la tête : qu'il s'établisse une secte singulière et dangereuse : des femmes achètent les cheveux blonds des guillotins, et s'en font faire des perruques, pour signal de ralliement dans leur dévotion envers les ennemis de la république ; il faut arrêter ce désordre. Un seul mot de ta part à la commune suffira.* Barrère avoit le talent de présenter un objet sous tant de couleurs, qu'un agent national plus clairvoyant, se seroit laissé tromper par ce ton de vérité. Le lendemain Payan, couvrant sa vue de ses lunettes, ne manque pas de tonner contre les perruques blondes. Toute la France fut entretenue solennellement de l'élégant édifice de la coëffure des femmes, pour satisfaire le dépit et la jalousie d'une *virtuose*. Barrère suffoquoit de rire quand il se rappelloit cette *gentillesse*.

PEUPLE ! ne ris pas ! déplore au contraire le malheur de la révolution livrée tout-à-la-fois aux horreurs froides des vengeances, aux atrocités sanglantes des antropophages, et aux ridicules jeux de quelques mario-nettes politiques.

Vois la tyrannie dont ils ont failli de l'accabler ! prends ce ton de dignité, convenable



à la confiance d'un grand peuple si cruellement joué. Non : *tu n'es pas un composé d'imbéciles , de badauds , qu'on peut mener avec une paille*. Il est temps enfin que tes yeux se dessillent. Vois le système de la tyrannie , médité avec l'intention profondément réfléchie de l'établir sur les ruines de la liberté publique. Sois grand , majestueux , et comme le peuple de *Corinthe* , ne montre ton indignation que par un silence imposant. Tu n'as pas besoin d'un *Timoléon* : laisse agir la convention nationale qui a su vaincre quelques-uns des tyrans : elle sait ce qu'il faut faire. Sa gloire est la garantie de son zèle à se rendre digne de toi. Une assemblée aussi variée que la nature dans ses élémens , est comme elle , incapable de tromper les hommes.

Renoncez aussi à vos illusions et à vos sophismes, vous qui , trompés et trompeurs, reportés le poids des désastres et des malheurs dont le peuple ne fait encore que soupirer , sur la fatalité des circonstances inséparables de la révolution. S'il a fallu le gouvernement révolutionnaire pour sauver la république , au travers des écueils de l'aristocratie , du fanatisme , de la cupidité mer-

cantile, des invasions de l'étranger, il ne falloit pas des scènes de persifflage et de ridicule, des vengeances particulières, des assassinats en masse par des simulacres de tribunaux, par la foudre des fusillades, par le tonnerre des canonnades, par l'abîme des noyades.

Quelle est donc la magie de ce mot imposant de *révolution*, s'il emporte la justification de tous les excès, de toutes les cruautés, de toutes les barbaries ?

Une *révolution* est la renaissance de toutes les vertus de probité, de justice, d'humanité. Avec quelle hypocrisie on a proclamé cette vérité, dans les tribunes, sur toutes les places publiques ! Non, elle n'est point la sanction aveugle des incendies, des massacres, des submersions.

Ces grandes et épouvantables calamités sont la contre-révolution : ni le costume, ni les discours patriotiques ne peuvent dénaturer l'essence des choses. Les voleurs, les assassins aussi se déguisent sous les vêtemens, et sous le langage des hommes probes, humains et justes.

Quelle seroit la puissance de cette invention du *gouvernement révolutionnaire*,

s'il emporte l'existence d'une tyrannie incomparablement plus violente, plus désastreuse que celle contre laquelle la nation opprimée s'est levée avec tant d'énergie?

Le gouvernement révolutionnaire ne doit être qu'une suspension sagement calculée de certains droits du peuple qu'il ne peut exercer dans des circonstances difficiles. C'est le danger de la liberté publique en péril, qui seul nécessite cette institution dictatoriale pour le salut de la patrie.

Qu'est-ce donc que les objections sans cesse répétées aux oreilles des amis de la liberté? « Nous sommes en révolution. Attendez que la révolution soit faite. C'est le gouvernement révolutionnaire qui occasionne ces choses. »

Le gouvernement révolutionnaire seroit-il l'organisation réfléchie de tous les vices, de tous les crimes destructeurs du bonheur social?

La génération actuelle seroit-elle condamnée à ne jouir de la *liberté* que dans les tourmens, les angoisses de la terreur, les emprisonnemens, les meurtres, les incendies, les dévastations; et de l'*égalité* que dans les chaînes des gendarmes, sous



es verroux et les grilles des guichetiers insolens et brutaux (1), sous les attouchemens des bourreaux, et le fer des supplices !

L'histoire et les politiques ont présenté à la postérité les tableaux des révolutions. Ce fut aussi une *révolution*, sans doute, que celle dont le germe fut semé par les deux enfans de Sempronius Gracchus, et développé pendant plusieurs siècles jusqu'à l'usurpateur *Auguste*. La nation française s'est-elle condamnée à passer aussi rapidement que la flèche de Guillaume Tell, par toutes les horreurs des décemvirs, des Cinna, des Marius, des Sylla, des Rufus, des Catilina, des triumvirs !

Helas ! nos tyrans, destructeurs des arts et des belles lettres, ont tout fait pour détourner le peuple de l'exemple des autres nations.

« Ceux qui du sein de la servitude, »  
disoient-ils, avec perfidie, « ont balbutié »  
des maximes politiques, prévoyoit-ils  
les prodiges opérés parmi nous ? Quels

---

(1) Il semble que tous les *Bertrand* doivent m'être funestes. Il n'est point d'injures ni d'outrages dont je n'aie été accablé par *Bertrand*, concierge du Luxembourg, indisposé contre moi, à cause de mes tableaux de son cousin *Bertrand-Barrère*.

» sont les publicistes qui peuvent nous ser-  
 » vir de précepteurs ou de modèles ? Ne  
 » faut-il pas que vous fassiez précisément  
 » tout le contraire de ce qui a été fait avant  
 » nous ? » (1)

De même les génies infernaux de Milton  
 blasphémoient contre la lumière du jour ,  
 parce qu'elle éclairoit leurs projets impies !  
 Ils vouloient brûler les bibliothèques ! Mais  
 consultons ces monumens pour lesquels ils  
 avoient tant d'appréhension.

« Si l'autorité se croyoit en danger , » dit  
*Montesquieu* , « par quelque conjuration  
 » secrète contre l'état , ou quelque intel-  
 » ligence envers les ennemis du dehors ,  
 » elle pourroit , pour un temps court et  
 » limité , faire arrêter les citoyens suspects ,  
 » qui ne perdroient leur liberté , un mo-  
 » ment , que pour la conserver toujours. »  
*Montesquieu* pouvoit dire : et moi aussi ,  
 je suis révolutionnaire !

S'est-on empressé , par des actes de jus-  
 tice palpables et fréquens , de rendre à la  
 liberté quelques-uns des trois cents mille  
 êtres de tout âge , de tout sexe , de toutes  
 conditions , entassés dans des prisons mal

---

(1) Robespierre.

saines et pestiférées? La déportation ou la mort, voilà le sort qu'on leur destinoit, et qu'une infinité ont obtenu.

*Il est des cas*, dit le même révolutionnaire, *où il faut mettre, le voile sur la liberté, comme l'on cache les statues des dieux.* Mais il n'en est point où il faille la déshonorer, en offrant d'innombrables sacrifices humains à ses images, comme aux simulacres de l'affreuse Gorgonne, et teindre les places publiques où elles sont exposées à la vénération, par des flots abondans du sang des citoyens.

« Quand une république » dit encore cet hercule de la politique « est parvenue à  
 » détruire ceux qui vouloient la renverser,  
 » il faut se hâter de mettre fin aux vengeances, aux peines. . . . On ne peut  
 » faire de grandes punitions, et par conséquent de grands changemens, sans mettre  
 » dans les mains de quelques citoyens un grand pouvoir : il vaut donc mieux par  
 » donner beaucoup que punir beaucoup.  
 » Sous prétexte de la vengeance de la république, on établirait la tyrannie des vengeurs. »

Or, on se rappelle les fournées d'accusés



amenés devant le tribunal révolutionnaire, de tous les cantons de la république, surpris de se trouver réunis dans une même affaire, des Pyrénées orientales aux bords de l'Escaut, des rives du Rhin à celles de la Gironde; tous envoyés à l'échafaud, tous condamnés, sans être jugés; tous au moins jugés, sans être entendus; plusieurs même, sans être accusés (1).

On se rappelle ces conspirations des prisons; quelques-unes appelées, avec dérision, les *cardinaux*, parce que les victimes avoient la chemise rouge des assassins; n'offrant que le renouvellement des massacres de septembre différemment organisés, et dans lesquels l'un pris pour l'autre, n'en étoit pas moins la proie des *bûches*.

On se rappelle ces assassinats de fractions réglées de la convention nationale, où on interdisoit aux accusés la faculté de faire entendre leurs plaintes légitimes, même d'opposer leurs stoïques railleries.

---

(1) Je n'ai siégé dans aucune fournée. Depuis l'affaire de Danton, je me suis éloigné du tribunal. Je n'ai été et ne serai jamais l'instrument d'aucun parti, d'aucune haine, d'aucune vengeance. Il est des jurés de ces temps, restés maîtres, comme moi, de leur conscience, placés au tribunal actuel.

Dieu ! combien , dans ces milliers de massacres , n'en est-il pas péri pour avoir oublié à saluer tel ou tel tyran , tel ou tel de leurs agens , pour avoir eu d'anciennes difficultés d'intérêts , de galanterie , de table , de professions ! C'eût été un motif trop légitime que celui dont se ressouvint ce Romain surpris de voir son nom sur les tables de proscription de Sylla. *Ah ! c'est ma belle maison d'Albe qui en est la cause !*

Vous n'existez plus , dignes enfans de la révolution : toi , naïf et généreux Camille , qui as remporté jusqu'aux regrets de tes ennemis ; toi , sincère et fidèle Philippeaux , qui as osé sonder la plaie profonde de la *Vendée* , entretenue , si elle n'a pas été excitée , agrandie , pour servir au corps politique , suivant le jargon , d'issue à ses humeurs corrosives.

Si les Tibère et les Néron ont fait mourir des sénateurs qui leur déplaisoient , alors la ruine de la république rend ces forfaits comme ordinaires : mais qu'à la naissance de la république française , ses fondateurs soient lancés à l'échafaud pour leur zèle envers la liberté , c'est le comble des malheurs.

S'il est vrai que les âmes qui ont quitté ce monde, voient encore ce qui s'y passe, ô vous, martyrs de la révolution ! voyez et considérez votre mémoire honorée. Si vous n'avez pas dit comme l'illustre *Thræsea* (1), lorsque mourant en présence de ses amis, il versoit à terre des gouttes du sang qui sortoit de ses veines : *Offrons cette libation à Jupiter, libérateur : regardez, jeune homme ; puissent les dieux écarter le présage ; mais vous êtes né dans un temps où l'âme a besoin de se fortifier par des exemples de constance* : ces paroles n'en ont pas moins retenti au fond des cœurs des hommes justes que l'effusion du sang innocent a indignés et consternés.

L'imagination ne soutient plus le spectacle des autres cruautés sans nombre dont la scène du monde a été ensanglantée à Arras, Marseille, Cambrai, Saumur, Lyon,

---

(1) Après le massacre de tant de citoyens illustres, Néron souhaila de détruire la vertu même, en faisant périr *Thræsea* qu'il détestoit depuis long-temps ; des causes accessoires l'envenimoient contre ce sénateur : le jour où le sénat condamnoit à mort le préteur Antistius, à cause de ses vers injurieux contre l'empereur, il avoit ouvert un avis plus modéré, et cet avis prévalut. Il s'étoit absenté lorsqu'on avoit décerné les honneurs divins à Popée, et n'avoit point assisté à sa pompe funèbre.



Nantes , Oranges. Elle est forcée de quitter ces objets trop révoltans pour l'humanité trompée , et fondant en larmes.

A l'époque de ces désastres , c'étoit un spectacle déplorable de voir leurs auteurs tourmentés de remords , ne pouvant avouer leurs forfaits , incapables d'y apporter des adoucissemens , effrayés de leur sort , puiser dans des conspirations chimériques de l'intérieur qu'ils ravageoient , et de l'étranger occupé à se défendre contre nos armées victorieuses , la cause naturelle du débordement des calamités publiques qu'eux seuls avoient occasionnées. Comme les frénétiques , ils alloient chercher la source de leurs souffrances hors d'eux-mêmes , et ils s'en prenoient à tout ce qui n'étoit pas eux.

Maintenant , semblables à ce volatile équivoque qui ne se montre qu'au moment où le flambeau du jour fait place à la nuit , ils emploient sa duplicité , pour échapper aux reproches , à la vindicte publique. « Voyez mes ailes qui me font voler comme » un oiseau dans les airs. » — « Voyez mon » dénuement de plumes , qui me force à » ramper sur terre. » De même ils disent : *Ce n'est pas la faute des hommes , c'est la*

*faute des choses. Les abus ne sont pas de la chose , mais ils sont des hommes. Vain et cruel sophisme !*

L'habileté , la probité du législateur consistent à faire des institutions , non pour volcaniser les passions des hommes , mais pour les calmer et en atténuer les désordres. L'homme est né bon , mais les hommes en société , par l'intérêt de leurs relations diverses , deviennent méchans et cruels. Que diroit-on d'un père qui confieroit à ses enfans des armes dangereuses avec lesquelles ils s'entr'égorgeroient les uns les autres ? or , voilà le grand forfait des tyrans.

Opposez , en effet , l'annonce du but où ils disoient vouloir arriver , et les moyens employés pour y parvenir : il résultera une preuve complète de leur volonté à établir la permanence de la tyrannie par la plus profonde hypocrisie , en flattant le peuple de l'espoir de la félicité , et en le livrant aux troubles des divisions intestines.

« Dans une démocratie , où l'opinion publique est en même temps la puissance qui gouverne , et le flambeau qui dirige , tout seroit perdu le jour où des soupçons , couvrant l'ensemble de la société

» d'un voile funèbre , ne permettroient  
 » plus de croire à la vertu de qui que ce  
 » soit , le jour où l'innocence intacte pour-  
 » roit être travaillée des mêmes alarmes  
 » que la perversité évidente ; car dès ce  
 » moment , il n'y auroit plus de sûreté , ni  
 » confiance , ni rapprochement , ni accord ,  
 » ni esprit public ; dès-lors plus de tran-  
 » quillité , plus d'allégresse , plus de bon-  
 » heur , plus de liberté , plus de patrie ; et  
 » la crainte imprimée universellement ne  
 » deviendrait qu'une arme de plus remise  
 » entre les mains de l'ambition , pour ren-  
 » forcer tour-à-tour les factions qui se suc-  
 » cèdent , et qui s'entrechoquent jusqu'à  
 » ce qu'enfin le despotisme survienne et  
 » sache mettre tout d'accord. ( 1 ). »

Avec quel art perfide ils proposoient le  
 gouvernement révolutionnaire ! Mais quelle  
 étoit la sagesse des mesures faites pour  
 écarter un résultat si malheureux ? Le  
 génie d'Arimane n'auroit pas été si loin  
 dans ses combinaisons funestes.

Est-ce l'institution , sur tous les points de  
 la république , de ces bureaux d'inquisi-

---

( 1 ) Billaud-Varennès , discours sur le gouvernement révolutionnaire.



tion , plus redoutables que le conseil inquisitorial de *Venise* , sous le titre de comités de surveillance , composés , la plupart , de ces esprits inquiets et soupçonneux qui , comme la plaie des sauterelles de l'Egypte , se sont introduits tout-à-coup dans les maisons , furtant tous les coins des appartemens , forçant le secret des armoires , déchirant le voile moral des mystères de la couche nuptiale , brisant le cachet des lettres , des dépôts , des testamens , se précipitant sur le moindre chiffon pour trouver des signes de conspiration dans des phrases oiseuses , dérochant les assignats , l'or , l'argent , les bijoux , forçant enfin les voyageurs , comme les monstres aux temps d'Hercule , à détourner leur route des villes et des villages.

Quel jour de deuil que celui où chacun , tremblant d'avoir des gravures , des tableaux , des statues , des livres , des manuscrits , des lettres de l'amitié , de l'amour , de la parenté , de la reconnaissance , fut porté à vover tous ces monumens des affections tendres de la nature , des arts , des talens et du génie , à la destruction éternelle du fer et du feu !

Quel jour de deuil que celui où, sous prétexte de l'intérêt de la république, l'on vit ce nombre prodigieux d'incarcérations du créancier par le débiteur, de l'amant favorisé par le rival rebuté, du mari outragé par l'adultère impuni, de l'artiste habile par l'artisan jaloux, des maîtres par leurs domestiques, du juge impartial par le plaideur condamné, du militaire d'un grade supérieur par son inférieur envieux ! On a vu tous ces maux.

Est-ce le vague insignifiant dans l'énonciation des délits de lèse-nation, au moyen duquel le plus homme de bien n'auroit pu à l'examen de la vie la plus pure, éviter de finir ses jours honorables sur l'échafaud ? Ils avoient foulé aux pieds l'oracle des législateurs (1) : » Les paroles ne forment point » un corps de délit : elles ne restent que » dans l'idée ; la plus part du temps elles » ne signifient rien par elles-mêmes , » mais par le ton dont on les dit. Souvent » en répétant les mêmes paroles on ne rend » pas le même sens. Quelquefois le silence » exprime plus que tous les discours.....

---

(1) Montesquieu.

» Les écrits satyriques sont tolérés dans la  
 » *Démocratie* par la raison qu'ordinaire-  
 » ment composés contre des gens puissans,  
 » ils flattent ici la malignité du peuple qui  
 » gouverne. *L'aristocratie* est le gouver-  
 » ment qui proscriit le plus les ouvrages  
 » satyriques. Les *Décemvirs* qui formoient  
 » une aristocratie tyrannique, punirent de  
 » mort les écrits satyriques ». On a vu  
 tous les maux arrivés de l'oubli de ces  
 préceptes de la raison éternelle.

Est-ce l'envoi dans toute la république de  
 cette nuée d'espions, de délateurs qui fei-  
 gnant de surveiller les véritables conspira-  
 teurs, portoient l'arrogance, la fougue, le fa-  
 natisme politique, les séditions en tous lieux:  
 de ces proconsuls qui, nouveaux *Verrès*,  
 ont ordonné des incarcérations sur la simple  
 physionomie des citoyens, détruit sans uti-  
 lité les monumens des arts et d'utilité pu-  
 blique, établi des légions d'assassins sous  
 le titre de corps militaires et de tribunaux,  
 violé les femmes et les filles, stimulé les ré-  
 voltes et fomenté les guerres civiles,  
 ordonné par des forfanteries ou des ordres  
 positifs des ravages pires que le fléau de  
 la peste? On a vu tous ces maux.



Est-ce en ouvrant la porte à toutes les calomnies entre les citoyens , et consacrant l'impunité des calomniateurs , tandis qu'elle a été fermée aux dénonciations contre les fonctionnaires publics ? C'est ici que le mal est grand. Les victimes de la calomnie au sortir des prisons , après de graves maladies , conservant sur leurs corps les marques des fers , n'ont pu soulager le sentiment trop naturel des souffrances qu'en rétorquant des dénonciations contre leurs oppresseurs. Si la sûreté des sujets de l'état exige la repression des calomnies , l'oppression de la part de ses agens demande que le droit de résistance ait la plus grande latitude. *Diviser pour régner et empêcher les plaintes* est la maxime des tyrans. On a fait l'un et l'autre. Que de malheurs dérivés de l'impunité des calomnies parmi les citoyens , et de l'obstacle aux dénonciations contre les agens du gouvernement (1) ?

Est-ce l'indication donnée aux tribu-

---

(1) On a discuté à la convention le sujet des dénonciations envers les représentans : voici un trait dans *Montesquieu* qui devrait être cité : « Le czar Pierre I<sup>er</sup>. a fait une ordonnance » portant défense de lui présenter des requêtes à peine de perdre » la vie , si le fait n'est pas vrai. Personne depuis n'a adressé » des requêtes au czar.

naux et aux commissions révolutionnaires de suivre seulement pour règles de leurs décisions *le sentiment intime et moral de leur conscience*, dégagée de la garantie en faveur de l'accusé, des formes d'instruction, et de tous obstacles à l'arbitraire ? Invention de despotisme oriental, qui confioit à des hommes le droit de vie et de mort sur leurs semblables, et qui n'a d'excuse que dans la similitude impie des jurés avec la *divinité*, dont les jugemens infailibles n'ont pas besoin de preuves et d'examen préalable. On a vu tous les maux qui en sont résultés.

Est-ce cette formalité de certificats de civisme abandonnée à l'arbitraire souverain des conseils généraux, travaillés en général par le système de terreur, s'ils ne l'étoient point par les jalousies d'état, par les haines, les ressentimens. L'expérience a démontré que la justice et la raison étoient moins que les passions la règle des délibérations. Combien de pères de famille privés tout-à-coup de leurs moyens de subsistance ! que de pensionnaires frustrés de leurs revenus ! heureux encore s'ils n'éprouvoient la peine de détention !

Non : il n'y a que des tyrans habiles et méditans la tyrannie , qui aient pu concevoir , enfanter des mesures susceptibles de tant d'horreurs , si oppressives de la liberté publique. Si l'on ajoute à ces considérations l'adresse et la supercherie du comité de salut public à se faire renouveler tous les mois , on a la preuve du plus affreux despotisme qui ait jamais existé chez aucun peuple de la terre.

Ceux-là sont en effet des tyrans qui , fanatisant le peuple français du brillant espoir de la *démocratie* , ont imaginé cependant tous les obstacles pour empêcher cette sorte de gouvernement , la meilleure quand elle est organisée de manière à retenir son penchant naturel vers l'*ochlocratie*. La sagesse et la vertu en sont l'âme. S'il y avoit un peuple de dieux , dit Rousseau , il se gouverneroit démocratiquement ( 1 ).

Or , loin d'avoir inspiré les vertus au peuple français pour le rendre digne de la démocratie , ils ont tout fait pour l'en rendre incapable par tous les tourmens des divisions et des séditions , afin de le réduire à

---

( 1 ) Contrat Social liv. 3. ch. IV.



desirer le secours d'un tyran qui sauroit *tout mettre d'accord*. Ils ont affecté de confondre le pouvoir du peuple avec la liberté du peuple pour vexer tous les citoyens, et porter parmi eux la consternation et le désespoir.

Ceux-là sont des tyrans qui proclament avec emphase *la liberté, l'égalité, la fraternité* en même temps qu'ils foulent aux pieds ces trois vertus de la société des hommes. *La liberté politique* est le droit de n'obéir qu'aux loix de la volonté générale ; *la liberté individuelle* est cette tranquillité d'esprit qui provient de l'opinion que chacun a de sa sûreté, et de la certitude de ne pouvoir être arraché de sa famille pour satisfaire des caprices, des haines, des desirs cupides. *L'égalité* n'est point la brutalité. *On ne doit point chercher à l'établir strictement même dans une démocratie*, disent les plus grands hommes en politique. *Autant que le ciel est éloigné de la terre, autant le véritable esprit d'égalité l'est il de l'égalité extrême*. *La fraternité* est ce sentiment d'union naturelle entre les hommes qui les porte à la tolérance de leurs fautes, de leurs torts, de leurs préjugés, de la différence de leurs opinions.

Elle n'est point l'ordre absolu du despotisme qui dit : *si tu ne penses pas comme moi*,  
**LA MORT.**

Ceux-là sont des tyrans qui ont donné de Paris à la France, comme du centre les rayons vont à la circonférence, le signal odieux des délations, des incarcérations arbitraires, des persécutions barbares, pires mille fois que celles excitées au milieu des troubles de la *Ligue*; qui par les effets de la terreur mise à l'ordre du jour, ont dénaturé les caractères; inspiré à tous les citoyens au lieu de la confiance et de la sérénité, la frayeur et les défiances; au lieu de la franchise et de la bonne foi, la dissimulation et la fausseté.

Ceux-là sont des tyrans qui attribuant les victoires des armées françaises, à l'activité des supplices, à l'effusion horrible du sang, enlevoient aux défenseurs de la patrie la gloire de leurs triomphes, et ont voulu flétrir leurs lauriers; qui essayoient de rendre le peuple cruel et féroce, en l'accoutumant au spectacle destructeur de l'espèce humaine.

Ceux-là sont des tyrans qui ont produit, à la naissance de la république, cet état de dépravation si naïvement peint dans ce

ce morceau de l'antiquité par *Xenophon* :

« Je suis content de moi , dit *Chamides* ,  
 » à cause de ma pauvreté. Quand j'étois  
 » riche , j'étois obligé de faire ma cour aux  
 » calomniateurs , sachant bien que j'étois  
 » plus en état de recevoir du mal d'eux ,  
 » que de leur en faire. La république me  
 » demandoit toujours quelque nouvelle  
 » somme : je ne pouvois m'absenter. De-  
 » puis que je suis pauvre , j'ai acquis de  
 » l'autorité ; personne ne me menace , je  
 » menace les autres , je puis m'en aller ou  
 » rester. Déjà les riches se lèvent de leurs  
 » places , et me cèdent le pas. Je suis roi ,  
 » j'étois esclave. Je payois un tribut à la  
 » république , aujourd'hui elle me nourrit  
 » Je ne crains pas de perdre , j'espère d'ac-  
 » quérir. »

Ceux-là sont des tyrans qui ont eu l'adresse  
 d'opérer la confusion de tous les pouvoirs ,  
 et par-là de ravager l'état sous prétexte des  
 volontés générales de la souveraineté du  
 peuple , par leurs volontés particulières ;  
 qui ont eu le secret de surprendre à la re-  
 présentation nationale l'autorité de com-  
 poser les comités à leur fantaisie , de la  
 détruire en détail par des arrestations d'abord



provisoires, et d'envoyer ensuite leurs collègues à l'échafaud.

Ceux là enfin sont des tyrans qui répandant sur la France une épidémie morale, se sont efforcés d'ôter à tous ses habitans les idées, les principes de douceur, d'humanité, de probité; ont mis en doute jusqu'à la vérité, rendu nul l'espoir de la gloire et de la bonne renommée, jetté l'incertitude dans l'esprit des pères de famille sur l'éducation, la profession à donner à leurs enfans; arraché du cœur des hommes le désir de l'union conjugale, et jusqu'à ceux de la paternité par la crainte de faire des malheureux.

Les auteurs de tous ces maux, Barrère, Billaud-Varennes, Collot-d'Herbois, Vadier, Vouland, Amar, Robespierre, Couthon, St.-Just sont coupables de tyrannie nationale. C'est-là qu'est évidemment la véritable conjuration formée de longue main contre la souveraineté du peuple. Ils en sont également criminels par un concours simultané de discours imposteurs et fallacieux, une rédaction louangeuse et philanthropique de loix horriblement arbitraires, et d'une facilité de violation affectée à dessein de

livrer la vie des hommes aux caprices des passions. Combien d'infortunés auroient frémi des premiers aux exécutions du crime, si l'on n'avoit atténué leur répugnance naturelle à le commettre, en voilant les plus grands forfaits sous le déguisement inoui de *formes acerbes*? La chose à laquelle ils ont été exclusivement habiles, c'est d'organiser le meurtre, le pillage, les massacres, c'est de paralyser la circulation des subsistances et de produire la famine; c'est d'alimenter et éterniser les guerres civiles.

Quel étoit leur but dans tout cela, sinon la destruction de la république, et l'établissement de leur execrable tyrannie?

Si ce n'étoient pas là leurs vues, seroit-ce *le partage des terres*? Il est vrai qu'ils ont constamment mis cette idée en avant. N'ont-ils pas proclamé les maximes des harangues des deux jeunes Gracques? « Ro-  
» mains : on vous traite de maîtres de l'uni-  
» vers, de dispensateurs des trônes et de  
» la fortune des rois. Beaux souverains !  
» quand on a usurpé toutes les terres, et  
» qu'on ne vous a laissé de libre que les  
» rues et les places publiques. Ah ! les  
» bêtes sauvages sont plus heureuses

» que vous. La nature ne leur a pas ôté  
 » du moins les antres pour s'y retirer à  
 » l'abri des intempéries ? Mais vous , il ne  
 » vous reste pas même où creuser vos  
 » tombeaux ». L'expérience de tous les  
 âges du monde leur avoit appris cependant  
 le vuide et l'absurdité de ces appels à la  
 sédition.

Si Rousseau , Montesquieu et tous les  
 politiques observent que : « la liberté ne  
 » peut exister sans l'égalité , rapprochée  
 » des extrêmes entre la richesse et l'indi-  
 » gence ; que nul citoyen ne doit être assez  
 » opulent pour en pouvoir acheter un autre ,  
 » et nul assez pauvre pour être contraint  
 » de se vendre , » ils n'ont pas entendu que  
 cette sorte d'égalité si desirable, dut s'opé-  
 rer par une secousse subite de voies de  
 fait, tels que la proscription et la mort des  
 propriétaires avec les moyens violent du fer ,  
 des supplices et des submersions.

Loin d'avoir une idée si odieuse ils ont  
 eu soin de déclarer que cette égalité de  
 terres étoit une chimère désorganisatrice de  
 la société civile ; qu'il ne s'agissoit que d'at-  
 ténuer *l'inégalité extrême des grandes for-*  
*tunes*, et que cette opération salutaire ne



pouvoit s'effectuer que par le *résultat lent de la force de la législation qui devoit sans cesse y tendre.*

*On ne peut pas établir un partage égal* dit Montesquieu : *cet arrangement seroit impraticable, dangereux. Si quelques législateurs l'ont fait comme Licurgue et Romulus, c'est parce qu'ils fondonnent une société nouvelle.* Et il faut ajouter : parce que Sparte et Rome n'étoient aux temps dont il s'agit, que deux misérables bourgades, peuplées d'habitans sortant à peine de l'état sauvages sans loix, sans relations sociales, peut-être moins considérables que *Clichy*, où ne se rendoient pas avec des courtisanes leurs législateurs pour y dresser des listes de proscription.

Vouloir tenter cette immense opération dans une république comme la France, où les *circonstances ne sont pas telles, que les pauvres se croient obligés de chercher, et les riches obligés de souffrir un pareil remède* (1); et le réaliser en coupant les têtes de tout le monde indistinctement, *pauvres et riches*, en imbibant la terre d'une pluie de sang, c'est livrer la nation à la plus

---

(1) Rousseau.

horrible stupeur et aux convulsions de la révolte générale.

Si les historiens, et les publicistes se trouvent partagés sur l'opinion que la postérité doit avoir des deux Gracques, si l'univers a élevé des autels à celui dont le système religieux tendoit au projet de ces deux jeunes imprudens, c'est parce qu'au lieu d'avoir voulu le réaliser par des moyens sanglans, ils ont au contraire souffert la mort comme de foibles victimes.

Qu'à produit à Rome l'institution du gouvernement révolutionnaire des décemvirs, dont le but principal étoit le partage des terres conquises, outre la confection d'un code de loix, sinon de fournir l'exemple de citoyens assez lâches au dedans pour se laisser gouverner despotiquement, et assez courageux au dehors pour défendre leurs tyrans; sinon la mort cruelle de cette belle et jeune *Virginie* que son père fut réduit à assassiner.

Qu'ont produit les fureurs de *Marius*, qui sous le même prétexte devint le tyran sanguinaire de son pays, si ce n'est de le réduire à la juste nécessité de s'exiler de la ville de Rome, pour errer sur les bords de l'Afrique, et de lui inspirer ce mot sublime sur l'insta-

bilité des choses humaines? *vas dire à ton maître que tu as vu Marius pleurant sur les ruines de Carthage?*

Qu'ont produit les torrens de sang versés par *Sylla*, sous le même prétexte de confisquer les terres, sinon d'offrir l'exemple de la plus violente tyrannie, d'enrichir les soldats qui l'avoient fait triompher, de souiller le sénat par la présence de sénateurs indignes de ce titre auguste, et d'avoir occasionné la plus révoltante dépravation de mœurs?

La loi agraire est en politique, ce que la pierre philosophale est en chimie. La charlatannerie des fripons, des ambitieux. Supposons possible ce qui ne l'est pas. Vous, habitans des villes, quitterez vous vos habitudes journalières, pour vous transporter dans les campagnes, sur un ou deux arpens, loin de vos parens, de vos amis? vous habitans des champs, vous ne quitterez peut-être pas votre commune, mais songez tous qu'il vous faudra d'abord faire bâtir vos demeures, et cultiver la terre de vos mains. Et ces dépenses? . . . . . où prendre pour les faire, des assignats?

N'en doutés pas? c'est ce prétexte vain



employé par la tyrannie qui a ébranlé la confiance , amené la disette , le rencherissement des denrées et marchandises : bled , huile , bois , savon , toille , légumes etc. , ajoutez à cela la dépréciation des assignats.

Mais vous spéculateurs avides , spoliateurs de la fortune publique , vous qui prétendez hériter du clergé , des émigrés , des guillotins , sachez qu'on ne jouit pas en paix des biens de ceux qu'on assassine ?

Voyez ce Luxembourg où j'ai été transféré , le tableau en miniature de la révolution. On sait que ce palais sous les sombres et spacieuses voutes duquel l'homme sent à chaque instant sa petitesse et son néant , fut bâti avec les sueurs du peuple par ces deux Médicis filles des négocians fameux , qui du sein de l'Italie commerçoient avec l'univers , devinrent les souverains de leur pays , marièrent leurs filles aux rois de l'Europe , et placèrent leurs enfans sur le trône de l'église où réunissant le sceptre et l'encensoir.

Ils fouloient de leurs pieds orgueilleux et tranquilles  
La cendre et les tombeaux des Scipions , des Emiles.

Quelle perspective offre-t-il aujourd'hui ?  
Les chiffres entrelassés de Henri IV et de

son altière épouse , leurs images n'y sont déjà plus. Prison de l'Europe , on y distingue le Prussien , l'Anglais , l'Autrichien , l'Espagnol , le Milanais , le Brabançon , etc. confondus avec les Français de tous les partis , de toutes les sectes : patriotes , aristocrates , modérés , révolutionnaires , prêtres constitutionnels et insermentés , religieuses décloîtrées et renfermées encore comme dans un autre cloître plus sévère. Au milieu de ce divers assemblage un noir indigène des bords de l'Afrique , une nouvelle espèce de juifs à longue et vénérable barbe , rappelant à la mémoire l'honneur d'Israel , et le temple détruit de Jérusalem. Tout y dépose de la vanité des choses humaines. Sur la façade le cadran , signal des heures qui s'écoulent , et symbole de l'éternité du temps ; à l'opposite , près de la rotonde , une statue tenant à la main une tête de mort ; la superbe balustrade de marbre blanc , dégradée et tombant en ruines. Parmi quatre ministres de la guerre , des généraux étrangers , des généraux français , voyez y d'un côté l'épouse de *Dumas* , président du tribunal révolutionnaire , victime échappée à la haine de son mari , n'ayant pour tout reste

de sa fortune évanouie que son petit enfant à la mamelle, douce consolation du moins dans ses douleurs ; de l'autre, cette princesse de Nasseau dont la famille presque souveraine en Hollande, n'y jouit pas sans inquiétudes du fruit sanglant de la mort tragique des frères *Wit* et de *Barneveld*, illustres martyrs de la liberté. Voyez y deux jeunes rejettons de la riche maison des *Bourbon-Bussey*, la tête et les pieds nus, couverts de haillons, jouant gaiement dans les appartemens, et dans la cour près de la fontaine. Voyez y un prince souverain d'*Allemagne* qui, ayant insurgé les peuples de Hongrie contre l'empereur Joseph II, s'est réfugié à la cour de Prusse, et a pris ensuite les armes contre la liberté en France, après l'avoir défendue dans son pays. Voyez y un jeune militaire avec une jambe de bois, au lieu de celle qu'il a perdue dans les combats ; ses lauriers sont changés en ciprés. Quel sujet de méditations sur tous les projets de la cupidité, de l'ambition, de l'égoïsme !

De ce système révolutionnaire de propriétés qu'en avez-vous retiré les uns et les autres ? Soyez de bonne foi. Des ressentimens

atroces,



atroces, des emprisonnemens longs et répétés, des factions alternatives, des glacières, des massacres multipliés, des guerres sourdes et éclatantes, des catastrophes sanglantes, des submersions qui ont porté à l'océan irrité des milliers de cadavres.

Dans les *causes secrètes* n'ai-je point fait trop d'honneur aux auteurs de tant de calamités, en mettant en doute si le projet agrairien n'étoit pas *une chimère de novateurs aveugles, épris des idées de perfection et de régularité, impossibles dans ce monde, ou la charlatanerie de jongleurs qui ten-  
doient enfin à devenir les oppresseurs de leurs compatriotes, et les tyrans de leur pays.*

En effet, n'est-il pas évident qu'eux-mêmes ne croyaient pas au partage des terres, et que ce n'étoit de leur part qu'une invention pour captiver la multitude, et s'en faire un appui pour se frayer plus aisément le chemin de la tyrannie ?

Il résulte donc évidemment, sous tous les rapports, que les meneurs des comités de salut public et de sûreté générale sont coupables de ce grand forfait. Ils ont été des tyrans pour se perpétuer dans la tyrannie. Quoiqu'ils n'aient point eu de pompe

extérieure qui decouvrit leur despotisme , on le sentoît à chaque instant. Ce n'est point dans les évènements du 9 Thermidor qu'a existé la véritable conjuration contre la république : mais dans leurs ruses , leurs discours artificieux , leurs impostures concertées , les mesures arbitraires proposées à la convention nationale , les tragédies sanglantes jouées et répétées sur toute la France , les désastres multipliées dont ils ont été les apologistes : c'est dans la *terreur mise à l'ordre du jour* , et dont ils se sont fait une arme comme de la tête de Meduse pour subjuguer la convention nationale , enlever à tous les représentans du peuple la liberté des opinions , et consterner le peuple français à tel point qu'il avoit perdu le caractère franc , loyal , semillant et plein de gaité , qui de tous temps l'a fait distinguer dans l'Europe : c'est dans le fanatisme politique disseminé sur la nation pour diviser le peuple , opprimer , vexer , torturer et conduire à l'échafaud tous les Français les uns par les autres : c'est dans l'incertitude et le désespoir auxquels ils les ont livrés sur la vérité , la liberté , la réputation , la gloire , l'instruction des enfans , le

choix d'une profession , les affections les plus intimes de la nature , l'amitié , l'amour , le mariage , le genre d'étude pour les hommes faits , l'espoir d'une mort tranquille : c'est dans la proscription d'une grande partie de la convention nationale , obstacle salutaire à leurs projets tyranniques. Voilà la véritable conjuration. La défaite de Robespierre , Couthon , St.-Just n'en est qu'une branche. L'autre branche n'en reste pas moins ; si ceux qui la composent ont travaillé un instant à l'extirpation de celle-là , ce n'a point été par amour de la patrie , mais bien pour la supplanter , et dominer avec plus de despotisme. Ce n'a point été par zèle , par intérêt pour la liberté publique , mais par haine , par horreur pour elle. Ce n'a point été pour attaquer et détruire les conspirateurs , mais pour continuer la grande conjuration d'annéantir la république. Si les uns et les autres ont marchandé , débattu , accordé , refusé , offert , accepté , défendu les têtes prosrites , ce n'a point été par sentiment de justice , ni par le desir de sauver des victimes , mais seulement pour conserver à soi , et enlever à son rival , ses plus intimes , ses plus chauds partisans.



leurs variations depuis la punition de leurs complices , l'intention manifeste de continuer le système de terreur et de sang , leurs amendes honorables pour l'avoir trop suivi , leur silence affecté d'abord , puis nécessité par les remords , la crainte et l'opprobre : tout démontre leur forfaiture. Désespérés de ne plus tyranniser par l'imposture , la séduction et le charlatanisme , ils ont maintenant recours à l'audace , aux menaces , aux appellations de la révolte et de la guerre civile.

Entendez-vous ce nouveau Catilina , ce fils audacieux de la discorde et du crime , le poignard d'une main , la torche de l'incendie de l'autre , la tête échevelée , et ses cheveux changés en couleuvres ; Billaud-Varennés : » Le sommeil est passé. Le lion » n'est pas mort parce qu'il dort. Le moment où il s'éveille est celui où il étouffe » et déchire ses ennemis ». Tel dans l'antique fable le chef des Tytans , ou dans Milton le chef de démons , provoquoient leurs phalanges contre le souverain des cieux.

Quoi donc ! comme le lion couvert et dégouttant de sang ! tu veux régner toujours , par le carnage , au milieu des

déserts , à l'aspect des cadavres palpitans ? Malheureux ! tu veux donc couvrir ta patrie des membres déchirés de la liberté publique ? Qu'a-t-elle de commun avec toi , si ce n'est ta haine pour elle ? sauves-toi , si tu peux ; mais ne renouvelle pas les fureurs du plus effronté conjurateur.

O vous , vrais et sincères amis de la liberté et de l'égalité ! demandez à tous les partisans de la terreur , sur quel fondement ils appuient son utilité pour la république : ils seront muets.

Législateurs ! peuple ! auriez-vous oublié vos anciens amis ? Ce Camille Desmoulins n'a-t-il laissé aucun sentiment dans vos cœurs ? fut-il un ennemi de la liberté parce qu'il ne pouvoit voir , sans horreur , la France se convertir en prisons , en cimetières ? Quel est celui de ses assassins qui eût été capable de son énergie , le 14 juillet ? Ce jour mémorable est-il effacé des annales de la révolution ? Nos neveux verront-ils sans indignation , dans les pages de l'histoire , le récit de la prise glorieuse de la bastille , et la mort affreuse de celui qui donna le signal de l'assaut ? Ce *Philippeaux*

devint-il un conspirateur , parce qu'il s'opposa à la destruction de la génération actuelle , parce qu'il dévoila les tyrans qui vouloient faire haïr et détester la révolution française , parce qu'il fut vertueux , et qu'il ne craignit pas de se perdre pour la vérité ? Portez vos regards sur sa veuve et sur son fils ; n'ayant pour tout héritage de ses travaux que ses derniers écrits , dépositaires des preuves de son innocence et de son courage héroïque.

Je les ai connus l'un et l'autre , ces martyrs de la liberté. Où sont leurs tombeaux ? Des larmes s'échappent des yeux , quand on pense que leurs restes , perdus et confondus , ne peuvent être entourés de quelques foibles arbustes à la faveur desquels les amis sincères de la patrie voudroient les faire remarquer à l'humanité plaintive et désolée.

La révolution doit avoir un terme. La mort et la destruction ne doivent pas rester ses éternelles compagnes. Fut-il jamais , pour aucun peuple de la terre , une plus belle époque d'organisation sociale ? Les armées françaises victorieuses de tous les rois de l'Europe , les bornes de la république



reculées jusqu'au Rhin ; l'Espagne et l'Italie n'ayant plus , dans les Pyrénées et les Alpes , les limites tracées par la nature. Quels triomphes ! Faut-il , parce que nous sommes maîtres de donner la paix au monde , conserver éternellement la guerre parmi nous ?

Le ciel n'offrit jamais une plus belle occasion aux hommes d'acquérir de la gloire , et les hommes ne peuvent souhaiter un temps plus favorable pour se signaler. Qu'ils seroient inexcusables les législateurs qui , pouvant régénérer un état , négligeroient de le faire ! Ils ont deux chemins ouverts devant eux : s'ils marchent dans l'un , ils passent une vie éloignée d'inquiétudes et d'apprehensions ; ils font le bonheur d'un grand peuple , et ils conservent , après la mort , une apothéose immortelle : s'ils s'enfoncent dans l'autre , ils ne trouvent que remords , traverses , alarmes continues ; leur trépas est suivi d'une infamie éternelle ; l'histoire les tient perpétuellement sur l'échafaud de la postérité qui les exécère.

Du Luxembourg , ce 25 brumaire , l'an 3 de la République une et indivisible.

V I L A T E.



# LES MYSTÈRES

DE LA

## MÈRE DE DIEU, DÉVOILÉS;

TROISIÈME Volume des Causes secrètes  
de la Révolution du 9 au 10 Thermidor.

*Par VILATE, ex-Juré au Tribunal Révolutionnaire  
de Paris, détenu au Luxembourg.*

---

Non, il ne badine pas, hum, hum, hum,  
il y a du vrai dans tout ça.

*VADIER, Chap. VIII. Page 31.*

---

---

A PARIS,  
L'AN III<sup>me</sup> DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.



DE LA

С П Е С А

# LES MYSTÈRES

## DE LA

### MÈRE DE DIEU,

### DÉVOILÉS.

---

#### CHAPITRE PREMIER.

##### *Avant-propos.*

J'AI démontré dans mes deux premiers Numéros l'injustice de mon arrestation , et les projets du comité de Salut public (1) ; j'ai démontré également la tyrannie de ces meneurs envers la Nation.

Leur crime est évident.

La France gardera long-tems le sentiment de l'oppression dont elle a été foulée : les dictateurs du gouvernement n'ont pu occasionner tant de maux, ordonner et protéger tant d'assassinats , sans le desir réfléchi de parvenir à la tyrannie.

J'ai assisté , très-rarement , au tribunal révolutionnaire , en ma qualité de juré ,

---

(1) Avant le 10 thermidor.

d'abord à cause de deux longues maladies , occasionnées par ma sensibilité , trop affectée du malheur d'être condamné à y siéger , ensuite à cause de mon indignation du sacrifice contre-révolutionnaire des plus zélés défenseurs des droits de l'homme et de la liberté.... Philippeaux , ..... Camille Desmoulins. .... et autres.

J'ai démontré que si, malgré mon horreur pour les tyrans , j'ai continué à les fréquenter , c'est qu'une fois admis auprès d'eux il dépendoit de ma vie de ne pas m'en éloigner ; il étoit précieux pour l'intérêt sacré de la liberté , qu'un citoyen se dévouât au supplice affreux de les observer , de les suivre dans leurs marches légères et tortueuses ; on ne peut me reprocher d'avoir attendu la chute de Robespierre , l'accusation contre Barère , Billaud , Collot d'Herbois , Vadier et autres , pour les attaquer ouvertement , ou bien il faudroit blâmer la Convention nationale , soupçonnant leurs forfaits , de ne les avoir pas plus tôt renversé.

Je vais dévoiler une intrigue profonde et d'un genre nouveau ; la vérité qui en jail-  
lira ne fera qu'ajouter au mépris , à la



honte dont les tyrans sont déjà couverts ; tous ensemble ; Robespierre , Barère , Billaud , Collot , Vadier . . . , comme une tourbe vile et audacieuse , hypocrite et superbe , atroce et ridicule.

Qu'on ne s'en prenne pas à moi des choses que je vais dire ; j'ai une trop haute idée de la révolution , pour ne pas sentir combien elles sont indignes de sa gravité ; mais c'est précisément parce que ceux des législateurs qui ont eu en mains les rênes du gouvernement , n'ont pas répugné à se dégrader dans de si basses extravagances , que je me suis fait un devoir de vaincre ma propre répugnance à les mettre au grand jour.

Le peuple et la Convention vont voir davantage quels hommes ils avoient chargés des destinées de la république ; ils vont voir leurs impostures , leurs jongleries. On croit que je n'ai pas tout dit , je ne puis pas tout dire encore ; il faudroit , et je ne saurois trop le répéter , *vingt volumes* pour tout dire ; des faits certains , bien caractérisés , ne suffisent-ils pas . ? . . .

## CHAPITRE II.

*Exposition du sujet.*

ON se tromperoit si l'on croyoit avoir connu l'affaire de Catherine *Theot* , par le rapport de *Vadier* , du 27 prairial ; les mystères de la mère de dieu , et la conspiration qui sembloit en découler , sont les moindres sujets dignes de la curiosité ; il est d'autres mystères politiques , voilés à dessein par la plume de *Paon* (1), qui l'a rédigé , et dont s'est paré le vieux inquisiteur de *Pamiers* (2).

Qu'on se rappelle l'époque où parut cette farce superstitieuse : c'étoit quelques jours après la fête de l'Être suprême.

Or , le comité de Sûreté générale vouloit illustrer la mère du Verbe de tout l'éclat de la publicité , et Robespierre s'irritoit quand on parloit de la traduire au tribunal révolutionnaire.

C'en étoit assez , c'en étoit trop pour ne

---

(1) Barère.

(2) *Vadier*.



pas faire soupçonner , à travers les nuages de cette singerie mystique , une intrigue machiavélique entre les tyrans.

Dom Gerle , inquieté dans sa section , ou feignant de l'être , avoit obtenu de Robespierre une attestation de patriotisme. Quelles vues avoient pu déterminer celui-ci à surmonter l'inconvenance d'un pareil acte individuel , sinon des vues théocratiques encore dans le lointain ? Il flattoit le chartreux , déjà connu par son foible pour les prophétesses. Les rivaux de Robespierre découvrirent , avec la plus grande joie , l'existence de cette attestation singulière , et ils conçurent le projet d'en faire usage pour le détrôner de sa popularité. Vadier fut chargé de débiter à la tribune le rapport sur les mystères de la mère de dieu , afin que Robespierre s'aperçût moins des complots de ses collègues ; l'air froid et glacial de Vadier donnoit d'ailleurs au sujet , devant la Convention nationale , un sérieux qu'il n'avoit pas.

Cette affaire , portée au tribunal révolutionnaire , étoit de nature à égayer , à captiver l'attention du public : l'instruction devoit nécessairement faire mettre



au jour, comme pièce du procès, le certificat de civisme donné à dom Gerle, et la lettre écrite à Robespierre par Catherine Théot, trouvée si heureusement dans sa couche virginale lors de son arrestation : ainsi on espéroit le plus grand succès du contraste ridicule dans lequel Robespierre se fût trouvé placé, entre son travestissement, sous cette momerie, et son superbe rôle à la fête de l'Être suprême.

Voilà les véritables mystères de la mère de dieu, présentés seulement de profil à la Convention nationale, avec ce talent agréable et léger, dès long-tems habitué à transformer en *carmagnoles* les victoires des armées de la république, et bien propre à faire d'une simple niaiserie de têtes détraquées, la racine de toutes les conspirations religieuses, que le fanatisme a développé à diverses époques sur toute l'étendue de la république. *Le sublime créateur de l'Être suprême* fût entré dans le système général de la contre-révolution sacerdotale ; il fût devenu la fable et la risée de la France entière : on vouloit l'arrêter dans sa course empirique, et lui enlever l'espèce d'auréole dont sa tête orgueilleuse sembloit être entourée.

## CHAPITRE III.

*De ma véracité.*

LES tyrans essaieront de changer en fictions les faits de ce nouvel ouvrage ; ils sont accoutumés à vouloir dénaturer l'essence des choses , mais je continuerai à les démasquer ; pygmées politiques , leur art perfide fut de magnétiser toute la France , de la plonger dans cette extase trompeuse qui lui faisoit envisager la mort comme la félicité.

Deux imprimés ont attaqués mes récits ; l'auteur de l'un , se disant tribun du peuple , décèle le génie qui l'inspire. Provocateur de la retraite sur le *Mont sacré* , et défenseur des spoliateurs de la souveraineté nationale ; *je poignarderai partout* , dit-il , *celui qui parlera de porter atteinte à la charte républicaine.*

Ne sait-on pas que Moyse effrayoit de la mort ceux qui parloient contre la certitude de la terre promise , tout en retenant le peuple juif dans le désert ? . . . . Pourquoi



est-il moins colère contre les tyrans (1) qui n'ont pas rougi de traiter la constitution *d'impromptu populaire*, de *Décalogue politique*, de *piédestal d'un chef*, que contre moi qui ai divulgué leur hypocrisie?... En furent-ils les délateurs, quand ils étendirent le drapeau funèbre sur la république, quand ils foulèrent aux pieds la déclaration des droits? Je ne sais pourquoi tous ces amateurs de poignards m'inspirent des défiances ou de la pitié....

Vadier, auteur de l'autre, n'est pas homme à poignard, mais à *pistolet sans amorce*; selon lui, *lâche imposteur*, je n'ai pas dit vrai en transportant les scènes de Caprée à Clichy, où il n'est allé qu'une fois pour vérifier l'existence imperceptible d'une fleur-de-lis (2) attachée au cadran de la maison de *Noulin* : Vadier a-t-il pu

---

(1) Barère, Billaud, etc. etc.

(2) Clementière, agent du comité de Sûreté générale présidé par Vadier, a été chargé de rechercher à Clichy les signes de féodalité; il en a trouvé sur deux cadrans, sur deux timbres, les uns dépendans de la maison de Noulin, les autres chez un nommé Calemer. Vadier, président du comité, a



confondre la maison de ce notaire avec celle de Barère ? L'histoire de ces fleurs-de-lis me rappelle bien des choses ; vers le milieu de l'été , Dupin m'avoit amené à Clichy pour constater qu'un agent du comité de Sûreté générale en avoit imposé , en insérant dans son procès-verbal la conservation de beaucoup de signes royaux. Dupin , se promenant avec moi dans l'intérieur , me désignoit les appartemens : *Voilà la chambre de Barère ; voilà celle de Vadier ; voilà celle de Vouland. ....*

Quoi ! Vadier n'a été qu'une fois à Clichy , et il y avoit son lit comme les autres ? A-t-il oublié la remise que Dupin me fit une seconde fois d'un imprimé contre *Beffroy* , député de l'Aisne , afin d'en faire usage pour la perte combinée de ce représentant du peuple ? Arrivé chez

---

signé le renvoi de Calmer au tribunal révolutionnaire , et sur la pièce de conviction , égale à celle trouvée chez Noulin , il a été guillotiné. Vadier a fait rendre à Noulin le timbre , les enseignes qui devoient le traduire également à ce tribunal : où est l'égalité de justice ?

moi, je le jetai dans mes papiers, avec ce sentiment naturel qui porte à être utile et non à nuire. A-t-il oublié mes sollicitudes envers Dupin et lui, pour sauver l'infortuné *Bechon*, dit *Darquin*, et les réponses que j'en recevois. Dupin : *ne parle donc pas de ça, il a voulu être noble. Vadier : hum, hum, ceux qui ont voulu être nobles doivent y passer comme ceux qui le sont.*

*Darquin* a été immolé quelques jours après ma detention.

Faudroit-il entendre en témoignage, les habitans de Clichy, rappelant à leur mémoire, non-seulement les plaisirs de Versailles et de Trianon, mais encore les scènes royales de Louis XIV, avec ses brillantes maîtresses, dont ce village fut le théâtre scandaleux ? Voici, sans doute, qu'elles seroient leurs dépositions : les mêmes bosquets, les mêmes berceaux, les mêmes lits de verdure ont ombragés les tendres soupirs de la cour du superbe despote, et de la société des destructeurs du trône qu'il croyoit avoir assuré à sa lignée.

Si Vadier n'eût pas partagé les habitude, les jouissances des décem-



virs , s'il eût observé les mœurs sévères que lui commandoient la gravité de son âge , *ses soixante années de vertus* et de son caractère , même l'aspérité que la nature marâtre a donné à ses dehors et à ses manières , il pourroit se défendre de la fausse honte d'avoir figuré , dans des cercles , où son aspect repoussant et rebarbatif obombroit la gaieté des jeux volages , effrayoit les plaisirs et les graces. Moderne *Polyphème* , pour ainsi dire , ne sembloit-il pas les rechercher avec le desir d'y rencontrer quelques *Galathées* ?

Les tyrans ont beau faire , la vérité a son empreinte , ses traits , ses airs inimitables ; la nation française va la reconnoître encore , dans l'intrigue des mystères de la mère de dieu.

Parmi les diverses occasions dont le souvenir m'a aidé à la pénétrer , *Barère* , *Vadier* ne se rappellent - ils plus un dîné , section de *Popincourt* , au retour duquel , revenant avec eux , le long des boulevards , il y eut entre eux deux , une conversation sur *Catherine Théot* ; je n'y donnai pas toute l'attention dont elle



étoit susceptible. Détaché de la compagnie , je pestois intérieurement contre Barère , qui avoit la malice de me retenir de force , sous le bras. Ne se rappelle-t-il plus d'un déjeûné frugal et non à trois étages (1), fait par eux , chez moi , où il fut encore question de la mère de dieu ; le cœur libre , cette fois , je pris plus de part à l'entretien.

On a déjà deviné le rédacteur du rapport de Vadier ; toutes les gentilleses propres au terroir où Barère a pris naissance , n'y sont-elles pas épuisées ? Le génie de la gasconade fut-il jamais poussé plus loin ; on conserve partout son naturel. Celui de Barère pour les inventions et les mensonges , avoit reçu dès longtemps des hommages flatteurs dans les patentes honorables que les membres de la société imaginaire de Cracovie lui ont expédiés dans son pays , et qu'il fait voir avec l'ostentation d'un licencié de Bourges

---

(1) Barère étoit tellement accoutumé à dénaturer la langue française , qu'il appeloit *en argo tyrannique* chaque service d'un repas , *un étage*.

montrant à ses amis ses lettres de bachelier.

Or, c'est en réunissant une foule de faits, de discours et de circonstances qui m'ont, plus ou moins, frappé à différentes époques, que je suis parvenu, dans le silence de la retraite, à dissiper tous les nuages dont on a enveloppé la vraie conspiration politique relative à Catherine Théot ; j'en parlerai selon l'ensemble des choses qui la rendent manifeste, et non suivant l'ordre dans lequel je les ai apprises.

#### CHAPITRE IV.

##### *Anti-chambre.*

**B**ARAILLON, député, connu par des ouvrages pleins d'érudition, avoit besoin d'un passe-port du comité de Salut public pour aller dans son département, à la suite d'un procès dont dépendoit toute sa fortune ; il ne pouvoit en aborder les membres, il m'engagea d'en parler à Barère et autres ; je le fis inutilement. Le rencontrant peu après dans l'anti-



chambre du comité , j'essayai de le faire entrer ; mes efforts furent encore vains ; je parlai à Barère , à Collot , à Robespierre. *Barère* disoit *quel est cet homme-là ; Robespierre* : les députés doivent rester à leur poste ; *Collot* m'avoit déjà dit : *point d'affaires particulières.*

Robespierre passoit d'un appartement à l'autre : comme je me retirois , je dis ces mots : *le tribunal révolutionnaire s'égayera demain à l'affaire de la mère de dieu ;* surpris , irrité , il répond : comment , êtes-vous sûr , plein de feu , après une pause , *des conspirations chimériques pour en cacher de réelles.*

On fait attention sansdoute à la tyrannie des décemvirs sur la Convention nationale dont un de ses membres des plus distingués est réduit à faire anti-chambre auprès de ses collègues , et à employer un foible intermédiaire pour parvenir jusqu'à eux ; mais on doit faire plus d'attention au sens des derniers mots de Robespierre , plus étendus dans son discours du 3 thermidor.



## CHAPITRE V.

*Dogmes.*

BARÈRE disoit à Vadier : *la mère de dieu n'enfantera pas son verbe divin ; Vadier reprenoit : l'œuf que la poule couve n'aura pas de germe.*

Mais qu'est-ce donc que cette mère de dieu dont on parle tant, demandois-je ? Ah, répliquoit Barère, le sourire sur les lèvres, *ce sont des mystères que les profanes doivent ignorer ; c'est la mère du sage qui est le centre où le ciel et la terre doivent aboutir ; le point de communication entre le paradis et l'enfer.*

Je n'entends rien à cette théologie, reprenois-je ; dis - moi donc ce que c'est que cette mère de dieu, je t'en prie.

Alors Barère contoit, d'une manière plaisante et gaie, toute la partie superstitieuse de la secte nouvelle, en annonçant vaguement une grande conspiration fanatique.

Son rapport ne contient pas exactement toutes les choses singulières qui lui pas-

sèrent par la tête , plusieurs sont chargées , modifiées , d'autres omises , remplacées , ajoutées ; Vadier entre-coupoit quelque-fois pour l'intérêt de la vérité. Je rappellerai , autant qu'il sera possible , ce qui fut dit par l'un et par l'autre.

Ne croyez pas que la mère de dieu soit cette même prophétesse dont le chartreux dom Gerle entretint l'assemblée constituante ; le nom de celle-là étoit *Labrousse*. Craignant que les oracles ne fussent pas plus respectés que les savans et les philosophes , elle a eû la précaution d'émigrer ; le cénobite s'est retourné , dans ses dévotes spéculations , vers *Catherine Théot* ; cette fille , agée de soixante-neuf ans , avoit passé une grande partie de sa vie à la Bastille ; son imagination , affectée du séjour synistre des cachots et des grilles , y avoit contractée , comme celle de dom Gerle , dans la retraite austère de son cloître , cette vie silencieuse et mélancolique , cette habitude de la contemplation qui porte aux idées sombres et religieuses. Elle demouroit rue Contrescarpe , au troisième. Dom Gerle avoit son asyle chez Fournier , menuisier , rue Jacques ;  
autre



autre que Fournier , peintre au Jardin des Plantes , arrêté à l'occasion du déjeûné dont j'ai parlé ailleurs.

Croiroit-on que Barère ait eu l'habileté de substituer , dans son rapport , au nom vulgaire *Théot* , qui est celui de la famille de Catherine , le mot grec *Théos* , qui signifie la Divinité , comme *jehova* , *adonai* , et beaucoup d'autres expriment les divers attributs de l'Être suprême. L'antiquaire cours de *Gebelin* n'est pas plus fécond dans sa science étimologique sur l'origine du Monde ; mais le *nec plus ultra* de l'habileté de Barère est d'avoir reporté cette substitution sur le compte de dom Gerle qui n'en a jamais eu l'idée.

Catherine Théot , grande , sèche , presque diaphane comme la *sybille de Cumes* , annonçoit non-seulement le dogme de l'immortalité de l'ame , mais elle promettoit l'immortalité du corps.

Ne devant jamais finir elle-même , sa nature étoit de vieillir jusqu'à soixantedix ans , période auquel , comme le phénix renaît de ses cendres , elle devoit rajeunir éclatante de fraîcheur et de beauté ,



dans l'opération miraculeuse de l'enfantement du *verbe divin* , destiné de tout tems au salut du Monde.

Sachant l'histoire de l'éternité , ce qui se passe entre Dieu , les anges et les hommes , elle dévoiloit , comme Nostrodamus , les siècles écoulés , disoit les choses présentes et prophétisoit les futures.

La terre devoit trembler trois fois , les idoles et les temples devoient être renversés , les trônes d'airain mis en poudre , tout cela devoit s'accomplir dans l'année de la naissance du *Verbe*.

La rédemption , supposée , du christ n'étoit qu'en figure , l'évènement précurseur , annoncé dans l'écriture sainte par *Ezéchiel* , *Daniel* , *Isaïe* , de la véritable rédemption du genre-humain.

Le grand œuvre devoit s'opérer au local des ci-devant écoles de Droit , près le Panthéon ; pendant cette nuit bien - heureuse , Dieu devoit mettre un mur d'airain entre l'homme et la femme ; les enfans devoient tressaillir dans le sein de leur mère , une étoile resplendissante devoit s'arrêter sur cet endroit , devenu alors sacré pour tous les peuples ; au lever

de l'aurore , la terre devoit paroître rianté de fleurs , de fruits et de moissons , comme le paradis terrestre de nos premiers pères.

La mère de dieu étoit la pierre angulaire de la religion de l'Etre suprême , comme étoit à la constitution républicaine , selon le plaisant Camille Desmoulins , la tête de Saint-Just , portée perpendiculairement sur ses épaules , comme un saint-sacrement.

Inspirée de la divinité , la vieille *Théot* prophétisoit que l'Etre suprême régiroit seul l'Univers , confondant l'orgueil des hommes vains et ignorans , conduisant les armées à la victoire , applannissant les montagnes , desséchant les mers , fortifiant les justes et les simples ; la Convention nationale devoit être foudroyée à son sommet , comme le chêne superbe , par l'oint de l'Etre suprême , lançant le tonnerre , précédé des éclairs.

Au milieu de cet amas de merveilleuses rêveries , il est difficile de démêler le fond réel qui appartient à la vieille Sybille , d'avec les enluminures de nos bro-



deurs , s'égayant dans les folies de leur imagination féconde.

## CHAPITRE VI.

*David , Peintre.*

**I**L me semble entendre les lecteurs m'objecter , comme un homme d'esprit auquel je lisois ce que j'ai fait jusqu'ici : *comment diable votre mémoire se rappelle-t-elle toutes ces choses ? Ne brodez-vous point vous-même ?*

Je réponds à mes lecteurs comme je lui répondis.

J'étois hier au soir dans la chambre d'un prisonnier , on ne peut pas toujours écrire , il faut faire des visites , les soirées d'hiver sont si longues ; je le trouvai occupé à retoucher un drame qu'il a composé sur la réunion de David et de sa femme au Luxembourg.

Dans le premier acte , les transports , l'enthousiasme du peintre sur la composition de son grand tableau du serment de l'assemblée constituante , au jeu de paume , à Versailles , ouvrage qui exige



quatre années de travaux , quels regrets !  
 quelles expressions amères il place dans  
 la bouche de David , sur la crainte de ne  
 pouvoir l'achever !

Pigmalion , enflammé de la beauté de  
 son art , n'est pas plus énergique sous la  
 plume de Rousseau.

Eh bien , j'ai fait cette objection au  
 jeune auteur ; c'est invraisemblable : com-  
 ment David peut-il se rappeler la position  
 des députés les plus marquans , les figures ,  
 par exemple , de *Bailly* , de *Mirabeau* ,  
 de *Thouret* , de *Chapelier* , de *Rabaut de*  
*Saint-Etienne* , de *Barnave* et beaucoup  
 d'autres qui ont péri sur l'échafaud ;  
 comme il me semble avoir sous les yeux ,  
 me reprend-il , la scène attendrissante de  
 la réconciliation de David et de son  
 épouse , que je n'ai pas vue , mais que  
 je crois avoir rendue : écoutez ; en effet  
 il me lût le dernier acte de sa pièce , et  
 je crus moi-même voir la femme de David  
 en deuil de la mort de son père , les  
 larmes aux yeux , entourées de ses quatre  
 enfans , disant à son mari : *Nous fûmes*  
*obligés de nous séparer par la différence*  
*de nos opinions politiques , nous eûmes*

*des torts réciproques ; tu es dans le malheur , hier j'ai perdu mon père , qui me laisse seize mille livres de rente ; tu es dans les fers , je viens t'épouser une seconde fois , que nos enfans soient le lien qui nous réunisse , je vais donner tous mes soins à te procurer ta liberté !*

L'auteur a rendu cette scène pathétique avec toute l'expression sentimentale , avec tous les caractères de la vérité propres à honorer l'espèce humaine.

Qu'on ne me demande plus comment tant de choses , sur la mère de dieu , s'offrent à ma mémoire.

## CHAPITRE VII.

### *Lithurgies.*

**L**ES cérémonies de la secte de la vieille Sybille sont dignes de la bizarrerie des dogmes. A son lever , la mère de dieu , purifiée d'une ablution lustrale , le visage à demi-couvert d'un voile blanc , étoit placée à une table , ayant sous ses yeux l'estampe allégorique de ses mystères ; à sa droite une bible , dont une jeune femme ,



appelée *l'éclaireuse*, faisoit lecture dans certain passage des prophètes.

L'estampe représente divers emblèmes de l'ancien et du nouveau testament; voici les plus remarquables : *La figure triangulaire de la divinité à la manière des hébreux; la croix sur laquelle est mort Jesus de Nazareth, surmontée d'un nuage, d'un pélican, répandant du sang de sa poitrine, qu'il dilacère avec son bec.* Sur cette croix sont gravés en latin ces mots : *Appliquez-moi, comme un cachet, sur votre cœur.* On voit encore, *les sept dons du Saint Esprit, figurés en ovales, comme autour d'un médaillon, dans l'intérieur duquel sont le jardin d'Eden, planté de l'arbre de vie, de celui de la science du bien et du mal; je ne me souviens pas si la tige de celui-ci est ou non entrelacé par le serpent qui tenta Eve, et fut cause du péché originel.*

Je ne pus m'enpêcher de rire aux éclats; ne veux-tu point, disai-je à Barère, imiter la description du bouclier d'Achille, ou plutôt celle de l'admirable moutardier du paradis de *dom Viego*, dans son breviaire des bigarrures de l'esprit humain.



On ne peut se faire une idée, du ton plaisant et léger avec lequel Barère composoit et racontoit ces fariboles : selon lui, les cathécumènes *devoient être en état de grace et avoir fait abnégation des plaisirs charnels*, ils se prosternoient, dans un saint respect, entre les genoux de la vénérable décrépite ; là, les mains jointes, les yeux baissés, ils recevoient l'imposition sacramentale des sept dons de Dieu, que sa bouche édentée leur distribuoit sur le visage, l'un au front, deux aux yeux, deux aux joues, le sixième sur la bouche et le complément des sept dons sur l'oreille, du côté du cœur ; à son tour le récipiendaire rendoit un doux baiser, sur le menton de la prophétesse, avec une sorte de volupté.

Le nombre des sept baisers, suivant Barère dans son rapport, étoit le symbole des sept dons du Saint-Esprit, des sept sceaux de l'apocalypse, des sept plaies de l'Egypte, des sept sacremens de la loi nouvelle, des sept allégreses, des sept douleurs de la Vierge ; car, ajoute-t-il, tout va par sept, dans le jargon mystique des prédications et des oracles. Un signe

non équivoque de son charlatanisme, c'est qu'il me fit une énumération d'une foule d'autres nombres de sept ; les sept frères Machabées , les sept Sybilles , les sept Hyades , l'hydre aux sept têtes. Mais il a eu soin de ne pas placer , dans son rapport , rien de la fable. Pour garder davantage la vraisemblance , il eût pu augmenter sa nomenclature , des sept étoiles que le fils de l'homme tenoit , dans sa main droite , des sept lions qui respectèrent Daniel dans sa fosse , des sept chandeliers d'or , des sept pains de grenade , mangés par Cérès , dans le Tartare , des sept sages de la Grèce , des sept merveilles du Monde , sur-tout *des sept jurés par section du tribunal révolutionnaire , de la guillotine à sept fenêtres*, qu'il projettoit de faire construire pour aller plus vite , des sept douzaines de bouteilles de Tokai , des *sept montres à répétition* , avec leurs chaînes diamantées , des sept écrains garnis de bijoux , que le coupe-tête de la maltôte (1) m'a fait voir dans

---

(1) Le député Dupin , rapporteur de l'affaire des fermiers-généraux. A quel propos ces montres , ces bijoux , se trouvoient-ils chez lui ? Est-ce comme



une armoire d'une chambre , derrière le salon de compagnie ; tout cela eût été plus sûr que le calcul de Barère , dans son ingénieux rapport sur la réduction de la population du globe à cent quarante mille élus , opérés par la multiplication de sept fois vingt.

---

## CHAPITRE VIII.

### *L'écriture sainte.*

LA mère de dieu , suivant Barère , n'est dans la secte nouvelle , que la pièce curieuse et ostensible pour le mécanisme des grimaces , et la partie matérielle des lithurgies ; mais le moral de l'institution , le substantiel de la doctrine , l'explication des prophéties et du sens obscur des oracles , étoient confiées à l'habileté exercée du chartreux dom Gerle , comme les

---

pièces de conviction nécessaires pour travailler le grand rapport?..... On a trouvé chez tous les agens des comités de gouvernement, pareil magasin , qu'ils avoient , disent-ils , pris , et qu'ils gardoient de confiance.



Aaron chez les juifs, les Lacon chez les troyens, les Dgabs flamans chez les romains, les lamas dans les Indes, les califes chez les musulmans, les papes chez les chrétiens; le révérend père étoit le sacré hycrophante, qui interprétoit *aux pauvres d'esprit*, affluans autour du trépier de la vénérable Pythonisse, les paroles saintes, coulées de sa bouche.

*L'éclaireuse*, c'étoit la jeune *Amblar*, veuve Godefroy, jolie, qui, d'un ton psalmodié d'une visitandine, à l'épître de la messe catholique, lisoit les passages de la bible: vêtue de blanc comme les vestales, le visage couvert d'un voile transparent; sa destinée l'appeloit à remplacer, par une substitution escamotée, la vieille Catherine *Theot*, lors qu'au moment de sa mort, elle devoit rajeunir pleine de graces; de même on tenoit toute prête, pour succéder à celle-ci, dans l'office d'éclaireuse, une jeune fille de dix-huit ans, nommée *Rose*, belle et fraîche comme la fleur de ce nom, au lever de l'aurore, ayant la naïveté de l'innocence crédule. Les passages des prophéties sont curieux, j'ai cru devoir les recueillir en

français, au souvenir des citations latines, dont le pétillant Barère égayoit ce fatras de superstition :

EZÉCHIEL : *Et le lyon qui brise sa cage de fer, déchire ceux qui en avoient soin.*

ISAÏE : *Malheur à vous qui joignez maisons à maisons, et qui ajoutez terres à terres, sans qu'il reste de place pour les pauvres. Serez-vous donc les seuls qui habitez la terre? Voici les paroles du seigneur : Je jure que cette multitude de maisons, ces châteaux si vastes et si embellis, seront tous déserts et démolis.*

IDEM ; *je ferai que l'on sera plus avide du sang de l'homme que de l'or, et que l'on aimera mieux lui ôter la vie, que de lui enlever l'or le plus pur.* DANIEL : *On vît paroître des doigts, comme de la main des hommes qui écrivoient vis-à-vis du chandelier, sur la muraille du roi, je vous ai pesé, je vous ai trouvé léger :*

IBIDEM ; *ils ont rempli leurs temples d'idoles, ils ont adorés les ouvrages de leurs mains.* On conçoit que Barère ne rappeloit pas exactement le discours de dom Gerle ; après la lecture de *l'éclaircissante*, je dois éviter les négligences, la légèreté de la conversation.



Figurez-vous l'orateur *Gerle* , levant l'index en l'air , comme on peint saint Jean prêchant dans le désert. » Recevez-  
 » vous dans votre cœur les rayons de lu-  
 » mière qui doivent vous éclairer ; ces  
 » saintes prophéties n'entrent-elles point  
 » mortes dans vos oreilles ? Si votre ame  
 » n'est point insensible à la foi , comme  
 » l'acier au ciseau du graveur , vous de-  
 » vez découvrir la vérité ; le lion dé-  
 » chaîné qui déchire ses gardiens , n'est-  
 » ce pas le peuple qui sort de l'es-  
 » clavage ? Les châteaux déserts et dé-  
 » molis , n'est-ce pas la ruine des émi-  
 » grés ? La main écrivant sur les murs in-  
 » térieurs du palais Balthasar , n'est-ce pas  
 » le signe de la réprobation , et de la  
 » mort des rois ? Le renversement des  
 » idoles , n'est-ce pas la destruction des  
 » autels et des temples de vertu en figure ?  
 » Humiliez votre orgueil , admirez le  
 » doigt de l'Être suprême ! Ecoutez ces  
 » paroles vraies de toute éternité , l'u-  
 » nité est la procession de la trinité ; or ,  
 » les sept dons multipliés par trois , don-  
 » nent le produit de vingt-un. Ah ! jus-  
 » qu'à l'avenue prochaine du verbe divin ,



» symbole de la nouvelle unité , pyra-  
 » mide de la trinité des pouvoirs har-  
 » monique de l'Univers ; les sept dons  
 » feront tomber encore bien des têtes ,  
 » à la grande bête de l'apocalipse. Hélas ;  
 » dès l'origine du monde , le sang des  
 » hommes coula aux pieds des statues  
 » des dieux illusoires ; en Egypte , Atha-  
 » lie ; dans les Gaules , Theutates ; chez  
 » les Phiniciens Molock , le veau d'or ;  
 » chez les juifs , Diane ; en Tauride ; Ves-  
 » ta , parmi les romains ; Jésus lui-même  
 » n'a-t-il pas prophétisé , dans son évan-  
 » gile , l'effusion du sang ? *Je ne suis point*  
 » *venu , dit-il , pour vous apporter la paix ,*  
 » *mais l'épée et la guerre ;* tous ont res-  
 » piré , comme l'encens et l'ambroisie , le  
 » sang des mortels fumant sur la terre.  
 » Le vrai dieu , source innée de la raï-  
 » son , ne reçoit point ses abominables  
 » hommages ; vous serez immortels , parce  
 » qu'il a horreur de la mort de ses  
 » créatures ».

Telle et plus obscure encore étoit la  
 pieuse logomachie , que Barère plaçoit  
 dans la bouche du grand prêtre de la nou-  
 velle secte : y entendra qui pourra ; ne te

voilà-t-il pas , disois - je , Barère , comme Dupin chez Villeneuve , faisant des bouffonneries ; il est bien dommage que tu n'ayes une aussi brillante société à divertir : *Vadier reprenoit ; non , il ne badine pas ; hum , hum , il y a du vrai dans tout ça.*

J'ignore si l'homme dont j'ai déjà parlé , auquel j'ai lu cet écrit à mesure que je l'ai rédigé , avoit tort ou raison , quand il me disoit : *Voyez-vous , parmi les illuminés , toutes ces paroles si bizarres ont un sens ; c'est dommage que vous n'en ayez pas la clef : BARÈRE , SANS DOUTE , POURROIT LA DONNER.*

## C A A P I T R E I X.

### *Dupin faisant des farces.*

LE précédent chapitre contient tant de folies , il est si extravagant , si au-dessous de l'idée qu'on a de la gravité des législateurs d'un grand peuple , que je dois , pour mon honneur d'historien véridique , en démontrer la vérité par des exemples équivalens , s'ils ne surpassent ; très-fa-



ciles à prouver , ils sont incontestables.

Le ton décent et respectable de la maison de Villeneuve , trésorier de la commune de Paris , rue J. J. Rousseau , sembloit devoir la préserver d'être le théâtre des jeux ridicules de nos marionnettes politiques ; son épouse , image vivante de la vertu , est l'honneur des mœurs antiques ; vêtue et coëffée avec cette simplicité des ames pures et saines qui sont restées près de la nature , elle offroit ce mélange de candeur naïve des premiers tems , et du bon ton des meilleures sociétés. On ne l'abordoit point ; on ne la quittoit point sans le sentiment de la plus profonde vénération : deux enfans , d'environ dix-huit ans , qu'on auroit cru jumeaux , tant ils se ressembloient , bien faits , beaux , réservés et décens , augmentoient , par l'idée de leur belle éducation , l'estime et le respect qu'inspiroient leur père et mère : cette famille étoit un phénomène au milieu des désastres de la révolution et de la corruption des mœurs.

Il y avoit un dîné dans cette maison , où se trouvoient des femmes toutes *honnêtes* ; *Barère* , *Dupin* et moi , *Jarente* , ex-évêque d'Orléans ,



d'Orléans , neveu du ministre de la feuille des bénéfices , avoit là son pied-à-terre ; il étoit du dîné : je ne peux résister au désir de rendre hommage à son caractère aimable , à son désintéressement ; il avoit perdu à la révolution une fortune immense , et il ne l'aimoit pas moins ; il brûloit du désir de se marier. J'ai de lui une lettre où il dit : *Je suis comme Diogène , la lanterne à la main , cherchant une femme.* Heureuse celle qu'il croira avoir trouvée ! Le dîné fini , la compagnie passée au salon , le législateur *Dupin* s'affuble la tête d'une serviette , en forme de capuchon , et s'enveloppe le corps d'une longue robe de bernardin , pendante jusqu'au bout de ses doigts ; monté sur un fauteuil , il s'entoure de tablettes , disposées de manière qu'on l'auroit dit à la tribune : personne ne l'avoit vu ; chacun étant rangé devant le feu , tout-à-coup une voix nazillarde se fait entendre derrière le cercle , qui se retourne effrayé de la figure hétéroclite de l'orateur , méconnoissable d'ailleurs par une longue barbe blanche postiche , et le jeu varié de ses grimaces ; son discours fut digne d'un tel accoutrement ; tout ce

que l'on peut concevoir de plus obscur , de plus incohérent , de plus équivoque , n'approcheroit pas de la réalité : il parla pendant trois-quarts d'heures.

Voici ce que je puis me rappeler de plus saillant : » Nous touchons à nos des-  
 » tinées sublimes , *le cordon ombilicale*  
 » *de la sainte guillotine* , par la force  
 » magique de la Vierge , de la mère de  
 » dieu , de l'ange Gabriel , de saint Au-  
 » gustin , avec *la grace efficace des rap-*  
 » *ports anodins du joli petit charmant*  
 » *Barère* , digne et tendre enfant du bien  
 » heureux Loyola , assis à la droite du  
 » père , du fils et du saint-esprit , atta-  
 » chés avec les faveurs salutaires et mi-  
 » raculeuses des petits *rubans rouges* ,  
 » *blancs et bleus* , nous conduira avec  
 » *le petit joli coco* , aimant les bombons ,  
 » comme le fil d'Ariane guida Thésée  
 » dans les détours du labyrinthe , à la  
 » victoire du monstre d'Epidaure : notre  
 » chandelier à trente-six lumières , fera  
 » voile comme un ballon à travers les  
 » mers jusqu'à l'isle des cruels L'oto-  
 » phages où nous offrirons aux dieux  
 » immortels *le sacrifice de jalousie*. La



» barque à Caron voguera par le *Zénith*  
 » de l'*Occiput* , du golphe Adriatique ;  
 » pour descendre par le Nadir des *Ca-*  
 » roncules *Myrthiphormes* , le chande-  
 » lier fera peur au *minautore* dans le  
 » détroit de *Magellan* , qui nous ou-  
 » vrira le *sérail du grand Turc* ; où nous  
 » nous reposerons enfin de nos fatigues ,  
 » comme saint Jérôme à Jérusalem , avec  
 » les dames romaines ; en cueillant la  
 » pomme d'or des *Espérides* au milieu  
 » des belles houris du prophète Ma-  
 » homet ».

Jamais, non jamais rien de plus bouffon,  
 de plus burlesque que le baragouinage de  
*Dupin* , sinon le galimathias de *Barère*  
 sur les mystères de la mère de dieu ; la  
 société, au dîné de Villeneuve, n'en a pas  
 perdue la mémoire.

Que dans des tems heureux , un ma-  
 gistrat , un législateur se délassent de  
 leurs travaux pénibles par quelques amu-  
 semens éloignés de leur gravité ordinaire ;  
 le respect qu'on leur doit , n'en est point  
 altéré ; mais dans des tems funestes où  
 chacun élève vers le ciel ses cris.....  
 pour les jours d'un époux , ou d'un



père, ou d'un fils, la patrie est noyée dans le sang répandu par les échafauds et dans les guerres civiles ; que ceux-là même qui sont les provocateurs de ces calamités , se rient de la misère publique , se fassent un jeu de la douleur commune , insultent au désespoir ; ah ! c'est le comble du malheur et de la dépravation ; et sans doute , on fait son devoir en les signalant à l'opinion publique.

## C H A P I T R E X.

### *Mort tragique de Villeneuve.*

**I**L existe, dit-on, dans la nature, un principe d'union entre toutes les choses semblables, qui les attire les unes vers les autres. *Asinus asinum fricat*, qui se ressemble, s'assemble : *Minimus minimum fricat* ; or le rapprochement, les liaisons des deux têtes, telles que celles de Barère et de Dupin, déposent de la certitude de ce principe ; aussi foux, aussi légers l'un que l'autre, ils ne sont pas moins égoïstes ni atroces, mêmes goûts, mêmes habitudes, tout est commun entre eux, mai-

sons , bijoux , sociétés , boudoirs , voitures , on les prendroit aux apparences pour *Pilade* et *Oreste* , lorsque dans le fond ils sont capables d'être l'un à l'autre *Athrée* et *Thieste*.

Indépendamment de la similitude des deux discours rapportés ci-dessus , trois anecdotes vont prouver qu'ils ont les mêmes sentimens , les mêmes affections , les mêmes volontés.

Le respectable Villeneuve s'est tué d'un coup de pistolet ; le plus honorable dévouement , sous le règne de la tyrannie , l'avoit porté à cette extrémité. Il avoit consigné une phrase plaintive , *en faveur des représentans du peuple proscrits* , dans une lettre écrite peu de jours après le 31 mai , et son ame étoit tourmentée de la crainte horrible qu'elle ne vît le jour. Hélas ! les français se trouvoient réduits à une condition pire que celle des romains , sous les empereurs sanguinaires ; ceux-ci avoient à redouter la mort , comme les *Senèque* , les *Lucain* , les *Thracea* , etc. Ils pouvoient , au moins , conserver à leur famille , les deux tiers de leurs biens , en donnant , dans leur testament , l'autre



tiers à leur bourreau couronné : Villeneuve se donne la mort, pour conserver sa grande fortune à son épouse chérie et à ses tendres enfans qui en auroient été frustrés, s'il eût été conduit à l'échafaud.

Je parlai de cet événement aux deux inséparables *Barère* et *Dupin*; le premier répondit *que tu es enfant, il n'a fait que devancer la guillotine; pourquoi écrivait-il une lettre fédéraliste?* le second disoit, *le voilà guéri de ses maux, c'est un vieux gouteux, le tribunal révolutionnaire n'aura pas la peine de le condamner.*

Un jour *Barère* entroit dans la boutique d'un fayencier, vis-à-vis saint Roch, on le plaignoit d'être accablé de travaux, il repondoit lestement : LA GUILLOTINE FAIT TOUT, C'EST-ELLE QUI GOUVERNE; *Dupin* ne disoit-il pas, à l'occasion de son rapport sur les fermiers-généraux, LA GUILLOTINE EST MEILLEURE FINANCIÈRE QUE CAMBON.

La seconde fois que j'allai à Clichy, je dînois dans la maison de l'illustre *Ximenes*, l'épouse du fils de l'immortel *Buffon* s'y



trouvoit, affectée de douleur de la détention de son mari ; Dupin y dînoit aussi, il donna des marques d'intérêt à sa malheureuse position : *nous vous tirerons de là*, disoit-il, *c'est par méprise qu'il est renfermé* ; j'en parlai à Barère, le lendemain, il repondoit : *que fait à ça son père*, LES HOMMES DE LETTRES NE SONT RIEN MOINS QUE RÉVOLUTIONNAIRES ; je rappelai à Dupin ses promesses ; il disoit : *il falloit bien consoler cette femme, mais crois-moi, ne nous mêlons pas de ces gens-là*.

Le public l'a vu, sur les gradins, cet infortuné Buffon, si intéressant, si aimable ; *je pourrois me réclamer de mon père*, disoit-il, *la patrie peut se glorifier de ses ouvrages* ; et ses assassins vivent encore !

Après la condamnation, il montra la candeur de son ame. *Je meurs innocent, citoyens jurés, je ne m'en prends pas à vous ; les témoins ont tout le tort* (1). Et les temoins sont libres !

Son père, vivant dans ces jours de denil,

---

(1) On sait que je n'ai point siégé après le 24 prairial.

eût subi la même destinée , SON GÉNIE  
 SUBLIME EUT FAIT SON CRIME; *Voltaire* ,  
*Rousseau* , au lieu de statues , eussent  
 trouvé l'échafaud. Champfort s'est ouvert  
 les quatre veines , *Vicq-Dazir* et *Lemière*  
 sont morts de chagrin , *Roucher* a été  
 traduit sur les gradins un jour trop tôt ;  
*il est allé à l'échafaud le 8 Thermidor.*

---

## CHAPITRE XI.

### *Ambassadeur de Typpo-Saïb.*

L'INTIMITÉ , la ressemblance entre les  
 deux amphitrions *Barère* et *Dupin* , at-  
 testent la véracité du discours mis dans la  
 bouche de dom Gerle ; puisqu'on ne peut  
 douter de celle du sermon hétérodoxe , dé-  
 bité par *Dupin* , chez *Villeneuve* , mais  
 l'horreur du moine pour l'effusion du sang  
 des hommes , et qui n'est pas naturelle à  
*Barère* , renforce les autres preuves ?

Cette énumération des pays où les dieux  
 ont été honorés par des sacrifices humains ,  
 me fournit l'occasion de rapporter un  
 fragment curieux :

Il y a trois jours précisément, je descends



dans la galerie de cette maison pour acheter, comme de coutume, tous les soirs, une bougie.

On ignore dans le public quelle est la marchande, exemple frappant des coups intempestifs de la révolution. On a vu la cuisinière de Romanzof devenir impératrice de Russie : ici c'est Rodogune devenue boutiquière.

Se rappelle-t-on la célèbre *Lacombe*, actrice renommée, et présidente de la *société fraternelle des amazones révolutionnaires* ; c'est elle qui s'est établie échoppière, pour l'approvisionnement des menus plaisirs des prisonniers d'état, ses compagnons d'infortunes.

Étrange effet des idées vulgaires de détail et de profit, avant qu'elle eût pris ce parti ; la tête haute, le regard fier, la marche imposante, on l'auroit crue, sur la scène, prête à jouer ses rôles ; maintenant simple, gracieuse aux acheteurs, ce n'est plus qu'une petite bourgeoise modeste, tirée à quatre épingles, et sachant débiter sa marchandise au plus haut prix.

Elle enveloppe, par politesse, la bou-



gie , d'un chiffon de papier qui vaut lui seul les 50 sous qu'elle la vend ; il faut payer , chaque soir , cette somme , sans compter le prix de quelques petites pommes de reinète à sept sous la pièce.

Avec quelles graces encore , dit-elle , *le tout pour obliger les citoyens.*

Rentré dans ma cellule , en déployant l'enveloppe , mes yeux sont frappés des mots *Typpo-Saïb.*

Je lis le morceau de papier , j'y trouve ces mots : « Supposez que les ambassadeurs » de Typpo-Saïb , arrivés en France en » . . . . . ici il y a un trou . . . . n'y fussent » venus que dans ces tems calamiteux , où » les places publiques sont couvertes d'é- » chafauds , ignorant notre langue , nos » mœurs , nos loix , notre révolution ; » qu'auroient-ils rapporté à leur retour , » au fond des grandes Indes ? Il me semble » lire sur leur itinéraire cette relation » : *Les français , dont la gloire est venue jusqu'à nos contrées , sacrifient leurs semblables , par centaines , à deux divinités appelées Liberté , Égalité , sur un autel élevé entre leurs statues.*

L'auteur de ce passage est sans doute

un philosophe ; sommes-nous sûrs en effet que les sacrifices humains de l'antiquité n'aient eu des motifs aussi spécieux , aussi légitimes que les supplices abominables qui , il y a quelques journées , sous nos yeux , ont révolté l'humanité ? Les historiens n'ont-ils point pris pour des hommages aux dieux les holocaustes commandés par les loix ? Les loix n'ont-elles jamais ordonnée la mort des hommes sur des prétextes de religion ou de politique , sans qu'il y eût de crime à expier , lors même qu'il y avoit des vertus à honorer ?

Chose singulière , la muraille de mon asyle offre aux yeux surpris ce vers , qu'un détenu , sans doute mon *prédécesseur* , y a tracé dans sa mélancolie.

Quel cœur sait à présent , s'il est juste ou coupable.

Le spectacle des suppliciés seroit-il un plaisir de l'espèce humaine ? Les combats des gladiateurs attiroient les romains , on a vu le peuple , en France , assidu au pied de la guillotine , applaudir également à la mort de tous les partis ; tel spectateur , la veille , devenoit acteur le lendemain ; mais comme si un génie mal-faisant vouloit vaincre jusqu'à la satiété



de l'effusion du sang , il semble en demander la continuation , sous le prétexte humain de venger le sang trop répandu , en faisant répandre encore du sang.

---

## CH A P I T R E   X I I .

*Le voile se déchire.*

**L**E morceau de papier *de la citoyenne Lacombe* m'a écarté de mon sujet , j'y reviens. Suivant Barère , dans son rapport , il n'étoit bruit que de Catherine Théot ; non-seulement tout Paris , mais les départemens , mais les armées retentissoient de ses miracles ; des familles entières y avoient apportées leurs enfans nouveaux-nés , beaucoup de militaires s'y étoient fait initier avant de rejoindre leurs drapeaux. On voyoit chaque jour , groupé autour de la vieille pagode , un essaim prodigieux de bigottes et de nigauts , des demi-savans , des médecins , des hommes de loix , des capitalistes oisifs , tous détestant la révolution , des mesmeriens , des illuminés , des cagots attrabilaires et vaporeux , au cœur froid et la tête chaude ,



épris de l'amour des nouveautés , quelques-uns en correspondance avec les émigrés de Londres , tous royalistes , tous égoïstes ou contre-révolutionnaires de l'un et de l'autre sexe , enthousiasmés du prestige de l'immortalité corporelle.

Tout cet échafaudage , pourtant , se réduit , dans la vérité , à très-peu de chose ; quand nous causions de ces momeries , Barère élevoit le nombre des dévots engoués de la pétonisse , tout au plus à trente à quarante hommes , femmes et enfans.

Par exemple , le grand nombre des militaires qui , pour devenir invulnérables , alloient se tremper à ses mystères , comme Achille dans le Styx , avant leur départ pour les armées , se réduit à un vieux soldat borgne , si peu crédule qu'il les a lui-même éventés au comité de Sûreté générale.

Le nombre prodigieux de médecins , *digni intrare in nostro docto corpore* , qui s'y sont fait agréger , se réduit au seul *Quèvremon de la Motte* , dont le burlesque Barère a fait le portrait dans son rapport : *Médecin en titre du ci-devant duc d'Orléans , disciple de Mesmer , grand ma-*

*gnétiseur , fanatique dangereux* ; encore est-il douteux qu'il n'ait été stimulé par le penchant du philosophe , à connoître le degré de folie dont l'humanité peut-être susceptible ? Ne peut-il pas avoir désiré , pour la rareté du fait , un exemplaire emblématique des sept dons de Dieu ? Les nombreuses correspondances, trouvées dans les papiers de la multitude d'*initiés* , se réduisent à une seule lettre d'un prêtre déporté , résidant à Londres , en date du 18 décembre 1792 , où il s'agit du fluide animal de Mesmer , et de la doctrine de Swendemberg. On connoît assez l'habileté de Barère à profiter des élémens d'un sujet , pour croire que s'il n'a pas cité plus de faits au soutien de son système d'exagération , c'est qu'il n'en a pas trouvé davantage ; il n'est pas de ces imaginations avides qui négligent d'employer tout ce qu'elles rencontrent dans leurs écarts.

Si l'attention se repose sur les fragmens des écrits rapportés par Barère , comme ayant été trouvés dans les papiers du médecin Quévremont et du chartreux dom Gerle ; si elle confronte



les uns aux autres, elle commencera à entrevoir l'intrigue, cachée sous les mystères de la mère de dieu, et le savoir-faire de Barère.

Voici ceux relatifs à Lamotte :

« A la Pentecôte ou aux environs, on  
 » frappera enfin, on fera sentir sur la  
 » *partie proprement enragée* des chefs de  
 » la nation, *le coup céleste* du ven-  
 » *geur*, depuis long-tems différé à nos  
 » yeux qui, de longue-main, desire voir  
 » l'ordre et le bonheur rétablis en France,  
 » par un *coup du ciel* ; mais ce qui est  
 » différé, n'est point pour cela perdu et  
 » manqué »

*Et seront terrassés les tyrans orgueilleux,  
 Osant dans leurs fureurs, braver même les cieux.*

Il eût dû aussi transcrire ceux-ci, je les lui ai entendu répéter, comme étant trouvés parmi les notes de *Lamotte*.

CIEL, A QUELS PLATS TYRANS AS-TU LIVRÉ LE MONDE.

On a trouvé dans les papiers du moine, suivant le rapport, des lettres de quelques Marie à *la coque*, dont le style mystique peut donner une idée des élèves et des instituteurs, mais peu analogue à



la gravité du sujet , c'est-à-dire aux conspirations affligeantes dont on entretient la Convention nationale.

« O Gerle , cher fils Gerle , chéri de  
 » Dieu , digne amour du Seigneur. . . .  
 » c'est sur ta tête , sur ce front paisible  
 » où doit être posé le diadème digne de  
 » la candeur ; vis à jamais , cher frère ,  
 » dans le cœur de tes deux petites sœurs...  
 » elles t'engagent à venir déjeuner avec  
 » elles demain , jour de *décadi* , sur les neuf  
 » heures et demie , ni plus tôt ni plus  
 » tard..... Mille choses agréables au cher  
 » fils , de la part de ses deux colombes ».

On voit aussi dans ses papiers , continue Barère , quelques strophes de vers , de sa composition , et écrits de sa main ; une collection de passages latins , choisis d'*Isaïe* , qui annoncent la *subversion du gouvernement* , et la chute prochaine des GENS EN PLACE ; on y reconnoît le dessein d'appliquer ces prédictions à la mission de la prétendue mère de dieu ; voici quelques-uns de ses vers :

« O Paris , ville très-heureuse  
 » Entre les Cités d'ici bas ,  
 » Lève-toi , ne sois plus peureuse ;  
 » La vérité guide tes pas.

» De

» De l'ennemi , la tête altière  
» Doit un peu tomber sous nos coups ;  
» Tu le sais , la nature entière  
» N'attend son salut que de nous.....

» Vérité , montre toi , viens changer notre sort ,  
» VIENS, POUR ANÉANTIR L'EMPIRE DE LA MORT».

On lit ailleurs :

« Ni culte , ni prêtres , ni roi ,  
» Car la nouvelle Eve , c'est toi ».

Or , en considérant tout ceci de près , on entrevôit déjà la vérité ; *les deux colombes* admettent le *décadi* , les fanatiques du culte catholique ne reconnoissent que les *dimanches* ; il n'y a donc pas là de symptômes contre - révolutionnaires : *La partie enragée des chefs de la nation* ne peut évidemment s'appliquer à la Convention nationale , qui compose tous les chefs ; quelle est donc cette partie enragée , appelée l'ennemi à la tête altière , qui doit *dans peu tomber sous les coups du vengeur* ? . . . . Quels sont ces tyrans orgueilleux , sinon les gens en place , composant le gouvernement , dont la subversion est prophétisée ? Quel peut-être ce vengeur céleste ? . . . .

Je prouverai qu'il s'agit moins directement, dans ce pieux logogriphe de la mère de dieu, désigné par la nouvelle *Eve*, que du verbe divin qu'elle doit enfanter, lançant la foudre au milieu des éclairs.

### CHAPITRE XIII.

#### *Du Jugement des vingt-un Députés.*

BARÈRE et Vadier obscurissoient ma vue de brouillards épais, par des idées disparates, par des épisodes plus ou moins éloignées, ou rapprochées des mystères de la mère de dieu.

Laissant de côté l'art qu'elle possédoit d'évoquer l'ombre des morts devant les familles, curieuses de voir leur aïeul ou leur grand-mère, par le prestige de la chambre nécromantique, je parlerai de l'explication que Barère prétendoit donner de la buthologie de dom Gerle, dans la multiplication de la trinité des pouvoirs, par les sept dons du saint-esprit; croira-



t-on , qu'elle fut l'allégorie du supplice des vingt-un députés ?

Ceci amène le récit que je leur fis des particularités du jugement de cette affaire ; j'observai que j'étois assis , avec Camille-Desmoulins , sur le banc placé devant la table des jurés , ceux-ci revenant des opinions ; Camille s'avance pour parler à Antonelle , qui rentroit l'un des derniers , surpris de l'altération de sa figure , il lui dit , assez haut : *ah mon dieu , je te plains bien , ce sont des fonctions bien terribles ;* puis entendant la déclaration du juré , il se jette tout-à-coup dans mes bras , s'agitant , se tourmentant : *ah mon dieu , mon dieu ; c'est moi qui les tue : mon Brissot dévoilé , ah mon dieu , c'est ce qui les tue.* A mesure que les accusés rentrent pour entendre leur jugement , les regards se retournent vers eux ; le silence le plus profond régnoit dans toute la salle , l'accusateur public conclut à la peine de mort ; l'infortuné Camille , défait , perdant l'usage de ses sens , laissoit échapper ces mots : *je m'en vais , je m'en vais , je veux m'en aller :* il ne pouvoit sortir.

A peine ce mot fatal , *mort* , est pro-

noncé, *Brissot* laisse tomber ses bras, sa tête se penche subitement sur sa poitrine; *Gensonné*, pâle et tremblant, demande la parole sur l'application de la loi, il dit des mots qu'on n'entend pas; *Boileau* étonné, élevant en l'air son chapeau, s'écrie, *je suis innocent*; se tournant vers le peuple, il l'invoque avec véhémence; les accusés se lèvent spontanément: *Nous sommes innocens, peuple, on vous trompe.* Le peuple reste immobile, les gendarmes les serrent et les font asseoir; *Valazé* tire de sa poitrine un stylet, et se l'enfonce dans le cœur il expire, renversé; *Sylzeri* laisse tomber ses deux béquilles, en s'écriant, le visage plein de joie, et se frottant les mains: *Ce jour est le plus beau de ma vie.*

L'heure avancée de la nuit, les flambeaux alumés, les juges et le public fatigués d'une longue séance, il étoit minuit, tout donnoit à cette scène un caractère sombre, imposant et terrible; la nature souffroit dans toutes ses affections. *Camille Desmoulins* se trouvoit plus mal.

*Boyer-Fonfrède* se retourne vers *Ducos*, l'entretenant de ses bras; *mon ami, c'est*



*moi qui te donne la mort*, son visage étoit baigné de larmes ; *Ducos* le serrant dans les siens, *mon ami, console toi, nous mourrons ensemble* ; l'abbé *Fauchet* abattu, sembloit demander pardon à Dieu ; *Lasource* contrastoit avec *Duprat*, respirant le courage et l'énergie ; *Carra* conservoit son air de dûreté ; *Vergniaud* paroissoit ennuyé de la longueur d'un spectacle si déchirant.

Ici, *Barère* et *Vadier*, comme ennuyés eux-mêmes, m'interrompent à ce récit, ils s'écrient : *Allons, allons, ce sont des scélérats, laissez-nous tranquilles.*

Lecteurs, vous regrétez, sans doute, qu'ils m'aient interrompu, je vais achever. On remarquoit, en général, la sérénité et le calme sur les autres condamnés ; tous sortirent sans avoir fini d'entendre le jugement ; quelques-uns d'eux jetant, comme on sait, des assignats au peuple qui murmure.

Avec quelle force ces vingt - une victimes chantèrent toute la nuit, et en allant au supplice, l'hymne parodiée des marseillois ; mais on ignore les dernières paroles de l'aimable *Ducos*, descendant de



l'infâme charette ; il n'y a plus qu'un moyen , disoit-il , pour nous sauver : quel est-il , reprit Fonfrède ? Il réplique , demander à la Convention le décret de l'unité et de l'indivisibilité des vêtes.

## CHAPITRE XIV.

*Les Mystères sont dévoilés.*

LE contraste entre le sérieux des tyrans sur l'affaire de la mère de dieu , quand on témoignoit l'inutilité de la traduire au tribunal révolutionnaire , et leurs plaisanteries légères et gaies , quand ils parloient de la mettre en jugement , est très-facile à expliquer.

Bien certainement la mère de dieu , dom Gerle , la veuve Amblar , étoient ce qu'on appelle des illuminés , dont le cerveau foible et inquiet , tourmenté de la manie de prophétiser , trouvoit des rapports singuliers entre les évènements de la révolution , et beaucoup de passages de l'écriture sainte , basée , en général , sur la progression des sociétés des hommes , et la corruption de leurs mœurs , qui en-

traînent la ruine des empires ; mais il n'y avoit-là qu'une folie superstitieuse dans laquelle la haine de la révolution n'entroit pour rien. On se rappelle que dès 1789 , le chartreux dom Gerle , placé au côté gauche de l'assemblée constituante , avoit annoncé l'envie de parcourir la carrière périlleuse des prophéties dans son rapport apocriphe ; Barère a bien soin de rappeler la motion du moine en faveur du culte catholique ; mais il a grand soin de ne pas rappeler qu'elle lui fût suggérée , ni l'annonciation de la prophétesse *Labrousse*. Rédacteur habile , il fait usage de tout ce qui est utile à son système , et laisse de côté tout ce qui peut nuire , son dessein n'a pas été de peindre dom Gerle comme un illuminé de bonne-foi , mais comme un fourbe rusé , et politique.

L'ambitieux *Robespierre* connoissoit la foiblesse du vulgaire ; voulant mettre à profit les erreurs de la terre , souriant à la distinction du culte de Jésus-Christ , qu'il avoit stimulé en sous-œuvre , tout ayant l'air de l'improuver , imagina de soigner , de conserver comme pierre d'at-

tente, les extravagances de la mère de dieu, en même-tems qu'il méditoit sa religion nouvelle à l'Etre suprême, afin d'agglomérer une immense popularité, et d'acquérir une prépondérance souveraine.

Ses rivaux au comité de Salut public, *Barère, Collot, Billaud*, effrayés de son ambition dictatoriale, sachant qu'il avoit commis la faute d'accorder à dom Gerle un certificat de civisme, formèrent secrètement, avec quelques affidés au comité de Sûreté générale, le plan de s'emparer des momeries de Catherine *Théot*, pour le perdre dans l'opinion publique; on *se cache* (1), disoit-il, *on dissimule, on trompe, donc on conspire*; ils poussèrent les combinaisons jusqu'à faire initier aux mystères de la vieille Sybille, plusieurs de leurs agens, chargés sans doute d'exalter Robespierre en louanges, et d'insinuer au crédule chartreux, quelques actes ostensibles envers lui pour ajouter à l'attestation de patriotisme.

*Les commissaires du comité de Sûreté générale n'ont pu s'introduire que l'un*

---

( 1 ) Discours du 8 thermidor.



*après l'autre , et comme récipiandaires ; dans le sombre réduit où reposoit le vieux tabernacle ( c'est Barère qui parle dans son rapport ) ; ils ont été obligés de subir les épreuves du noviciat , de garder le sérieux , pendant les cérémonies grotesques et les ridicules grimaces dont ils ont soutenu le spectacle.*

Ainsi ils ont inspiré la lettre, trouvée dans la couche de la mère de dieu , lors de son arrestation , lettre pleine des plus grands éloges envers Robespierre , appelé *le fils de l'Etre suprême , le verbe de l'Eternel , le rédempteur du genre-humain , le messie désigné par les prophètes.*

Il ne faut pas croire que cette lettre fût de la main de *Catherine Théot*, la vieille *béate*, sans éducation , ne savoit pas même signer son nom.

Dans cet état , on voit pourquoi Barère donnoit tant d'importance aux mystères de la mère de dieu , sous l'aspect de la *conspiration politique , sur-tout révolutionnaire*, pourquoi il les traitoit avec mépris ou pitié , sous le *rapport religieux*.  
 « Pourroit-il exister de frein contre les » fanatiques, continue-t-il, qui auroient la

» folie de croire à l'immortalité corporelle.  
 » Il n'est point de barrière, point de lien  
 » moral ni civil, capable de contenir l'au-  
 » dace de tels maniaques; il est impossible  
 » de méconnoître que les acteurs qui  
 » servent de noyau à cette dangereuse  
 » conspiration, ne jouent des rôles distri-  
 » bués, et ne s'en acquittent au gré des  
 » ennemis de la liberté qu'ils font agir;  
 » il importe de terrasser le monstre, il faut  
 » le poursuivre jusques dans les derniers  
 » replis, qui enveloppent sa tête hideuse».

---

## CHAPITRE XV.

*Robespierre est le verbe divin.*

**L**ES doctes connoissent l'histoire de *Psaphon*, Lybien, voulant passer pour Dieu, il apprit à un essaim d'oiseaux à répéter ces paroles : *Psaphon est un grand dieu*. Une fois instruits, il les lâcha dans le pays, où ils firent retentir leur leçon. Les habitans de Lybie, frappés de surprise, décernèrent à *Psaphon* les honneurs divins.

Robespierre, au lieu d'oiseau, avoit

une nuée de femmes ; une vieille baronne, espèce de coriphée, continuellement chez lui, donnoit le ton aux adorations ; sans cesse elles avoient à la bouche , ce ROBESPIERRE, C'EST UN DIEU, IL EST SANS PAREIL, C'EST L'HOMME DIVIN, C'EST LE FILS DE L'ÊTRE SUPRÊME.

Par quel prestige certains hommes parviennent-ils à inspirer, sur-tout au sexe, cette idée surnaturelle qui semble le faire participer de la divinité.

Quand, sur l'accusation de Louvet, Robespierre débita sa défense à la Convention nationale, les tribunes étoient remplies d'une foule prodigieuse de femmes extasiées, applaudissant avec le transport de la dévotion.

A l'issue de la séance, je me trouvai près du café *Debelle*, avec Rabaut-de-Saint-Etienne. *Quelle femme, que ce Robespierre avec toutes ses femmes ; c'est un prêtre qui veut devenir un dieu.* Entrés au café *Payen*, nous abordâmes Manuel, *qui n'aime pas les rois, car ce ne sont pas des hommes ;* il dit, *avez vous vu ce Robespierre avec toutes ses dévotes.* Rabaut reprend : *il faut un article de-*



*main dans la Chronique , et le peindre comme un prêtre ; Manuel : oui , car les prêtres sont comme les rois , des charlatans.* L'article parut , et si l'on se donne la peine de le revoir , on y reconnoîtra la manière de Rabaut.

On doit se rappeler l'affectation de Robespierre à se servir du mot *providence* contre Guadet, ne parlant que de *fatalité* ; je me trouvai chez Grangeneuve avec Pétion , qui disoit de Robespierre : *il veut se faire passer pour Dieu* ; la femme de Grangeneuve peut s'en souvenir.

Aux jacobins , comme à la Convention nationale , Robespierre , continuellement environné de ses femmes , ressembloit à un pontif , dictant ses oracles ; ici ses motions étoient converties en décrets ; là , ses propositions devenoient des arrêtés. Le signal des applaudissemens partoît toujours du milieu d'elles , et ils se répercutoient dans tous les points de la salle , avec l'enthousiasme de l'idolâtrie.

On doit se reporter à la définition réfléchie de la liberté dans la Déclaration des Droits par la maxime évangélique , *ne*

*faites pas à autrui , ce que vous ne voudriez pas qui vous fût fait.*

On n'oubliera pas son discours aux jacobins , contre la faction des hébertistes , proclamant l'athéisme , dans lequel il disoit :

*Si dieu n'existoit pas , il faudroit l'inventer ; on doit remarquer la tournure imitée de Zoroaste dans le décret d'institution de la fête à l'Être suprême , avec laquelle il a exprimé le devoir de charité contre tous les hommes : faites aux autres tout le bien que vous pourrez , la différence entre cette rédaction , et celle de la Déclaration des Droits , n'est pas sans combinaison. Certes , il suffit de dire en politique , ne faites pas le mal ; mais en religion , qu'il est beau de dire , faites le bien ? Ainsi , il a voulu surpasser le fils de Marie , comme celui-ci a voulu surpasser Moïse.*

De bonne heure , il avoit préparé la fondation de l'Être suprême ; il seroit trop long de rapporter tous les traits singuliers de spéculation religieuse , appliquées à la république française , que son projet de décret offre à la méditation : sans cesse



chatouillé par des lettres qui lui arrivoient de tous les coins du monde, on le traitoit réellement d'ENVOYÉ DU CIEL, DU FILS DE DIEU, DE SAUVEUR DE LA FRANCE, DE FONDATEUR DE LA RÉPUBLIQUE NATURELLE. Sa vanité et son orgueil savouroient avec complaisance les flatteries ridicules de dom Gerle, introduit quelquefois dans sa maison, lui annonçant que la mère de dieu l'avoit choisi pour en faire SON VERBE DIVIN, que sa mission auguste est prophétisée clairement par l'écriture dans l'annonciation d'un envoyé de l'Être suprême, de L'OINT DU SEIGNEUR, DU VENGEUR CÉLESTE, RENVERSANT LES IDOLES DE PIERRE ET DE BOIS, ET LANÇANT LA FOUDRE AU MILIEU DES ÉCLAIRES, SUR LES TYRANS ORGUEILLEUX, SUR LA PARTIE ENRAGÉE DE LA NATION.

Dans son domestique, *attentions recherchées, caresses louangeuses, desirs prévenus, sollicitudes craintives, soupirs recueillis, mignardises flatteuses, toutes les voluptés de la mysticité*, sembloient environner cet ambitieux, et nul directeur de nones ne fût jadis davantage le tendre et précieux objet, des plus douces



inquiétudes , et des soins plus affectueux de la part des chères mères en dieu.

Avec quelle joie orgueilleuse , marchant à la tête de la Convention nationale , entouré d'un peuple immense , répondant par l'élégance et la parure à l'éclat pur et radieux d'un si beau jour , il se pavanoit pour la première fois : *revêtu de l'écharpe tricolore de représentant du peuple , et la tête ombragée de panaches flottantes* , tout le monde remarqua son ivresse ; mais , tandis que la foule enthousiasmée , faisoit retentir les cris de *vive Robespierre* , qui , dans une république , sont des cris de mort , ses collègues effrayés de ses prétentions audacieuses , incommodoient ses oreilles , comme il s'en est plaint depuis , de traits satyriques , de sarcasmes piquans ; *voyez-vous comme on l'applaudit ; ne veut-il pas faire le dieu , n'est-ce pas le grand prêtre de l'Être suprême* ; à cet égard , ce mot lui est échappé ; *on auroit cru voir les pygmées renouveler la conspiration des tyrans*.

Alexandre , se faisant déclarer par l'o-

racle d'Ammon , fils de Jupiter , n'étoit pas plus superbe.

Non-seulement, les membres de la Convention devoient ses projets théocratiques : je tiens d'une personne , pour l'avoir entendu aux Thuilleries , ce mot énergique d'un vrai sans-culotte , *voyez ce B. .... là ; ce n'est pas assez d'être le maître , il faut encore qu'il soit un dieu.*

Les sociétés , comme le manifeste du duc d'Yorck , ouvrage de leur commerce , transforment la république en double royaume de Robespierre , royaume spirituel , royaume temporel.

» Avec quelle volupté rappeloit-il lui-même ce jour de fausse gloire ». Oh !  
 » jour à jamais fortuné , où le peuple  
 » français tout entier s'éleva pour rendre  
 » à l'auteur de la nature le seul hom-  
 » mage digne de lui ; quel touchant as-  
 » semblage de tous les objets qui peuvent  
 » enchanter les regards et le cœur des  
 » hommes ; oh ! vieillesse honorée , oh !  
 » généreuse ardeur des enfans de la pa-  
 » trie ! Oh ! joie naïve et pure des jeunes  
 » citoyens ; oh ! larmes délicieuses des  
 » mères attendries ; oh ! charme divin de  
 » l'innocence



» l'innocence et de la beauté ; oh ! Ma-  
 » jesté d'un grand peuple ; heureux par  
 » le seul sentiment de sa force , de sa  
 » gloire et de sa vertu ! Être des êtres ,  
 » le jour où l'Univers sortit de tes mains  
 » toutes puissantes , brilla-t-il d'une lu-  
 » mière plus agréable à tes yeux , que  
 » le jour où , brisant le joug du crime et de  
 » l'erreur , il parut devant toi , digne de  
 » tes regards et de ses destinées » .

Quelles acclamations n'obtînt il pas en-  
 core le 3 thermidor dans la Convention  
 nationale , en prononçant ces paroles en-  
 thousiastes ?

Mais , dira - t - on , est - il possible de  
 prendre au sérieux cette idée de l'enfan-  
 tement du verbe divin , de manière que  
 le *neveu de Damiens* soit transformé , au  
 milieu de la France , en fils de Dieu fait  
 homme ?

Telle étoit mon objection à Barère ; il  
 me répondoit avec l'exemple des prodiges  
 de ce genre , dans tous les pays attestés  
 par l'histoire.

« Les hommes , disoit-il , sont si foibles ,  
 » si peu faits pour les spéculations méth-  
 » physiques , que par un penchant natu-



» rel, ils se livrent à tout ce qui tombe sous  
 » leurs sens, et flatte leurs craintes ou  
 » leurs espérances. C'est sur-tout dans la  
 » nature de la révolution que le danger  
 » des impostures religieuses est extrême-  
 » ment grave, et doit exciter une atten-  
 » tion sévère ; parce que le peuple, privé  
 » de ses pratiques de dévotion habituelle,  
 » s'abandonne au vague incertain d'idées  
 » morales, de principes, de conduite, de  
 » sentiment et d'opinion ; parce que les  
 » hommes, dans ces tems difficiles, presque  
 » tous malheureux et accablés, portant  
 » sur leurs visages les traits des maux  
 » qu'ils endurent, et du trouble de leurs  
 » pensées, cherchent leurs consolations  
 » dans une cause supérieure : ne sont-ce  
 » pas les persécutions qui rendent sacrés les  
 » infortunés, et en font des dieux ? Jupiter  
 » n'eût-il pas sa chèvre qui le nourrit ?  
 » Moïse, dans son berceau d'osier, échappa  
 » aux flots de la mer : Osiris n'eût-il pas  
 » son bœuf Apis ? Hercule, à la mamelle,  
 » triompha des deux serpens ; Romulus  
 » ne fût-il pas allaité par une louve ? Le  
 » fils de Marie eût l'étable de Bethléem,  
 » contre la proscription d'Hérode ».

La vieille Catherine Théot enfanteroit encore avec plus de gloire dans les prisons, qu'auprès du Panthéon ; il ne faut pas qu'elle devienne immortelle.

Ne pourroit-on pas ajouter l'exemple de Mahomet, *de vil conducteur de chameau devenu prophète, et dieu dans une grande partie du monde.* Écoutons les juifs : *Jésus, selon eux, n'est que le fils d'un charpentier, suivi dans l'origine par des femmes enjouées et des gens simples et grossiers, auquel, depuis, l'ambitieuse politique a fait élever des autels.*

Mais sans aller si loin, n'a-t-on pas sous les yeux le rassemblement immense de plus de cent mille ames de tout sexe, formé, il y a deux mois, aux environs de Lyon, sous la conduite *d'un Moïse femelle*, déjà en route pour la terre sainte, malgré l'obstacle de la Méditerranée, que cette foule insensée n'auroit pas passé à la nage, comme la vache *Io*, piquée du *taon* ; le merveilleux a tant d'empire sur le vulgaire ! Pourquoi l'hôte, le gendre d'un *menuisier*, ne seroit-il pas devenu, par la force des mystères de la mère de



dieu , le véritable christ , le verbe réel , si Jésus a bien été le verbe en figure ? Quant aux miracles pour attester sa mission , celui de l'enfantement de Catherine Théot n'eût-il pas été le type de tous ceux que le charlatanisme et la crédulité auroient pu adopter ? La révolution , par ses prodiges , n'en étoit-elle pas une mine inépuisable ?

## C H A P I T R E X V I .

*Le petit Capet , et la marquise de Chastenois.*

LES rivaux, les ennemis du verbe divin, obligés de cacher leurs desseins sous l'ensemble d'une vaste conspiration politique, ont été chercher à Versailles, à Saint-Cloud, des fils de ramification pour les lier au système contre-révolutionnaire des mystères de la mère de dieu.

» *D'une part*, c'est le tableau en pied  
 » du jeuno Capet, qui est découvert par  
 » des commissaires du comité de Sûreté  
 » générale derrière un lit du ci-devant  
 » château de Saint-Cloud ; où, sans-doute,



» il a été jeté , lors d'un déménagement ;  
 » car on ne l'auroit pas placé là , si on  
 » eût voulu en faire un usage impor-  
 » tant » : Eh bien ! voici la glose , brodée  
 par Barère , sur ce texte si frêle « : Ce  
 » tableau , supérieurement dessiné , a été  
 » peint par la femme Lebrun , maîtresse  
 » du traître Calonne. C'est mystérieuse-  
 » ment qu'on l'a caché derrière un lit qui  
 » n'a été ni numéroté ni étiqueté , et  
 » qu'on l'a frauduleusement soustrait à  
 » l'inventaire du mobilier de la maison.  
 » On ne l'a découvert , que parce qu'on  
 » avoit oublié d'en déplacer la créma-  
 » lière ; or , il existe déjà des probabilités  
 » que ce tableau étoit réservé à servir  
 » de prélude à l'enfantement du verbe  
 » divin , et à l'accomplissement des pro-  
 » phéties dans l'inauguration qui devoit  
 » en être faite aux écoles de droit près  
 » le Panthéon » .

Ainsi , on jetoit la poudre aux yeux ,  
 en fascinant les esprits , en présentant le  
 fantôme d'un grand intérêt : on empê-  
 choit Robespierre d'attaquer avec succès  
 l'importance donnée aux mystères de la  
 mère de dieu ; on le rendoit spectateur

muet , et presque forcé d'applaudir à la comédie que l'on donnoit au peuple , dans laquelle il étoit secrètement le principal acteur.

Mais ces paroles : *ni culte , ni prêtre , ni roi* , et les adulations inspirées à Catherine Théot et à dom Gerle , en faveur de Robespierre , par les agens du comité de Sûreté générale , initiés aux mystères , démontrent qu'il ne s'agissoit nullement du petit Capet. D'ailleurs , quelle contradiction de cette supposition avec la prétendue influence du médecin de d'Orléans , dont la maison a eu d'autres projets ? Quelle vraisemblance , qu'au milieu de la haine générale , bien prononcée contre les rois , de l'amour du peuple pour la république , la coterie mystique de dom Gerle eût la tentation profonde de rétablir le trône , miracle qui ne seroit pas le projet des têtes folles et délabrées , dépourvues de force d'opinion , du secours des armes , des moyens pécuniaires , et du caractère délié de l'intrigue.

*D'autre part.* « Des ci-devant seigneurs » , suivant Barère , dans son rapport « des » dames du haut parage , s'exerçant avec



» des manœuvres superstitieuses , à des  
 » opérations cabalistiques ; la ci-devant  
 » marquise de Chastenois , inspirée de  
 » Dieu , se livra à des procédés , où , dif-  
 » férente de Catherine Théot , elle mêle  
 » la magie à la mysticité ».

Il est inconcevable jusqu'à quel point il s'est emparé de l'ineptie soupçonneuse des agens du comité de Sûreté générale , à considérer dans les maisons tout ce qui leur étoit inconnu , comme des signes redoutables de contre-révolution ; on sait qu'ils prirent le déjeuner chez Fournier , artiste au jardin des plantes , où étoit Barère , Dupin et moi , comme un rassemblement suspect.

*Une médaille où l'on voit d'un côté la vierge , et de l'autre un Michel - Archange terrassant un lucifer ; voilà des signes de contre-révolution.*

*Un vieux livre , intitulé : Les Clavicules du rabi Salomon , tout poudreux encore , n'a été conservé dans un coin d'armoire que pour renverser la république française.*

*Un autre livre , intitulé : Enchérition , espèce d'Agrippa , avec lequel on voit le*



*diabole , d'après les procédés indiqués ; envoyé d'Italie à Charlemagne. . . n'ont été conservés que pour rétablir la royauté , sans doute comme l'épée de cet empereur dans son tombeau à Aix-la-Chapelle.*

*Une légère relique en carton , contenant une gloire , ornée de petites faveurs , ouvrage de quelque none , est une amulette en forme triangulaire . . . pour détruire la Convention nationale.*

*Les prophéties de maître Michel Nostradamus , où l'on remarque des ongles , aux rêveries applicables à la révolution. . . . et , où je me rappelle qu'une femme d'esprit me faisoit remarquer sur son édition , il y a deux ans , des allusions à Thouret , député de Rouen , et à Brissot , né à Chartres . . . étoient soigneusement gardées pour remettre le sceptre dans la main du descendant de Catherine de Médicis.*

Quelles folies ! si j'avois le livre , je pourrois faire voir la prophétie du plus grand des malheurs de la France , dans l'élévation , au suprême pouvoir , d'un petit saltinbanque , assez audacieux pour faire offrir , au sénat auguste d'un grand peuple , les jeux de son imagination délirante ,

comme une conspiration politique d'où dépend le salut de l'état ; il eût pu donner à son rapport cette épigraphe :

*Nostradamus , cum falsa Damus , fallere enim nostrum est.*

Voilà les principales charlataneries avec lesquelles on attaquoit Robespierre sourdement , tandis qu'on le défendoit publiquement dans la Convention nationale , contre les atteintes du duc d'Yorc , qui , dans son prétendu manifeste , lui prodiguoit le titre de *patriarche* , de *grand-prêtre*.

## CHAPITRE XVII.

### *La théorie des Prêtres.*

LE génie agrandit le plus petit sujet. Barère rapporte tous les évènements du monde aux mystères de la mère de dieu : « Dans le galetas de Catherine Théot » , selon son rapport du 27 prairial , « se mé- » ditoient froidement les assassinats , et » les chances qui peuvent enfanter tous » les fléaux et toutes les calamités pu-



» bliques ; là , est l'atelier où s'éguisent  
 » les poignards de la superstition , où s'al-  
 » lument les torches du fanatisme ; là ,  
 » sont les laboratoires du crime , les écoles  
 » primaires de la Vendée ; là , s'en-  
 » flamment les fragiles cerveaux de pieux  
 » assassins dont la nomenclature remplit  
 » les annales théocratiques. Les prêtres ,  
 » portés à ce lâche métier , par égoïsme  
 » et cupidité , toujours égarant la raison ,  
 » et coupant la bourse des gens crédules ;  
 » régnaient par l'illusion et la terreur , sur  
 » les dupes , les sots , les foibles ; peignant  
 » leurs dieux comme eux , irascibles ,  
 » cruels , jaloux , vindicatifs , bizarres dans  
 » le pardon , fourbes dans la colère , sont  
 » les mêmes dans tous les pays , dans tous  
 » les cultes , le Tenare des payens , la  
 » roue d'Ixion ; les Euménides , les Jé-  
 » suites dispensant les hommes de l'amour  
 » de Dieu , en y substituant la terreur  
 » des châtimens ; tous commandant , or-  
 » donnant la Saint-Barthelemi , les vêpres  
 » siciliennes , la conspiration des poudres ,  
 » le massacre des Vandois , les autodafés ,  
 » les troubles de Nismes , de Montauban ,  
 » de la Lozère , d'Avignon , d'Arles , et



» du camp de Jalès , la guerre civile de  
 » la Vendée ; enfin , toutes les horreurs  
 » religieuses qui ont abreuvé la terre du  
 » sang humain , pendant dix-huit siècles ;  
 » là , sont les écoles de Molina , sur les-  
 » quelles l'Anglais spécule , dans son comp-  
 » toir politique , comme sur les achats  
 » des noirs dans la Guinée , les héritiers  
 » des imbécilles du cimetière de Saint-  
 » Médard , dont cet orgueilleux insulaire  
 » fait le dénombrement ; cherchant les  
 » auxiliaires , recrutant un nouveau genre  
 » de contre-révolution plus dangereux ;  
 » *parce qu'ils sont plus imperceptibles à*  
 » *la police publique* ; là , messieurs *Pitt*  
 » *et Cobourg* , adressant ses cargaisons de  
 » poignards , avec les signes de ralliement  
 » composés de crucifix , des rosaires , des  
 » sacrés cœurs ; là , il complotte avec le  
 » baron de Bapts , chef de la faction de  
 » l'étranger , armant la main du monstre  
 » Lamiral , assassin de Collot-d'Herbois , se-  
 » mant une pépinière de Cordai ». Peut-  
 » être comme le héros du charmant *Parapilla*.

Ne voit-on pas dans cet amas incohé-  
 rent d'idées , d'expressions extravagantes ,  
 la répétition de la bathologie , placée par

Barère , dans la bouche de dom Gerle , et du bavardage énigmatique de Dupin , chez Villeneuve. Ne voit-on pas qu'avec la même légèreté et les mêmes folies , employées par l'un et l'autre , dans leurs travaux politiques et dans leurs amusemens de société , ils ont placé l'hypochondriaque Vadier à la tribune de la Convention nationale , pour se donner une partie de plaisir ,  *dans la poursuite du monstre d'Epidaure , au milieu des détours du labyrinthe , par la grace efficace des rapports anodins du joli petit charmant Barère , après avoir fait le sacrifice de jalousie.*

Qu'on se représente la mère de dieu au tribunal révolutionnaire , le certificat de civisme donné à dom Gerle , et la lettre écrite , par la mère de dieu , au fils de l'Etre suprême , qui seroit apparue au grand jour ; on eût recneilli tous les traits qui , de la part de Robespierre , prouvent son attachement au système de la Divinité ; le numéro de la Chronique de Paris dans lequel est l'article de Rabaud-de-Saint-Etienne , eût été exhumé de l'oubli. On eût fait paroître sur la scène , les



saintes bigotes dont il étoit environné , si enthousiastes que , comme les femmes de la passion , elles ne sont pas dans ce moment , sans espérer sa résurrection. Avec tous ces matériaux et d'autres du génie de Barère , on n'auroit pas manqué d'en faire le chef de la théorie des prêtres , dans un second rapport déjà rédigé à l'instar de celui du 27 prairial.

## CHAPITRE XVIII.

*La raison est l'éteignoir du bon sens.*

LA suite du morceau de papier de la citoyenne Lacombe doit trouver ici sa place.

« Ainsi, jusqu'à nos jours , des prétextes  
 » de conquêtes ou de respect envers la  
 » divinité , avoient produits les grandes  
 » effusions du sang humain. Maintenant  
 » c'est le desir d'établir en pratique les  
 » préceptes de la philosophie ; la raison ,  
 » au lieu des préjugés ; la liberté des  
 » peuples , au lieu de l'esclavage ; l'égalité  
 » des hommes , au lieu de l'inégalité des  
 » conditions ». *Il n'y en a pas davantage.*

On parle de préjugés. N'est-ce pas le



plus grand des préjugés que la prétention de ramener les hommes à ce qu'on appelle la raison , dégagée des passions , des erreurs , des foiblesses ? N'est-ce pas le plus grand des préjugés que ce despotisme , qui , sous prétexte de liberté , veut contraindre les hommes à vivre autrement qu'ils en ont contracté l'habitude , et à faire tout ce qu'ils ne veulent pas ? N'est-ce pas le plus grand de tous les préjugés , que l'espoir de rendre tous les hommes susceptibles des mêmes choses , affections , capacité , talens et vertu ?

N'est-ce pas le plus grand des préjugés , que la prétention de rendre tout plane et uniforme , de vouloir assimiler une grande nation à la table rase et métaphisique de Lock , toute prête à recevoir les impressions , les institutions que le génie veut tracer dessus ?

A quels désastres n'a pas conduit ce système d'uniformité ? On a voulu détruire le commerce et les négocians , la jurisprudence et les légistes , la médecine et les médecins , l'éducation et les écoles , la religion et les prêtres ? Bientôt , avec cet affreux préjugé , qui faisoit dire , à

l'écloppé Couthon , *une once de pain et un peu d'eau* ; et à Barère , dans son rapport sur le carême politique : *des patates , comme les noirs , en voilà assez pour être heureux* ; il eût fallu détruire les hôtels pour n'avoir que des maisons ; les maisons , pour n'avoir que des cabanes ; les manufactures d'étoffes , pour n'être vêtu que de toile ; les toileries , pour être amené à la nudité des sauvages ; convertir aussi les vignobles en terres labourables , et les jardins en champs de pomme-de-terre.

Non , il n'est pas possible de mieux faire sentir le vuide de cette folle raison , que par les réponses dont plusieurs de mes professeurs de médecine honoroient les menaces que je leur rapportois de Barère , voulant détruire les hôpitaux , les médecins et la médecine.

La médecine , disois-je , est une science chimérique : si elle étoit réelle , les plus habiles médecins seroient d'accord sur ses principes. La vérité n'est qu'une. Or , dans leurs dissertations , ils se trouvent toujours opposés de sentimens. Donc c'est une chose incertaine.



Les hôpitaux , continuois-je , ne sont qu'un réceptacle empesté de malades entassés les uns sur les autres , dont la plus grande maladie est dans les miasmes pestilentiels et les vapeurs méphitiques.

L'un des docteurs reprenoit , en riant : Voilà bien la manière de raisonner des novateurs du jour. Parce qu'une chose a des abus , ils veulent la détruire ; comme si tout ce qui existe n'en avoit pas. Au lieu de faire des motions à la Convention nationale , pour supprimer les hôpitaux , il en faut faire pour les rendre plus salubres.

L'abus des choses est dans l'ordre physique , ce qu'est l'imperfection de l'intelligence humaine dans l'ordre moral.

Si les médecins sont divisés sur leur science , il n'en résulte pas plus que la médecine soit incertaine , qu'il résulte que les mathématiques soient fausses , parce que les hommes qui les ont étudiés ont différé entre eux ; chacun doit méditer et tendre à la vérité.

Votre argument peut s'appliquer à tout , aux loix , aux gouvernemens , même à la Convention nationale. Faut-il l'anéantir  
parce



parce que tous les députés ne sont pas tous purs et toujours d'accord ? Le soleil lui-même ne seroit pas à l'abri de cette proscription. La liberté de la presse n'est-elle pas favorable aux libellistes et aux calomniateurs ? La vie, à la bien considérer de sang-froid, et avec cette raison analytique, ne seroit-elle pas un présent funeste ?

L'astronomie seroit donc une science vaine, parce qu'il y a des systèmes planétaires différens ? Ce vice de raisonnement, en général, est celui de Rousseau, dans son discours, couronné à Dijon, sur le danger des belles-lettres.

Le docteur lisoit dans mes yeux, que je plaisantois, et nous étions comme les augures, dont parle Cicéron, qui ne peuvent se regarder sans rire.

Or, cet aspect de bien et de mal dont toutes les choses sont mélangées, nous ramène à la considération de la conduite des tyrans. Que faisoient-ils, en parlant de philanthropie universelle, d'amour de l'humanité, de liberté publique, d'égalité civile ; en rappelant avec indignation les massacres de la Saint-Barthelemy, les

vêpres siciliennes, les croisades de la terre-sainte ? . . . . . Ils renouveloient le charlatanisme des prêtres, des oracles, en faisant couler le sang humain, en faisant naître les guerres civiles de la Vendée, les dissensions intestines sur tous les autres points de la France. Au nom des vertus, qu'ils ne pratiquoient pas, ils fesoient des dupes innombrables, trop souvent des victimes, et régnoient par les illusions et la terreur; ils s'emparoisent du pouvoir et des richesses de la terre, non pas seulement en *coupant les bourses*, mais en coupant les têtes. C'étoit, en un mot, des charlatans, succédant à d'autres charlatans, tout en criant contre les charlatans.

Si la raison consistoit dans l'abnégation de toutes erreurs, de toutes jouissances, de tous préjugés; dans la destruction de toutes choses, parce qu'elles offrent des inconvéniens, des abus et des dangers, elle seroit l'éteignoir du bon sens. Le plus heureux peuple seroit un peuple d'anachorètes, ou plutôt le vrai bonheur seroit le néant.

Tout est folie, superstition, fanatisme.



La vérité n'est que dans l'auteur de la nature , et dans le cœur de l'homme juste , qui sait le reconnoître et se conduit avec bonne-foi ; le mal est que les tyrans s'emparent de cette auguste vérité pour calomnier , opprimer , égorger , et faire les malheurs de la terre. Leurs nouveautés sont souvent plus infectés de vices que les antiquités qu'ils ont détruites.

Si je n'ai pas toujours pensé ainsi , j'en dois reporter la faute sur des hommes qui , avec toutes les paroles de bonté et de vertu , en ont trompé bien d'autres , et je rends grace d'avoir éprouvé le malheur pour être désabusé.

## CHAPITRE XIX.

*Le premier comité de constitution de l'Assemblée nationale.*

LE galetas de la mère de dieu est , pour Barère , non-seulement , la boîte de Pandor , le repaire universel d'où sortent toutes les conspirations du fanatisme développé sur la France entière ; mais il est encore la lanterne magique , par laquelle



il fait passer tous les hommes fameux qui ont figurés dans la révolution, pour les immoler à ses vieilles haines, à ses animosités particulières.

Quévremont dit Lamotte, commensal d'Orléans, mesmérien et empirique, est, dans son imagination, l'ami du célèbre Bergasse; il ne lui en faut pas davantage, pour faire jouer, sur son théâtre satyrique, les membres des premiers comités de constitution de l'Assemblée nationale. « Ber-  
 » gasse l'illuminé, connu par le plaidoyer  
 » du banquier Kornmann, par des ou-  
 » vrages sur le somnambulisme, par d'in-  
 » génieuses rêveries sur le pouvoir du fluide  
 » animal, traîne à sa suite une autre prophé-  
 » tessé qu'il endormoit, pour obtenir des  
 » prédictions sur les événemens politiques,  
 » faisoit, tout visionnaire qu'il est, des  
 » vœux très-prononcés, pour la contre-  
 » révolution, rêvant la trinité des pou-  
 » voirs, lié à Clermont-Tonnerre le monar-  
 » chien, à l'anglomane Mounier, à l'em-  
 » phatique Tolendal; ayant l'orgueil de  
 » croire que lui seul avoit hérité du  
 » jugement des Licurgue, des Solon, et  
 » qu'une sage constitution devoit exclu-

» sivement sortir de son cerveau ; abandonné par ses amis à cet excès de gloire ; ne lui restant , de sa renommée , que le souvenir de son plaidoyer et de l'ariette de Nina , lorsque dans sa raïson endormie , après que l'Assemblée constituante eût quitté Versailles , pour venir à Paris , il alloit tous les matins , dans la cour des menus , en costume de député , chanter » :

*Mon bien aimé ne revient pas.*

Tel est l'escarmouche que Barère livroit à cet ex-constituant , d'après la plaisanterie de son ami Carra , pour le *déblayer* avec le fer de l'infâme guillotine.

Pour plus d'enluminures , ou de prestiges , le fameux cardinal collier , dont les pyrateries des quinze-vingts , n'est pas oublié à cause de ses liaisons d'agiotage avec le banquier Kornmann. Il n'y a que Figaro - Beaumarchais et le trébisonтин Cagliostro , qui ont trouvé grace devant ses yeux. Mais Frédéric-Guillaume , roi de Prusse , embêté par la ridicule secte des illuminés , est amené , malgré lui , dans le galetas mystique de la mère de dieu , pour soumettre , au jugement de la



Convention nationale , sa conduite politique. « Les brèches déjà faites à sa raison , et comment il est devenu le jouet » du machiavélisme des cabinets de » Vienne et de Pétersbourg , et du patelinage des fanatiques ». Il ne manque là , pour renouveler la réunion fortuite des cinq têtes couronnées , dans *Candide* , que le sultan des turcs et le grand mogol ; ou plutôt ce galetas merveilleux de la mère de dieu , ne rappelle-t-il pas le fameux chaudron de Schakespeare , avec lequel les prophétesses d'Angleterre invoquent les ombres des rois , quand *Macbeth* vient leur demander s'il enlèvera la couronne à *Banquo* son rival ? Il me semble voir , l'entourant comme elle , Barère , Collot , Billaud , Vadier y jetant , pour leur mixtion diabolique , « des morceaux de cœur de tyrans et de » traîtres , des larmes de crocodile , avec » la foi d'un gascon imposteur , le fiel » d'un moine , et la rage d'un lion , avec » du sang de populicide , l'art déclamatoire d'un destructeur de villes , avec les » sifflelets qui font tomber un débutant » sur la scène comique , un pistolet sans



» amorce , avec des yeux de cyclopes » :  
 tous s'agitoient , trépignant , avec des cris  
 furibonds : *Doublons , doublons la dose !*  
*Attisons le feu , que tout fermente , que*  
*tout bouillonne !*

« C'est-là , (continue Barère) , que la  
 » faction , fomentée par l'Autriche , a  
 » organisé les massacres du Champ-de-  
 » Mars , de Nancy et du 10 août ; la  
 » fuite et les parjures de Louis XVI ,  
 » et les crimes de sa femme Antoinette ;  
 » les lâches complots des princes de Pro-  
 » vence et d'Artois , l'émigration de la  
 » noblesse , la trahison des courtisans et  
 » des ministres. C'est-là que ce sont ralliés ,  
 » la faction d'Orléans , tous les hommes  
 » corrompus et deshérités de l'estime  
 » publique , cette honteuse écume du  
 » genre - humain qui a engendré les  
 » monstres de l'athéisme et de l'anarchie ,  
 » et putréfié les germes de la sagesse.  
 » C'est-là que les brigands , pour qui le  
 » crime est un besoin , et le bonheur public  
 » un supplice , ont épouvanté le peuple  
 » par le spectacle de tous les fléaux  
 » réunis , appelé la famine et la guerre ,  
 » invoqué la discorde , secoué les torches

» du fanatisme , tourné à leur profit  
 » les égaremens de l'esprit , et tous  
 » les vices du cœur humain. C'est-là que  
 » s'est formé ce monstrueux mélange de  
 » modérés et de démagogues , d'exagéra-  
 » teurs et d'alarmistes , d'athées et de  
 » faux devots , de fripons et de traîtres....  
 » *Sauve qui peut.....* C'est-là , enfin ,  
 » qu'on a vu harmoniser , sous l'appar-  
 » rence du contraste , les caractères de  
 » Necker et de Mirabeau , de Carra et de  
 » Sylleri , d'Hébert et de Danton , de  
 » Phelippaux et de Ronsin , de Brissot et  
 » de d'Eglantine , et tant d'autres qui ,  
 » sous les formes populaires , et la sou-  
 » plesse d'une ame double et versatile ,  
 » ont tant de fois guidé le char de la révo-  
 » lution , dans des précipices creusés par  
 » le crime ».

O merveilleux galetas , vous confondez  
 le crime et la vertu , l'ineptie et les talens ,  
 la folie et la sagesse !

## CHAPITRE XX.

*Les deux partis de triumpvirs.*

**D'**APRÈS ce qui précède , il est évident  
 que la division , dans le décemvirat , re-



monte à la fête à l'Etre - suprême. Alors Robespierre fut nommé à l'unanimité président de la Convention nationale. Peu de jours après, les Barère, les Collot, les Billaud, les Vadier s'emparèrent des mystères de la mère de dieu, pour le renverser. Il s'en apperçoit. *On devient tout-à-coup souple et même flatteur, on sème la division, on viole vos décrets. Ces vérités valent bien des épigrammes.* Voilà ce qu'il dit, dans son discours du 8 thermidor. Voici ce que dit Barère, dans sa nouvelle carmagnole du 15 de ce mois. « Il crut avoir mis la main sur l'empire » le jour où il présida la fête de l'Etre- » suprême ».

De son côté, il travaille avec plus de soin la société des jacobins; les deux partis de triumvirs bien prononcés, ils tentent mutuellement de sacrifier les partisans de l'un et de l'autre. Ainsi, ils préparent l'heureuse révolution du 9 thermidor. La Convention nationale recouvre sa liberté; ils se précipitent dans l'abîme, lorsque chacun des partis ne vouloit s'entre-détruire que doucement et sans secousse, afin de conserver dans son triomphe, la tyrannie sur la France.



Quel effroyable spectacle que cette lutte ambitieuse , et les moyens d'imposture , de charlatanisme et de rêveries , employées de part et d'autre !

Robespierre marche insensiblement au pouvoir suprême , prétendant à la gloire de réparer les calamités de la France , après les avoir provoquées. Aidé par Couthon et Saint-Just , les rôles sont partagés ; le jeune homme chargé d'effrayer les esprits , sème les inquiétudes , les méfiances , le désespoir , et propose des mesures terribles. Couthon avec l'intérêt de ses infirmités , semble les autoriser par des motifs de nécessité indispensable. Robespierre , avec le langage de la philanthropie , s'applique à rallier à lui les débris de tous les partis , distribue des espérances , pros crit ses ennemis. Dans son ambition , ne se bornant pas aux voies temporelles , il a recours aux célestes interventions de l'Etre suprême. Brûlant de porter l'encensoir et d'affecter l'empire ; interprète de l'auteur de la nature , dans la prière dont il devoit être honoré , il propose une religion telle que les hommes n'en conçurent jamais de plus belle , de plus pure ;

tandis que , pour s'identifier , en quelque sorte , à la divinité , il manœuvre , dans l'ombre , avec une seete obscure , de têtes illuminées l'idée superstitieuse , de se faire déclarer l'envoyé du ciel. Nouveau Mahomet , il eût pu achever la tirade dont Barère ne débita qu'une partie , rapportée dans mon premier écrit :

*J'apporte un joug plus noble aux nations entières,  
J'abolis les faux dieux; et mon culte epuré,  
De ma grandeur naissante est le premier degré.  
Ne me reproche point de tromper ma patrie ,  
Je détruis sa foiblesse et son idolâtrie.  
Sous un chef, sous un Dieu, je viens la réunir,  
Et pour la rendre illustre, il la faut asservir.*

Ses adversaires , prétendant également à la domination exclusive , se concertent avec lui dans les projets dévastateurs , jusqu'au moment où , fatigué d'être ses Omar , ils tentent de prendre sa place. Mais on remarque cette différence , qu'il osa les attaquer de front , tandis qu'ils ne l'attaquèrent que dans l'ombre , d'une manière vile et base , même en le flagorant publiquement jusqu'à sa défaite ; conduite qui prouve , de sa part , son audace , et de la part des autres leur turpitude. Ils vont chercher dans un réduit obscur , une folie mystique de têtes im-



bécilles, y envoyant leurs agens pour suggérer leurs propres idées, et ils inventent, sous une fable ridicule et grotesque, une vaste conspiration politique, d'où dépend le salut de l'État. Ils transforment un nom de famille vulgaire, en un nom grec, qui signifie la divinité, rassemblent de toutes parts des accessoires incohérens pour donner plus d'appareil; mêlant le merveilleux au comique, la fable à l'histoire, le sacré au profane, le bouffon au plaisant, la satire à l'épigramme, le mensonge toujours au mensonge: ici, c'est l'œuf que la poule couve, et qui n'aura pas de germe; le sage qui sert de communication entre le ciel et la terre; le nouveau messie annoncé par les écritures judaïques: là, c'est un moine, faisant des prophéties, dans un langage le plus incompréhensible; le vengeur céleste foudroyant les tytans orgueilleux. Ailleurs, c'est le tableau du jeune Capet, oublié pour un grand dessein, derrière un lit du château de Saint-Cloud; c'est la marquise de Chastenois, devenue sorcière avec les bouquains du rabi Salomon et de Nostradamus, par la force surna-



turelle d'un petit ouvrage de religieuse , converti en amulette. C'est l'appartement de Catherine Théot , métamorphosé en vieux tabernacle , archi-type de toutes les superstitions de la terre , le vautour de Promotée , le tartare des Eumenides , la roue d'Ixion , les houris de Mahomet , le paradis des papes ; enfin , l'ambigu le plus extravagant que la plus folle imagination des petites maisons ait jamais inventé. Leur effronterie va jusqu'à présenter cette indécence à la méditation de la Convention nationale , comme une affaire d'où dépend le salut de l'État , en affectant encore des sentimens d'équité pour mieux séduire. *Il ne seroit pas raisonnable , disent-ils , d'envelopper dans ce nouveau genre de conspiration , un tas d'imbécilles trompés. Votre justice a toujours distingué l'erreur d'avec le crime.* Quelle horreur exécrationnable ? sacrifice de sang-froid , dévoués à la mort plusieurs individus au moins digne de pitié , uniquement pour servir leur ambition , détruire leurs rivaux et continuer leur tyrannie : oser rendre complice , sans le savoir , de ce grand forfait , la Convention

nationale trop crédule dans les usurpateurs de sa confiance ; tout est ici immolé : indulgence pour la foiblesse , pitié due au malheur , respect à la vieillesse , dignité de la représentation nationale , majesté du peuple , droits sacrés de la vérité , de la justice , devoirs de la société , loix , morale , honneur , enfin toutes les vertus.

Est-ce bien le peuple français , si grand dans l'Univers par ses lumières , par ses armes , par son étonnante révolution , qui est devenu le jouet et la victime d'une poignée de tyranneaux , naguère connus sous d'autres rapports que ceux de la nullité , appréciés entre eux par cette vérité sortie de leur bouche au milieu de leurs querelles ; *pygmées politiques , auxquels ce seroit trop confier que de donner une basse-cour à gouverner.*

---

### ÉPILOGUE.

Ainsi je charme les ennuis de ma longue détention , en dévoilant les tyrans qui m'ont plongé dans les fers , pour avoir commencé à éventer leurs complots. Puissent tous



ceux qui leur ressemblent pâlir d'effroi , et s'arrêter dans la carrière du crime ! Les tyrans peuvent induire en erreur la jeunesse , d'autant plus facile qu'elle croit à la vertu ; mais qu'ils apprennent , par mon exemple , que bientôt désabusée , indignée d'avoir été aveuglée , elle se fait un devoir honorable de les démasquer devant l'opinion publique. Mon cœur approcha du crime ; il n'en est pas flétri. Qu'on ne dise pas que je trahisse la confiance ; je ne suis pas dépositaire de leurs secrets. Ils ont voulu faire de moi une dupe avant d'en faire une victime : ce que mes yeux dessillés ont surpris dans les occasions rapides comme l'éclair , je ne dois point le taire en faveur des oppresseurs de ma patrie , quand elle en peut tirer quelque utilité. Je crois à la morale , et jamais je n'ai trahi et ne trahirai les épanchemens du cœur. On avoit beau exciter des dénonciations , dire qu'on n'étoit pas patriote quand on n'avoit point dénoncé , et fait incarcérer ; j'ai toujours gardé dans mon intérieur les confidences , les indiscretions échappées. Je ne pense pas me tromper : j'ai du moins le sentiment de bien mériter des gens honnêtes.



Quoiqu'en fassent les tyrans passés et  
 avenir, la liberté de la presse sera éter-  
 nellement l'aurore de la vérité, et rien de  
 leurs infamies ne restera caché. La vérité  
 sortira du fond des cachots pour les vouer à  
 l'opprobre. Puisse chacun se pénétrer de la  
 nécessité d'être de bonne-foi et vertueux !  
 Les crimes les plus secrets sont publiés sur  
 les toits.

J'ignore pourquoi je reste toujours cap-  
 tif ; il est écrit dans mon cœur *liberté* :  
 la justice exige ma liberté. Quoiqu'il en  
 soit des motifs de ma détention, trop pro-  
 longée, je respecte la négligence du comité  
 de Sûreté générale à mon égard. La Conven-  
 tion nationale, et les autorités de gouver-  
 nement qui en émanent, n'en sont pas  
 moins l'objet de ma vénération ; mais je  
 dirai qu'il est cruel de n'être pas témoins  
 des espérances de bonheur dont elle con-  
 sole la France éplorée, tandis qu'on l'a  
 été malgré soi des ravages qu'elle vient d'é-  
 prouver, et de ne pouvoir concourir de  
 toutes ses forces aux mesures de restau-  
 ration, après tant de malheurs.

Du palais du Luxembourg, le 8 Pluviôse, an IIIe de la  
 République française, une et indivisible.

VILATE.

TABLE

---

# T A B L E

## DES CHAPITRES.

---

CHAPITRE I <sup>er</sup> . <i>Avant-propos.</i>	Page 1
CHAP. II. <i>Exposition du sujet.</i>	4
CHAP. III. <i>De ma véracité.</i>	7
CHAP. IV. <i>Anti-chambre.</i>	13
CHAP. V. <i>Dogmes.</i>	15
CHAP. VI. <i>David Peintre.</i>	20
CHAP. VII. <i>Liturgies.</i>	22
CHAP. VIII. <i>L'écriture sainte.</i>	26
CHAP. IX. <i>Dupin faisant des farces.</i>	31
CHAP. X. <i>Mort tragique de Villeneuve.</i>	36
CHAP. XI. <i>Ambassadeur de Typo-Saib.</i>	40
CHAP. XII. <i>Le voile se déchire.</i>	44
CHAP. XIII. <i>Du jugement des vingt-un Députés.</i>	50
CHAP. XIV. <i>Les mystères sont dévoilés.</i>	54
CHAP. XV. <i>Robespierre est le verbe divin.</i>	58
CHAP. XVI. <i>Le petit Capet, et la marquise de Chastenois.</i>	68
CHAP. XVII. <i>La théorie des Prêtres.</i>	73
CHAP. XVIII. <i>La raison est l'éteignoir du bon sens.</i>	77
CHAP. XIX. <i>Le premier comité de constitution de l'Assemblée nationale.</i>	83
CHAP. XX. <i>Les deux parties de triumeirs.</i>	88
ÉPILOGUE.	94

Fin de la Table.







